

MICHEL DORAIS

ÇA ARRIVE AUSSI AUX GARÇONS

L'ABUS SEXUEL AU MASCULIN

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vib éditeur

ÇA ARRIVE AUSSI AUX GARÇONS
L'ABUS SEXUEL AU MASCULIN
de Michel Dorais
est le cinq cent soixante-seizième ouvrage
publié chez
VLB ÉDITEUR
et le douzième de la collection
«Des hommes en changement».

«DES HOMMES ET DES FEMMES EN CHANGEMENT»

Hommes et femmes s'interrogent sur leur condition et sur ce monde à changer. Comprendre les transformations qui affectent notre vie intime, en éclairer les enjeux et, si possible, orienter le changement plutôt que de le subir, voilà des défis bien actuels. À l'heure où les notions mêmes de féminité et de masculinité sont réévaluées, où les rôles traditionnels sont tantôt désavoués, tantôt idéalisés, où le privé devient politique et le politique rejoint le privé, de nouveaux questionnements émergent. Les ouvrages des collections «Des hommes en changement» et «Des femmes en changement» leur font écho. Ils proposent le regard critique de témoins de notre époque, essayistes ou chercheurs, qui, chacun à sa façon, nous invitent à penser — et à agir — autrement. Ces collections sont codirigées par Michel Dorais et Ariane Émond.

autres ouvrages parus

Chabot, Marc et Sylvie Chaput, *À nous deux! Hommes et femmes: la fin du combat?*

Dorais, Michel, *L'homme désespéré. Les crises masculines: les comprendre pour s'en déprendre.*

Dorais, Michel, *Les lendemains de la révolution sexuelle.*

Dorais, Michel, *Tous les hommes le font. Parcours de la sexualité masculine.*

Dorais, Michel (avec la collaboration de Denis Ménard), *Les enfants de la prostitution.*

Dorais, Michel, *La mémoire du désir. Du traumatisme au fantasme.*

Gedah, Yolande, *Femmes voilées, intégrismes démasqués.*

Émond, Ariane, *Les ponts d'Ariane.*

Séguin, Christian André, *Une enfance trahie. Sans famille, battu, violé.*

Welzer-Lang, Daniel, *Arrête! Tu me fais mal! La violence domestique, 60 questions, 59 réponses...*

Welzer-Lang, Daniel et Jean-Paul Filiod, *Les hommes à la conquête de l'espace... domestique. Du propre et du rangé.*

Welzer-Lang, Daniel Pierre Dutey et Michel Dorais (dir.), *La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie.*

VLB éditeur bénéficie du soutien du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.

ÇA ARRIVE AUSSI AUX GARÇONS
L'ABUS SEXUEL AU MASCULIN

du même auteur

- LA SEXUALITÉ PLURIELLE, Montréal, Éditions Prétexte, 1982 (épuisé).
- LES ENFANTS DE LA PROSTITUTION, avec une collaboration de Denis Ménard, Montréal, VLB éditeur, 1987.
- L'HOMME DÉSEMPARÉ, Montréal, VLB éditeur, 1988.
- LES LENDEMAINS DE LA RÉVOLUTION SEXUELLE, Montréal, VLB éditeur, 1990.
- TOUS LES HOMMES LE FONT, Montréal, Le Jour, éditeur et VLB éditeur, 1991.
- UNE ENFANCE TRAHIE, en collaboration avec Christian André Séguin, Montréal, Le Jour, éditeur et VLB éditeur, 1993.
- LA PEUR DE L'AUTRE EN SOI, en collaboration avec Daniel Welzer-Lang et Pierre Dutey, Montréal, VLB éditeur, 1994.
- LA MÉMOIRE DU DÉsir, Montréal, VLB éditeur, 1995.

MICHEL DORAIS

ÇA ARRIVE AUSSI
AUX GARÇONS

L'ABUS SEXUEL AU MASCULIN

v1b éditeur

VLB ÉDITEUR

Une division du groupe Ville-Marie littérature

1010, rue de La Gauchetière Est

Montréal, Québec

H2L 2N5

Tél.: (514) 523-1182

Télec.: (514) 282-7530

Maquette de la couverture: Nancy Desrosiers

Photo de la couverture: Josée Lambert

Photo de l'auteur: Mario Lemire

Données de catalogage avant publication (Canada)

Dorais, Michel, 1954-

Ça arrive aussi aux garçons

(Collection Des Hommes en changement)

ISBN 2-89005-652-X

1. Enfants victimes d'abus sexuels – Psychologie. 2. Enfants victimes d'abus sexuels devenus adultes – Psychologie. 3. Abus sexuels à l'égard des enfants – Aspect psychologique. 4. Identité sexuelle. 5. Masculinité. 6. Abus sexuels à l'égard des enfants – Prévention. I. Titre. II. Collection.

RJ507.S49D67 1997 618.92'85836 C97-940068-6

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS

- Pour le Québec, le Canada et les États-Unis:
LES MESSAGERIES ADP*
955, rue Amherst
Montréal, Québec H2L 3K4
Tél.: (514) 523-1182
Télec.: (514) 939-0406
*Filiale de Sogides Itée
- Pour la Belgique et le Luxembourg:
PRESSES DE BELGIQUE S.A.
Boulevard de l'Europe, 117
B-1301 Wavre
Tél.: (10) 41-59-66 et (10) 41-78-50
Télec.: (10) 41-20-24
- Pour la Suisse:
TRANSAT S.A.
Route des Jeunes, 4 Ter
C.P. 125, 1211 Genève 26
Tél.: (41-22) 342-77-40
Télec.: (41-22) 343-46-46
- Pour la France et les autres pays:
INTER FORUM
Immeuble PARYSEINE
3, allée de la Seine
94854 Ivry Cedex
Tél.: 01 49 59 11 89/91
Télec.: 01 49 59 11 96
Commandes: Tél.: 02 38 32 71 00
Télec.: 02 38 32 71 28

© VLB ÉDITEUR et Michel Dorais, 1997

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 1997

Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-89005-652-X

*À Christian et à tous ceux qui,
comme lui, cherchent à comprendre.*

Avertissement

Cet ouvrage s'inscrit dans le prolongement d'une réflexion amorcée dans *La mémoire du désir. Du traumatisme au fantasme*. Après y avoir examiné les liens entre les traumatismes et les conduites sexuelles, j'explore ici la situation spécifique des garçons victimes d'abus sexuels.

Tous les cas rapportés dans ce livre sont véridiques. Seules des informations secondaires ont été modifiées afin de préserver l'anonymat des répondants. Pour les mêmes motifs, j'ai demandé aux personnes interviewées de changer de prénom. Toute homonymie, toute ressemblance et toute concordance de faits seraient donc le fruit du hasard.

Remerciements

Je remercie Daniel Welzer-Lang pour son apport en ce qui concerne la construction du masculin. Je suis redevable à Denis Ménard et à Normand Ricard, des Centres Jeunesse de la Montérégie, qui non seulement ont encouragé ce projet dès sa conception, mais en ont grandement facilité la réalisation. Toute l'équipe de VLB éditeur mérite aussi ma reconnaissance. Enfin, je me dois de souligner la contribution du Conseil québécois de la recherche sociale, qui m'a accordé l'une de ses toutes premières bourses de recherche postdoctorale pour mener à terme cette étude.

Avant-propos

Comme chercheur et comme auteur, j'ai rarement l'impression de choisir les sujets dont je traite. Ce sont eux qui viennent à moi et qui finissent par s'imposer. Quand j'ai amorcé cette enquête sur l'abus sexuel au masculin, je ne soupçonnais guère l'ampleur du phénomène, ni sa complexité. Je n'imaginai pas, non plus, les questionnements qui allaient m'interpeller en cours de route. Après avoir œuvré quelques années auprès de garçons rescapés d'abus sexuels, je croyais les connaître. Je me trompais. Au fil de cette étude, j'ai découvert un univers inexploré, une terre de souffrances et de non-dits, une réalité qui questionne finalement l'ensemble de la condition masculine. J'ai aussi compris combien nombreux étaient les garçons ayant été sexuellement molestés par des hommes. Sachant que je travaillais sur ce sujet, des connaissances et des proches se sont confiés pour me révéler qu'il y a 15 ans, 30 ans, 60 ans même, eux aussi étaient «passés par là». Ils s'en ouvraient pour la première fois. L'agression sexuelle vécue durant leur enfance ou leur adolescence demeurait à jamais leur blessure la plus intime. La plus secrète aussi.

Un mot s'impose sur la façon dont j'ai construit cet ouvrage. Deux paroles s'y côtoient. La première, celle des jeunes hommes interviewés, sera restituée à travers de courtes citations parsemées dans le texte et, surtout, grâce à de larges extraits de leurs récits de vie. Ces derniers relient les chapitres de ce livre. Il me semblait impensable de parler d'abus sexuels au masculin sans donner la parole aux premiers

concernés. Douze récits seront ainsi rapportés de façon détaillée. Ils ont été choisis selon quatre critères. Primo, ils présentent des situations qui me sont apparues relativement typiques en ce qui concerne le thème traité dans les chapitres qu'ils précèdent ou qu'ils suivent. Secundo, ils illustrent différents types d'abus sexuels. Tertio, ils rendent compte de la diversité des expériences et des réactions des garçons victimes d'agressions sexuelles. Enfin, j'ai veillé à répartir ces témoignages de façon qu'ils reflètent divers moments de la trajectoire des ex-victimes: adolescence, entrée dans l'âge adulte, maturité. La proximité des uns avec l'époque où survint l'abus et le recul des autres par rapport aux événements rapportés donnent à leurs propos des résonances différentes, quoique complémentaires. Les événements relatés sont souvent troublants et les mots employés demeurent parfois assez crus: je me suis en effet refusé à censurer ce que j'avais entendu. Comme il est impossible de rester neutre devant un sujet pareil, je n'ai eu aucune hésitation à adopter moi-même la première personne du singulier pour m'adresser au lecteur. Ce faisant, je n'ai fait que suivre l'exemple des répondants de cette recherche. Puisse mon écriture leur être fidèle.

CHAPITRE PREMIER

Ne le dis à personne

«Ne le dis à personne.» C'est l'avertissement, sinon la menace, que profère l'homme ou l'adolescent à l'enfant dont il vient d'abuser. Curieusement, le garçon qui divulge son secret pour la première fois reprend les mêmes paroles: «Ne le dis à personne...» Connaissant trop bien le triple tabou qui pèse toujours sur l'agression sexuelle des garçons par leurs aînés — tabou de la vulnérabilité masculine, tabou de l'homosexualité, tabou des rapports sexuels impliquant des mineurs —, le garçon comprend qu'il a intérêt à se taire. Ses interrogations quant au pourquoi de ces abus et quant aux façons de s'en sortir, il les gardera longtemps pour lui seul. Quand, des années plus tard, cet enfant ou cet adolescent devenu homme prendra le risque de se confier, ce ne sera pas sans crainte.

De la fin des années soixante-dix à la fin des années quatre-vingt, alors que j'étais travailleur social, j'ai eu à faire face à de nombreux cas de garçons victimes d'abus sexuels. En dépit de mes efforts pour comprendre la dynamique qui les animait, plusieurs questions me préoccupaient toujours. Comment les victimes masculines d'agressions sexuelles en sont-elles affectées? Dans quelle mesure leurs traumatismes modifient-ils leur développement cognitif et affectif? Quelles sont les conséquences de ces agressions sexuelles sur la conduite, l'orientation et l'identité sexuelles futures d'un garçon? Pourquoi certains reproduisent-ils sur de plus jeunes les abus qu'ils ont subis? Parmi les études et les recherches alors

disponibles, somme toute assez limitées, je trouvais peu de réponses satisfaisantes à ces questions. C'est alors qu'a germé l'idée de la présente recherche. Bien avant que son projet définitif prenne forme, bien avant que je devienne chercheur professionnel, si j'ose dire. La seconde raison qui m'a poussé à effectuer cette recherche est plus personnelle. Côté dans son quotidien des personnes qui furent jadis victimes d'abus sexuels ne peut que soulever des interrogations, nourrir des réflexions, alimenter des discussions, dont cet ouvrage est le prolongement.

La réalité que nous allons aborder dans les pages qui suivent n'est pas nouvelle. Pourtant, bien peu d'écrits ont été consacrés à l'abus sexuel chez les garçons — et cela est plus vrai encore si l'on se limite à la francophonie. Les abus sexuels sur les garçons demeurent un phénomène méconnu, dont l'ampleur même semble sous-estimée. Très peu de chercheurs se sont jusqu'à présent penchés sur cette réalité, alors même que l'on remarque combien de nombreux garçons montrant des problèmes de comportement (délinquance et surconsommation de drogues, par exemple) ont été victimes d'abus sexuels durant leur enfance ou leur adolescence. Ce n'est qu'après des semaines, des mois, voire des années de thérapie qu'ils acceptent de confier leur secret et leurs malaises à ce sujet. Faute d'avoir été comprises ou sécurisées, quelques-unes de ces victimes en auront fait d'autres à leur tour entre-temps, reproduisant sur de plus jeunes les abus initialement subis. Tout se passe comme si leur silence et notre ignorance contribuaient à maintenir active la chaîne de reproduction des abus sexuels.

Bien que nous commençons à percevoir les séquelles d'ordre physique, sexuel ou relationnel de l'agression des garçons, la connaissance globale du phénomène semble encore embryonnaire. En effet, si les spécialistes constatent combien la peur, l'anxiété, une image et une estime de soi négatives, l'abus d'alcool ou de drogues, la violence dirigée contre soi ou autrui, la tendance à la dépression et au suicide ainsi qu'une sexualité mal assumée se retrouvent souvent dans

l'histoire de vie de ces ex-victimes, nous ignorons comment se développent et s'enchaînent ces séquelles. Nous sous-estimons aussi les répercussions de l'abus sexuel sur une dimension pourtant essentielle à l'équilibre individuel: la construction de l'identité même de la personne. Or, comme nous le verrons, le sentiment de perte ou de confusion d'identité semble être à l'origine des principaux problèmes vécus par les hommes qui furent sexuellement molestés.

Dans son étude sur la constitution de l'identité masculine, Elizabeth Badinter¹ a montré que l'adhésion au modèle viril requiert du garçon qu'il se convainque et qu'il convainque les autres qu'il n'est pas un enfant (ni dépendant ni vulnérable), qu'il n'est pas une femme (ni passif ni efféminé) et qu'il n'est pas homosexuel (ne ressentant donc aucun attrait pour d'autres hommes). Or voilà autant d'écueils que rencontre le garçon victime d'agressions sexuelles puisqu'il a été ou se sent encore vulnérable, puisqu'il a été pris «comme une femme» (du moins d'après certains stéréotypes culturels) et puisqu'il a expérimenté un rapport de type homosexuel.

Partant de ces prémisses, j'ai voulu savoir, en donnant la parole aux premiers intéressés, quelle était l'influence des agressions sexuelles subies sur la construction de l'identité masculine. Autrement dit, comment l'abus sexuel affecte-t-il, chez les garçons violentés, la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes et de la sexualité? Quels sont les questionnements et les angoisses qu'affrontent ces garçons pendant et après les agressions qu'ils ont subies? De quelle façon tentent-ils de préserver leur sentiment de virilité? J'escomptais, à la lumière des réponses obtenues, suggérer des pistes d'intervention et de prévention pertinentes.

Mon projet précis était de dégager les caractéristiques de l'histoire de vie d'une trentaine de garçons molestés sur le plan sexuel par d'autres mâles, que ces derniers soient des adolescents ou des hommes adultes. Il s'agissait non seulement d'examiner les séquelles psychologiques, comportementales et relationnelles de l'abus sexuel chez ces jeunes hommes, mais aussi d'en montrer les évolutions. Je voulais en

particulier savoir comment les abus sexuels subis par des garçons affectaient leurs perceptions d'eux-mêmes et des autres, puis comment ces perceptions influençaient leurs comportements. Me préoccupait également l'incontournable question: Les garçons ayant été violentés sont-ils enclins à reproduire les abus qu'ils ont vécus? Et, le cas échéant, pourquoi? En somme, j'ai voulu comprendre ce que ressentent ces hommes et comment ils composent avec leurs traumatismes.

Mon objectif, je ne saurais trop le souligner, n'était pas de compiler, comme d'autres l'ont fait auparavant, toutes les séquelles ou conséquences possibles des abus sexuels entre hommes. Il s'agissait plutôt de relier ces séquelles les unes aux autres, d'en comprendre la dynamique et, autant que faire se peut, d'en saisir la logique. Par exemple: Existe-t-il certains itinéraires de vie ou certaines adaptations typiques des garçons sexuellement agressés? Ce questionnement devait me forcer à dépasser la simple description des phénomènes pour tenter de les interpréter, voire de les expliquer.

Trente jeunes hommes ayant été victimes d'abus sexuels durant l'enfance ou l'adolescence ont été interviewés de façon confidentielle. Tous répondaient au critère suivant: avoir, de leur propre point de vue, été agressés durant l'enfance ou le tout début de l'adolescence par un adolescent plus âgé ou un homme adulte. La moyenne d'âge des répondants au moment de l'entrevue était de 24 ¹/₂ ans. La moitié étaient âgés de 16 à 25 ans; l'autre moitié, de 25 à 44 ans. Le plus jeune avait 16 ans et le plus vieux, 44 ans. Leur moyenne d'âge au moment du premier abus subi était de 8 ans et 4 mois. Tous avaient 14 ans ou moins au moment de ce premier abus; certains n'avaient que 4 ou 5 ans à ce moment-là. Environ deux tiers des répondants ont été victimes d'inceste: par un père naturel ou substitut (12 cas), par un frère plus âgé (5 cas), par un oncle (3 cas), par un grand-père (1 cas) ou un cousin (1 cas). Plus du tiers ont été violentés par des individus non apparentés à eux, quoique généralement connus du garçon ou de sa famille: dans 9 de ces cas, il s'agissait d'adultes et dans les 4 autres, d'adolescents plus âgés que le garçon².

On aura noté que je me suis volontairement limité aux abus entre mâles, postulant, à tort ou à raison, qu'ils possèdent une dynamique qui leur est propre parce qu'ils mettent davantage en cause l'identité et l'orientation sexuelles des victimes³. Ce type d'abus est celui qu'on rapporte le plus souvent, ce qui suppose soit qu'il est effectivement le plus courant, soit que les abus sexuels commis par des femmes sur des garçons font l'objet d'une plus grande tolérance sociale (certains garçons interviewés ont déclaré qu'une telle situation leur aurait paru plus «normale»). Les spécialistes de la question sont partagés entre les deux points de vue, bien que les abus commis par des femmes soulèvent depuis peu l'intérêt de chercheurs⁴ qui n'hésitent pas à affirmer qu'il y aurait sous-déclaration de tels cas.

Il serait utile d'indiquer dès maintenant la définition des termes qui seront ici employés. En premier lieu: Qu'est-ce qu'un abus sexuel? Aux fins de la présente étude, je définirai les abus sexuels sur les enfants comme des dénudations, des attouchements ou des rapports sexuels entre personnes de maturité physique et psychique différente, alors que ces actes ne sont pas souhaités par la plus jeune d'entre elles et lui sont imposés par manipulation, abus de confiance, chantage, coercition, menace ou violence. Cette définition en rejoint d'autres. Selon Daniel Welzer-Lang⁵, l'abus sexuel consiste en une situation de domination où le dominant impose des activités sexuelles au dominé. Pour les auteurs Watkins et Bentovim⁶, l'abus consiste en l'implication d'enfants ou d'adolescents dépendants et immatures dans des activités sexuelles qu'ils ne comprennent pas vraiment, pour lesquelles ils sont incapables de donner un consentement éclairé et qui, du moins dans le cas de l'inceste, violent les tabous et les rôles familiaux usuels.

La définition que je propose a l'avantage de ne pas mettre l'accent sur la violence uniquement et de tenir compte de l'emprise facilitée par l'écart d'âge et de pouvoir entre la victime et l'agresseur. De l'abus en apparence plus subtil au cours duquel l'agresseur amène par divers subterfuges un

enfant à participer à un acte sexuel, à l'agression violente ou sadique, il y a gradation, certes, mais toujours déséquilibre entre la faculté de l'aîné d'imposer son désir et la difficulté pour l'enfant de s'y opposer. Ce qu'il importe surtout de retenir, c'est que l'abus sexuel présente toujours la même dynamique, quelle qu'en soit la manifestation: obliger plus ou moins directement un enfant à participer à des actes sexuels. En somme, l'abus sexuel implique toujours un rapport sexuel imposé par un adulte ou par un adolescent à un enfant ou un jeune adolescent, contre la volonté de ce dernier ou en obtenant sa participation par la ruse, le mensonge, la force ou la peur (quel que soit le degré de contrainte physique, morale ou psychologique alors exercée).

Bien que relativement claire, cette définition nécessite néanmoins des mises au point. À certains moments, des garçons se sont eux-mêmes considérés comme participant volontairement aux activités sexuelles engagées par un aîné. Peut-on dès lors parler de «victimes participantes», voire même cesser de considérer ces situations comme des abus? Pas forcément. Pareilles situations montrent seulement qu'il est difficile de séparer le monde en victimes à 100 % passives et en agresseurs à 100 % actifs. Comme nous le verrons, des gratifications de part et d'autre sont possibles même dans un contexte d'abus. Certains garçons étaient particulièrement vulnérables en raison de leur disponibilité à explorer la situation qui se présentait à eux, que ce soit pour se rapprocher de quelqu'un qu'ils aimaient, pour satisfaire leur curiosité sexuelle ou tout simplement pour ne pas déplaire à leur agresseur. Ce qui, dans ces cas, caractérise l'abus, c'est essentiellement le fait que l'expérience va bien au-delà des anticipations de l'enfant et surtout au-delà de ce qu'il était prêt à consentir ou à vivre.

Les cas d'abus entre garçons d'âges différents — le plus âgé profitant du plus jeune — sont aussi difficiles à catégoriser. Le rapport de force ou de pouvoir s'y trouve souvent moins évident que dans les cas d'abus commis par des adultes; parfois, la curiosité ou la participation de la victime sont

évidentes. Des garçons ont affirmé n'avoir eu conscience qu'il y avait eu là abus que plus tard. Il peut être malaisé de distinguer une exploration sexuelle entre pairs d'un abus: c'est une question d'équilibre ou de déséquilibre de pouvoir entre partenaires, une question de perception aussi. Ultimement, seuls les jeunes concernés pourront établir le contexte relationnel dans lequel leur contact s'est produit ou développé. La panique des parents ou des éducateurs semble parfois davantage causée par le caractère homosexuel des actes rapportés que par toute autre considération. Les jeux de nature homosexuelle entre garçons ne supposent pas automatiquement une agression, faut-il le rappeler. L'abus sexuel n'a rien à voir avec les identités ou les orientations sexuelles, affirmées ou présumées, des protagonistes, mais plutôt avec le contexte de la relation. La sexualité n'est pas en elle-même dommageable, convenons-en. Aux fins de cette étude, j'ai estimé qu'il y avait abus entre pairs lorsqu'une coercition avait été exercée sur le plus jeune pour qu'il obtempère ou pour qu'il continue à participer contre son gré aux activités sexuelles qui lui étaient demandées. Parfois, comme dans le cas de deux répondants soumis aux désirs d'un frère aîné, ce n'est que des années plus tard que ce qui avait été considéré comme un échange de bons procédés apparaîtra comme un abus, le recul et le développement du sens critique aidant.

Quant à savoir si des rapports égalitaires, qu'ils soient amoureux ou sexuels, peuvent exister entre personnes majeures et mineures, il n'est pas de mon ressort de me prononcer là-dessus. Afin de ne comparer que du comparable, cette étude a rejoint uniquement des jeunes hommes se percevant eux-mêmes comme ayant été victimes d'abus sexuels avant l'âge de 15 ans. Elle ne traite donc pas de la sexualité intergénérationnelle de manière générale, surtout quand cette dernière serait exempte de séquelles, comme le prétendent certains auteurs⁷. La plupart des législateurs occidentaux ont fixé la majorité sexuelle à 14 ans et plus, estimant qu'en deçà de cet âge il était très difficile de donner un consentement pleinement éclairé à des relations sexuelles. Le déséquilibre

physique et psychologique existant entre un adulte et un enfant de moins de 14 ans justifie en bonne partie cette mesure. Ajoutons-y le déséquilibre plus évident encore entre les pouvoirs et les ressources des adultes et ceux des enfants et l'on voit, à l'évidence, que des relations intimes entre les uns et les autres ont peu de chance de s'avérer égalitaires. Il se trouve pourtant des témoignages affirmant le contraire. Un récent film néerlandais, tiré d'un roman autobiographique, *For a Lost Soldier*, fait état d'une telle liaison. Réalité ou fiction? Je laisserai aux lecteurs le soin de se faire leur propre opinion.

Selon certaines personnes, le protectionnisme croissant à l'égard des enfants et les mises en garde réitérées contre l'agression sexuelle seraient en eux-mêmes susceptibles de perturber les jeunes — parfois presque autant que les maux que l'on veut combattre⁸. Il faut éviter, j'en conviens, d'alarmer ou de harceler les enfants avec nos peurs d'adultes. Entre une saine prévention ou intervention centrée sur les besoins de l'enfant et la panique morale consistant à voir des abus sexuels dans les conduites les plus anodines, il y a un écart certain. Entretenir ou encourager une telle panique n'est nullement l'objectif de cet ouvrage. La réalité est déjà assez inquiétante.

Enfin, une dernière précision, d'ordre linguistique cette fois. L'emploi de l'expression «abus sexuel» est parfois critiqué parce qu'elle est copiée sur l'anglais *sexual abuse*. Certains recommandent d'employer plutôt le terme «outrage sexuel» ou encore «agression sexuelle» (que j'utilise effectivement comme synonyme d'abus sexuel, quoique le terme «agression» suggère une violence plus manifeste encore). Le *Dictionnaire du français Plus* donne la définition suivante de l'abus sexuel: «acte indécent envers ou avec une personne (généralement mineure) qui ne peut s'y soustraire⁹». Tel est bien l'esprit de ma propre définition. Par ailleurs, la directrice de publication de l'ouvrage *Les enfants victimes d'abus sexuels*, Marceline Gabel, résume bien la situation sur le plan du vocabulaire lorsqu'elle précise: «L'expression *abus sexuel* (de l'anglais *sexual abuse*) a été retenue officiellement en France de

préférence à *sérvices sexuels*, terme [...] qui exclut les abus très nombreux commis sans violence, ou encore *exploitation sexuelle* qui connote plutôt la pornographie ou la prostitution des enfants¹⁰.» L'auteur souligne que, sur le plan étymologique, «abus» signifie à la fois mauvais usage et usage excessif puisque «abuser c'est précisément outrepasser les limites». Elle conclut non sans pertinence que le terme «abus» contient aussi la notion de puissance et de ruse. L'intentionnalité et la préméditation rattachées au sens de cette expression rappellent enfin qu'il s'agit le plus souvent d'un abus de confiance et, dans tous les cas, d'un abus de pouvoir. Manifestement, l'expression «abus sexuel» est bien celle qu'il convient d'utiliser ici.

Notes

1. É. Badinter, *XY, De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 57.
2. Pour mieux connaître le profil des répondants, on se reportera à l'annexe 1 du présent ouvrage.
3. Pour préciser à quel point les séquelles d'abus de nature homosexuelle ou hétérosexuelle sont semblables ou non, il faudrait mener une étude comparative incluant, cette fois, des garçons ayant été victimes d'abus commis par des femmes.
4. M. P. Mendel, *The Male Survivor*, Thousand Oaks, Sage, 1995; J. Gonsiorek et autres, *Male Sexual Abuse*, Thousand Oaks, Sage, 1994.
5. D. Welzer-Lang, *Le viol au masculin*, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 23.
6. B. Watkins et A. Bentovim, «The Sexual Abuse of Male Children and Adolescents: A Review of Current Research», dans *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, vol. XXIII, n° 1, p. 197.
7. T. Sandfort et autres, *Male Intergenerational Intimacy*, New York, Harrington Press, 1991.
8. Sue Clegg, «Studying Child Sexual Abuse: Morality or Science?», dans *Radical Philosophy*, n° 66, printemps 1994.
9. *Dictionnaire du français Plus*, Montréal, Centre Éducatif et Culturel, 1988, p. 8.
10. M. Gabel (dir.), *Les enfants victimes d'abus sexuels*, Paris, PUF, 1992, p. 6.

Récit de Pascal

Pascal a été violenté par un ami de sa famille alors qu'il avait 7 ou 8 ans.

J'ai 17 ans. J'ai l'air d'un gars simple, correct, même si je ne le suis pas tout le temps. J'ai tendance à être caméléon, à prendre la personnalité d'un autre parce que j'ai peur de la réaction des gens face à moi tel que je suis.

J'ai été pas mal trimballé quand j'étais jeune. C'est ma grand-mère qui s'est occupée de moi de ma naissance jusqu'à l'âge de deux ans. Ensuite, pendant environ cinq ans, j'ai été placé chez différentes personnes de ma famille, mais jamais plus d'une année à chaque endroit. Puis, ç'a été des placements en familles d'accueil. C'est à ce moment-là que j'ai appris que ma vraie mère n'était pas celle que je croyais. Ma mère, on m'avait toujours dit que c'était ma tante. Autrement dit, je pensais que la sœur de ma mère était ma mère. Je ne savais pas qui était mon père non plus. Je ne le sais toujours pas. J'avais toujours pensé que c'était mon oncle. Mais non. J'ai vu que ma mère et toute ma famille m'avaient menti. C'est dur d'accepter ça. Ça m'a beaucoup révolté de m'apercevoir que j'avais toujours vécu dans le mensonge. J'ai commencé à faire des mauvais coups, à être délinquant. J'ai commencé à voir un travailleur social à la suite de ça. J'avais énormément d'agressivité envers les adultes.

Vers l'âge de sept ou huit ans, pendant que je suis en famille d'accueil, un ami de ma mère prend l'habitude de venir me voir pour me sortir, pour m'emmener jouer au hockey. C'est la seule personne qui s'occupe vraiment de moi à cette époque-là, qui me sort, qui s'intéresse à moi. Il est dans la trentaine. C'est un peu comme un père pour moi. Je m'attache pas mal à lui. Je le voyais comme un gardien, comme un ami, comme quelqu'un avec qui j'avais toujours du plaisir. Ses visites, c'était comme un cadeau.

Au début, il me touche seulement quand on se chamaille ou pour me chatouiller, des choses comme ça. À ce moment-là, je trouve ça normal, ça ne me dérange pas: on joue ensemble, c'est tout. C'est après qu'il a essayé de me toucher plus bas que ce n'était plus pareil...

Mon souvenir de l'abus, c'est que ça n'est pas nécessairement violent. C'est seulement des attouchements. Je me suis laissé faire pour ne pas le décevoir. Après, je me suis sauvé en courant. Je réalisais qu'il venait d'arriver quelque chose de pas correct, là. C'était dans un grand parc où l'on allait jouer ensemble, derrière des arbres. Il m'avait pris dans ses bras pour me chatouiller. Puis, ses mains sont descendues sur mon corps. Je me suis dit: Qu'est-ce qu'il fait là? Il va finir par s'arrêter, il ne sait pas ce qu'il fait... Je me posais de sérieuses questions...

La première fois, je ne me suis même pas demandé s'il faisait ça pour son plaisir, s'il avait des attirances homosexuelles ou quoi. Je me disais qu'il n'était pas dans son état normal, qu'il n'agissait pas comme ça d'habitude, qu'il avait peut-être bu ou pris de la drogue. C'est seulement la deuxième fois, le lendemain, je pense, que je me suis dit qu'il pouvait faire exprès, qu'il pouvait aimer ça. Je voyais bien qu'il ne voulait pas me faire du mal. Aussi, même si on était dehors, ça ne m'est pas venu à l'idée de crier. Je ne voulais pas qu'il soit pris. En le laissant faire, je savais qu'il me laisserait m'en aller après qu'il aurait fait son affaire. Mais je n'aimais pas ça.

Les fois d'après, il a vu que je résistais. Il a pris ses distances par rapport à moi. Après ça, il ne me parlait plus comme avant, il ne me sortait plus. D'un côté, ça me faisait de la peine, mais d'un autre côté j'étais content: je ne voulais plus que ça recommence. Du jour au lendemain, c'est comme s'il m'avait abandonné. Peut-être qu'il a senti la même chose de ma part, je ne sais pas, mais j'avais moins envie de le revoir même s'il me manquait. Avant, il était mon modèle. Je l'ai remplacé par d'autres depuis.

Je me dis que je devrais le dénoncer, mais je me trouve toutes sortes de raisons pour ne pas le faire. Je n'en suis pas capable. Je me suis dit que peut-être il a fait ça parce qu'il avait juste le goût d'essayer... Il l'a fait avec moi parce que l'occasion était là, parce qu'il me voyait souvent, parce que je faisais du sport avec lui, qu'on était tout proches. Il ne m'a pas fait que du mal, après tout. J'ai pas trouvé de réponse au pourquoi il avait fait ça. Je devrais arrêter de me poser la question. Ça m'a obsédé trop longtemps.

Même s'il ne venait plus me sortir, je le voyais quand même quand j'allais chez ma mère, les fins de semaine. Je l'aimais, je l'aime

encore malgré tout, je pense. Je ne le vois plus, mais j'ai de ses nouvelles indirectement. Je ne sais pas s'il a fait la même chose avec d'autres. J'ai l'impression que ç'a été une erreur qu'il a faite seulement avec moi. De toute façon, je l'aimais trop pour le dénoncer. Il devait le savoir. J'avais peur qu'il soit rejeté par la famille, que plus personne ne lui parle et qu'il aille en prison. C'est la raison pour laquelle j'ai gardé le silence.

À l'école, quand on nous mettait en garde contre les étrangers, contre les pédophiles, je disais que je voulais aller aux toilettes: je ne voulais pas entendre parler de ça. C'est pas vrai, de toute façon: c'est pas un étranger qui m'a agressé, c'est quelqu'un que je connaissais, c'était mon ami, quelqu'un avec qui je me sentais bien. La majorité des gars que je connais qui ont été abusés l'ont été dans leur famille, par leur père, par leur oncle. J'ai découvert que mon grand-père aussi était un abuseur. Il l'avait fait avec ses filles. Je l'ai su récemment. Peut-être même que c'est lui, mon père.

J'ai réagi énormément à l'abandon des adultes: ma propre famille, puis lui... Je me sentais mal tout le temps. Je ne savais pas quoi penser du monde. Je n'allais plus à l'école, même si j'avais seulement huit ou neuf ans. Je volais. Je voulais faire réagir les gens, comme on m'avait fait réagir, moi. Malgré tout, il y avait un oncle de qui je pouvais me rapprocher. Le soir, je me sauvais pour aller le rejoindre. Je voulais vivre avec lui, mais on a essayé et ça n'a pas marché. Tout le monde était contre. Ça m'a éccœuré. Je me suis mis à faire des gros coups: je volais des radios dans les autos, je faisais des vols dans les magasins, je volais des autos j'avais seulement 12 ans! Je travaillais pour un réseau de voleurs d'automobiles. C'était devenu comme ma famille. En fugue, je pouvais coucher chez eux. C'était pratique.

Vers l'âge de 15 ans, j'étais dans une famille d'accueil où il y avait une petite fille de 6 ans. J'ai fait avec elle la même chose qui m'était arrivé: je l'ai caressée, je me suis masturbé. C'était le soir, j'avais pris de la drogue, c'était comme sur un coup de tête. Je venais de me chicaner pas mal fort avec ma petite amie. Je voulais peut-être me défouler sur quelqu'un, je ne sais pas. Elle dormait, la première fois. J'ai recommencé le lendemain, mais à jeun. Cette fois-là, la petite s'est réveillée, elle m'a vu faire. Je me suis enfui.

Quand la mère de la famille d'accueil a tout su, quand la petite a parlé, j'ai essayé de m'expliquer. On m'a accusé d'abus et j'ai été envoyé en centre d'accueil à la suite de ça, même si, faute de preuves, je pense, ça n'est jamais passé devant la cour. J'étais consentant à être aidé. Je vois ce qui est arrivé comme la conséquence des abus que j'ai vécus. C'est comme si je voulais me venger sur quelqu'un de plus jeune que moi. La seule différence, c'est que j'ai choisi une fille, parce que c'est les filles qui m'attirent. Ç'a été une impulsion.

Je n'ai jamais eu de fantasmes violents. Je suis plutôt un gars romantique. J'essaie de ne pas penser à mes abus. Parce que j'aurais peut-être tendance à le refaire si une occasion se présentait, mais je me mets comme une interdiction face à ça. J'ai passé des tests et je suis orienté vers les filles du même âge ou plus jeunes que moi. L'homosexualité, c'est pas ma religion. Si j'étais homosexuel, je l'accepterais, mais je suis aux femmes.

Faut que j'avoue qu'il m'est arrivé de fantasmer sur des garçons plus jeunes aussi. À un moment donné, j'ai fait un rêve: j'abusais d'un gars comme on avait abusé de moi. C'est pas mon style ça. J'ai mal réagi. C'était comme si je recevais un coup de massue sur la tête. J'ai voulu me suicider. Je me suis coupé des veines. Mais j'ai arrêté à temps. Ça fait huit ou neuf mois de ça... Je me disais: Si je suis capable de le faire en rêve, je suis capable de le faire en étant éveillé. Moi, je ne veux pas avoir des rapports avec des jeunes: je suis en thérapie pour ça. J'essaie de ne pas penser au passé, je me fais comme une armure blindée. J'ai fait d'autres rêves semblables récemment. Avec des filles dedans aussi. Je me réveille et je me sens excité. Mais au lieu de paniquer, j'essaie de faire des liens maintenant. Je me demande ce qui s'est passé durant la journée précédente pour m'amener à penser à ça. Je tiens un journal pour m'aider à comprendre, à faire des liens entre tout ça.

Actuellement, je n'ai pas de petite amie. Quand j'en avais, on a eu des relations sexuelles et on était tous les deux satisfaits. Je pense que je suis normal, finalement. Quand je sors avec une fille, je prends mon temps; j'attends trois ou quatre mois avant de faire quelque chose de sexuel. Une fois qu'on passe aux actes, faut que je la rende heureuse, satisfaite. C'est bien important pour moi. Ce qui ne m'aide pas, c'est que je suis toujours resté méfiant face aux

autres. La nuit, il faut que ma porte soit verrouillée, que ma fenêtre soit bien fermée. J'ai déjà habité trois semaines avec une fille. Même si c'était ma petite amie, je n'étais pas capable de m'endormir à côté d'elle. J'allais dormir tout seul dans le salon. Je n'ai confiance en personne. Avec les gars, c'est pire. Même dans ma famille, depuis qu'on s'est rapprochés, je n'arrive pas à dormir là. Je me dis qu'ils sont peut-être des abuseurs, eux autres aussi. C'est fou mais c'est comme ça. Avant, même une sirène de police ne me réveillait pas; aujourd'hui, un souffle d'air suffit à me faire sursauter quand je dors.

C'est le matin, quand je me lève, que c'est le pire: faut pas qu'on me voie, faut pas qu'on me touche. À un moment donné, un éducateur est venu me secouer pour que je me réveille parce que j'étais en retard. Même s'il m'a seulement touché le bras, ça m'a fait immédiatement penser à mon abuseur. Je commence tout juste à faire confiance aux adultes. Ça fait trois ans que je suis en centre d'accueil et ça ne fait que trois mois que j'accepte de parler de moi, de ce qui m'est arrivé. J'avais un gros problème de drogue: mescaline, acide, coke... Je voulais crever. Je suis pas mal suicidaire dans le fond. J'ai encore des feed-back de ça. Quand je m'énerve trop, je perds le contrôle, je n'arrive plus à me calmer.

J'ai peur des hommes, surtout des hommes soûls. Je me demande si ce ne sont pas des abuseurs. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Ça arrive souvent que des hommes plus ou moins soûls sur la rue offrent de l'argent à des jeunes et disent «Viens, je vais te sucer, je vais te donner 50 piastres.» Ça m'est arrivé. Je pense que la plupart des jeunes ont vécu ça. Moi, je déguerpis dans ces moments-là. Je les trouve cons de dire ça. C'est peut-être la boisson, je ne sais pas... S'ils veulent vraiment faire ça, au moins qu'ils le demandent comme il le faut, qu'ils attendent d'être à jeun, qu'ils le fassent avec des gars consentants. Moi, j'ai le goût d'être respecté. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, mais moi... Il y en a qui me rendent agressifs, d'autres moins, peut-être à cause de leur apparence: je me dis que ce sont des hommes qui ont des problèmes. Il y en a qui font vraiment pitié.

Aujourd'hui, je sens que j'essaie de cacher ce qui m'est arrivé. Je me dis que c'est arrivé parce que j'étais trop petit. J'ai fait du karaté, beaucoup de sports. Je suis rendu costaud. Je me sauverais, si ça

arrivait encore, peut-être que je le frapperais aussi... Pourtant, je ne le dénoncerais pas. Non. Là-dessus, je n'ai pas changé d'idée. Parce que c'était pas un si mauvais gars. Si je le revoyais aujourd'hui, je l'emmènerais juste prendre une bière et je lui poserais des questions. Je lui demanderais quelle idée lui a passé par la tête quand il a fait ça: Est-ce que c'est parce qu'il avait subi ça quand il était jeune?

Beaucoup de gars ici, au centre d'accueil, ont vécu l'abus. On s'aide, on en parle un peu entre nous. Je ne me sens pas tout seul. La plupart ont réagi à peu près de la même façon que moi. C'est bizarre, mais beaucoup de mes amis ont été abusés et je l'ai appris après qu'ils sont devenus mes amis. C'est comme si on avait senti qu'on avait quelque chose en commun.

En ce temps-là, quand ça m'est arrivé, je n'y comprenais rien. Même aujourd'hui, si tu me parles d'abus, c'est comme du chinois pour moi. Je fais semblant de comprendre, mais quand d'autres me racontent leurs histoires, c'est comme si j'évitais de réfléchir, de trop penser à ça. Avec mes petites amies, je ne parle jamais de l'abus. Je me dis que si elles le découvrent, elles le découvriront, mais moi, je préfère ne pas en parler.

Je suis en train de lire un livre sur comment dire non à du harcèlement sexuel. Aujourd'hui, c'est peut-être la première fois que je parle de mes abus avec un professionnel et que je comprends ce qu'il me dit. Y a des gens, on dirait qu'ils font exprès pour qu'on ne les comprenne pas quand ils parlent d'abus.

J'aime quand le monde m'accepte tel que je suis. Ça m'aide à parler. Il faut inciter les gars abusés à en parler quand ça leur arrive. Ne pas attendre 10 ans plus tard pour en parler. Sinon, c'est comme une boule de neige, ça grossit toujours en dedans de toi...

Quand je serai plus vieux, je me vois comme un solitaire. Je voudrais être un camionneur, un oiseau de nuit, quelqu'un qui se promène librement sur la route. Sinon, je fonderai une famille, peut-être. C'est important pour moi qui n'en ai jamais eu. C'est comme si j'avais quelque chose à prouver à ma mère...

CHAPITRE II

Jamais les garçons?

On a longtemps pensé que l'agression sexuelle sur les garçons demeurerait un phénomène marginal. Ce n'est malheureusement pas le cas. Les recherches nord-américaines les plus récentes avancent que 1 garçon sur 6 serait victime d'abus sexuels. Dans un sondage national mené il y a quelques années pour la commission Badgley¹ auprès de 1002 Canadiens de sexe masculin, 30,6 % des hommes interrogés ont rapporté avoir subi des actes sexuels non désirés, allant de l'exhibitionnisme ou de menaces d'agression aux attouchements et au viol. Si l'on examine de plus près ces données, on s'aperçoit qu'environ 16 % des répondants masculins — soit près de 1 sur 6 — déclarent avoir déjà été victimes d'attouchements ou d'agressions de nature sexuelle avant l'âge de 18 ans, majoritairement de la part de garçons ou d'hommes plus âgés. Ces chiffres correspondent d'ailleurs aux estimations fournies par d'autres recherches nord-américaines menées au même moment ou depuis². Ainsi, un sondage national mené aux États-Unis en 1990, avançait très précisément le même chiffre: 16 % des hommes interrogés avaient déjà été victimes d'abus sexuels³.

Parmi certains sous-groupes plus vulnérables de la population masculine, la proportion de victimes d'abus sexuels serait encore plus élevée. Une enquête menée pour la même commission Badgley auprès de 229 jeunes prostitués indique que pour un tiers de ces garçons, le premier rapport

sexuel avait eu lieu lors d'une agression sexuelle. Une autre étude, plus récente, conduite par des chercheurs de l'Université Queen's, a montré que les prostitués et les toxicomanes étaient, parmi les jeunes Canadiens interviewés, les plus susceptibles d'avoir eu des relations sexuelles précoces en contexte d'abus⁴. Plusieurs études américaines ou britanniques faites auprès de ces deux populations confirment cette corrélation de façon très probante⁵. Les garçons d'orientation homosexuelle ou bisexuelle pourraient aussi être — ou avoir été — davantage sujets à des agressions sexuelles. D'après une enquête menée par le magazine gai *The Advocate* auprès de ses lecteurs, 21 % des répondants considéraient en effet avoir été victimes d'abus sexuels avant l'âge de 16 ans⁶. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point.

À vrai dire, deux tendances apparaissent dans les données existantes concernant l'abus sexuel sur les garçons. D'abord, plus les recherches sont récentes, plus elles fournissent des estimations élevées du phénomène, vraisemblablement à cause d'une reconnaissance sociale accrue de cette réalité, ce qui inciterait un plus grand nombre d'hommes à confier leur secret. Ensuite, plus la définition de l'abus sexuel est large, plus le nombre de personnes affirmant avoir été victimes de tels abus est élevé. Ajoutons à cela que la plupart des chercheurs s'entendent pour dire qu'il y aurait un garçon pour deux filles victimes d'abus sexuels, les agressions commises sur des garçons constituant un peu moins du tiers du total des abus sexuels rapportés⁷. Cette dernière proportion ne tient toutefois pas compte du fait que les garçons sont plus réticents que les filles à révéler les abus qu'ils ont subis. Plusieurs motifs peuvent expliquer cet état de fait :

— Les traumatismes physiques et psychiques seraient moins évidents chez les garçons, parce que ces derniers sont plus enclins à dissimuler ou à endurer leurs blessures.

— Il existe un préjugé sexiste faisant en sorte que les adultes sont plus réticents à reconnaître qu'un garçon puisse être sexuellement molesté.

— Les mâles se font de la virilité une idée qui est incompatible avec le fait d'avoir été victimes d'abus sexuels et d'avoir besoin d'aide à la suite de ces expériences traumatiques: un homme, un «vrai», ne saurait être dépendant, vulnérable, faible ou passif. Un «vrai» homme sait éviter les problèmes ou, tout au moins, arrivera à se sortir lui-même du pétrin...

— Les gars seraient, plus que les filles, encouragés à «explorer» leur corps ou celui des autres, ce qui peut ouvrir la porte à certains abus (subis ou, dans certains cas, commis). C'est pourquoi ils auraient plus tendance à considérer des attouchements ou même des agressions sexuelles comme faisant partie de leur initiation à la sexualité.

— Les garçons sont plus réticents à dévoiler les abus vécus parce qu'ils se sentent coupables d'avoir ressenti une certaine excitation, d'avoir eu une érection ou une éjaculation, ou encore d'avoir reçu des gratifications (attention, cadeaux, argent ou drogue), ce qui ferait d'eux des victimes actives ou participantes, en quelque sorte — que ce soit de leur propre point de vue, de celui de leurs proches ou, éventuellement, de celui des intervenants sociaux ou des policiers.

— À l'instar de la majorité des gens, les garçons entretiennent un tabou à l'égard de l'homosexualité qui les confine au silence lorsque l'abus est de nature homosexuelle. En effet, plusieurs ne veulent pas prendre le risque d'être associés à des homosexuels s'ils ont été assaillis par un homme, craignant qu'on ne leur reproche d'avoir accepté ou recherché ce contact, de l'avoir provoqué ou d'en avoir tiré du plaisir. De fait, si le garçon, quel que soit son âge, est soupçonné d'avoir déjà une orientation homosexuelle, il sera en général accusé d'avoir «séduit» l'adulte. L'événement sera alors interprété comme une initiation homosexuelle. Ce mythe de l'abus comme initiation est d'autant plus vivace qu'un certain nombre de garçons violentés développeront effectivement une attraction homosexuelle ou bisexuelle.

— Les garçons ressentent fréquemment de l'ambivalence face à leur agresseur, qu'ils connaissent déjà et avec lequel ils sont liés dans une majorité de cas, d'où leur réticence

à dénoncer sa conduite. En effet, l'agresseur sexuel est très fréquemment un proche, voire un modèle pour le jeune garçon. Même dans le cas contraire, l'abus sexuel est parfois supporté en silence parce qu'il représente précisément l'occasion de se rapprocher d'un père ou d'un frère en d'autres circonstances distant, indifférent ou violent.

— Enfin, le garçon dont on a abusé se retrouve en situation de double contrainte: s'il révèle l'abus alors qu'il n'a auparavant montré aucun symptôme de celui-ci, on croira qu'il ment puisque rien dans son comportement passé n'avait jamais suggéré un tel drame. En revanche, si des symptômes de son traumatisme ont déjà commencé à apparaître, on croira qu'il cherche par cette révélation à blâmer quelqu'un d'autre pour ses mauvais coups, et on ne le prendra pas davantage au sérieux.

La presque totalité des répondants ayant participé à cette enquête ont rapporté s'être montrés réticents à révéler les abus qu'ils avaient subis. Il leur a fallu des semaines, des mois, des années, voire des décennies, avant de surmonter leur peur et de mettre fin à leur silence. Bien sûr, les menaces faites par l'agresseur pour décourager l'enfant de parler ont eu leurs effets. Par exemple, l'oncle de Jean-Philippe le menaçait de s'en prendre à sa sœur s'il ne céda pas, le père de François disait qu'il quitterait son épouse si son fils ne lui donnait pas ce qu'elle lui refusait, le beau-père de Bruno affirmait qu'il lui couperait les vivres s'il ne lui obéissait pas. Mais il faut bien constater qu'à long terme ce n'est pas tant la menace imminente qui intervient que l'intériorisation de celle-ci: même lorsque l'agresseur n'est plus présent, ni menaçant, l'angoisse qu'il a fait naître dans l'esprit de sa victime continue de faire son œuvre.

Tout autant sinon plus que les menaces, la réaction des proches à la révélation de l'abus préoccupe intensément le garçon: «Vont-ils me croire ou plutôt croire les dénégations de l'autre? Vont-ils vraiment faire quelque chose pour moi ou plutôt me punir d'en avoir parlé?» Malheureusement, cette dernière crainte est souvent fondée: un grand nombre

de jeunes hommes interrogés n'ont pas été crus, plusieurs ont même été punis pour avoir proféré de telles «insanités» à propos d'un frère, d'un père, d'un oncle, d'un grand-père ou d'un proche. Certains, y compris parmi les plus jeunes, n'ont presque plus eu de contact avec leur famille par la suite tellement on les a culpabilisés, sinon rejetés. Un adolescent s'est vu rétorquer qu'il salissait la mémoire de son grand-père, mort peu de temps auparavant. Plusieurs ont affirmé qu'aucune mesure ne fut prise pour que les abus qu'ils venaient de dénoncer ne se reproduisent plus. Des mères ont déclaré qu'elles «en parleraient» avec leur époux incestueux sans que rien ne change par la suite. Des grands frères ont reçu les confidences de leurs cadets en promettant qu'ils «avertiraient» tel oncle de ne pas recommencer, sans jamais tenir parole. Et combien de travailleurs sociaux, de policiers, de procureurs ou de juges ont rejeté toute accusation, et laissé le jeune à lui-même, «faute de preuves»?

Les cas d'inceste demeurent encore les plus problématiques. Quand la mère a choisi de croire son mari, le garçon se retrouve le plus souvent isolé de sa famille, puni d'avoir révélé ce qui se passait, placé en centre d'accueil sous prétexte de «problèmes de comportement». Comme le constatait amèrement un de ces garçons, Jimmy, âgé de 16 ans et victime d'abus à partir de 7 ans:

C'est moi qui suis puni pour avoir dénoncé mon père.
C'est moi qui suis enfermé, qui ne vois plus ma famille,
qui «fait du temps» comme un prisonnier. Ma mère ne
veut plus me parler parce qu'elle ne veut pas que je parle
contre mon père. Mon père, qui prétend que ce qu'il a
fait n'était pas si grave, ne veut pas me voir non plus.

L'incrédulité, le déni ou le rejet anticipés par les garçons violentés, motifs qui les ont longtemps poussés à se taire, deviennent trop souvent réels une fois l'abus révélé. On ne s'étonnera pas si, à la suite de ces expériences, ces jeunes se referment dans leur mutisme pour jouer celui-à-qui-rien-n'est-arrivé. Écoutons Bruno, victime d'abus de 6 à 14 ans:

Après que j'en ai eu parlé à ma mère, rien ne s'est passé. Je pense qu'elle a eu peur de briser son mariage avec ça. Peut-être aussi qu'elle ne savait pas quoi faire. Après, il a bien fallu que j'endure mon sort.

Jean-Philippe, agressé à partir de l'âge de 9 ans:

Mon frère aîné, qui m'avait promis de confronter mon oncle, n'a rien fait, apparemment. J'ai vu que ça ne donnait rien d'en parler, que les gens réagissaient comme si c'était normal.

Maxime, 22 ans, violé de 8 à 12 ans:

La dame de la famille d'accueil était au courant de ce que faisait son mari. Je le lui avais dit, et plusieurs fois. Elle disait toujours que c'était réglé, qu'il ne recommencerait plus. C'était faux.

Dans bien des cas portés à ma connaissance au cours de cette recherche, les tribunaux ont exigé une telle prépondérance de preuves, lorsque l'affaire se rendait jusque là, que la parole du garçon ne faisait pas le poids à côté de celle de l'agresseur. Or, réalise-t-on le désarroi d'un enfant ou d'un adolescent qui, bravant craintes, menaces et interdits, ose révéler qu'il est molesté pour être finalement qualifié de «petit menteur»? Plusieurs jeunes répondants se sont retrouvés amers, déçus et révoltés par ce flagrant déni de justice, *a fortiori* après le stress que leur avaient fait vivre leurs témoignages répétés devant policiers, avocats et tribunaux. Éric, agressé à partir de l'âge de 6 ans, raconte:

Au tribunal, le juge a refusé de continuer à m'entendre parce qu'il paraît que je me contredisais tout le temps sur les dates. Comment peux-tu tout te rappeler et parfaitement en plus quand t'es abusé depuis l'âge de 5 ou 6 ans

et que t'en as même pas 14! Pendant des longs moments de ma vie, j'étais forcé d'oublier pour survivre. Et là on me le reprochait!

Serge, molesté à 7 ans, dit:

J'ai été interrogé des heures par les policiers qui disaient qu'il fallait absolument tout raconter, tous les détails. C'est ce que j'ai fait, mais je n'en ai plus jamais entendu parler. Je continuais de rencontrer le gars dans le village. J'essayais de l'éviter, mais c'était pas toujours possible. Jusqu'à ce qu'il déménage.

Maxime, violenté à partir de l'âge de 8 ans, conclut:

Au tribunal je pleurais trop en me rappelant tout ça pour avoir toute ma tête à moi. Ça faisait l'affaire de l'accusé, qui n'a pas eu grand-chose comme sentence. J'ai calculé qu'il avait fait tout au plus quelques minutes de prison pour chaque abus qu'il m'avait fait subir. C'est de la justice, ça?

Il n'est pas rare de rencontrer des adolescents ou des hommes qui, s'étant fait rabrouer alors qu'ils tentaient de livrer leur secret, se sont tus par la suite durant de longues années. Certains répondants m'ont affirmé qu'ils se confiaient pour la première fois depuis 10 ans, 15 ans, 20 ans même. Curieusement, le sentiment de délivrance qu'ils en tiraient avait souvent joué un certain rôle dans leur décision de participer à cette recherche par leur témoignage. Alors que je me sentais toujours un peu gêné d'amener ces hommes à se rappeler de très douloureux souvenirs, presque tous ont souligné combien libératrice avait été notre conversation: enfin, ils s'étaient sentis libres de tout raconter, sans censure et sans crainte. Enfin quelqu'un les avait écoutés et les avait crus. Enfin quelqu'un s'était intéressé à leur histoire, reconnaissait

que «ça» existait et leur confirmait qu'ils n'étaient pas les seuls, qu'ils n'étaient pas des monstres....

Il est remarquable à quel point l'abus sexuel sur des garçons — en particulier s'il est commis par un proche — continue d'être nié. La situation n'a, semble-t-il, pas beaucoup changé depuis que Freud a abandonné sa théorie de la séduction qui, au grand scandale de ses pairs, reconnaissait la réalité de telles agressions⁸. Si la réticence sociale à admettre l'existence d'abus sexuels n'est pas nouvelle, j'eusse espéré qu'elle fût moindre aujourd'hui. La situation évoquée par les plus jeunes répondants ne diffère pourtant pas de celle qu'ont décrite les plus âgés. La politique du silence, parfaite complice de ceux qui abusent des enfants, perdure encore.

* * *

Au tout début de ma recherche, mon questionnement était sensiblement le même, quel que soit le type d'abus sexuel évoqué. Je fus vite obligé de reconnaître que différents types d'abus entraînaient des réactions, voire des séquelles, relativement spécifiques. De ce point de vue, les rapports existant entre l'agresseur et sa victime m'ont semblé déterminants. L'abus intrafamilial, l'abus extrafamilial, l'abus intergénérationnel et l'abus intragénérationnel composent ainsi différents types d'agression sexuelle. On notera que certains garçons en ont subi plusieurs, simultanément ou successivement. Avant de passer à la description détaillée de chacune de ces réalités, voyons brièvement ce qu'elles signifient.

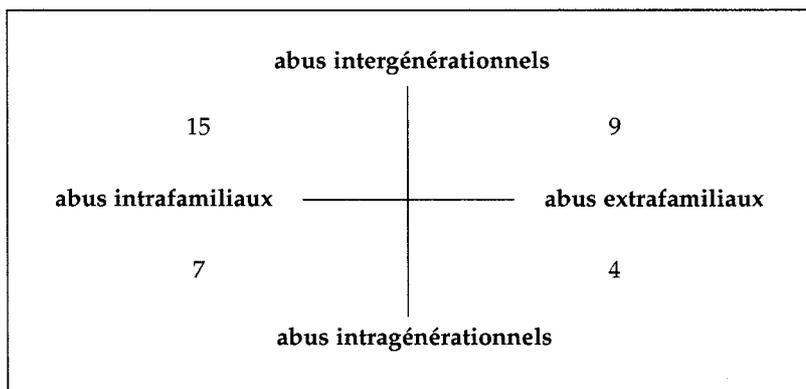
L'abus intrafamilial a lieu à l'intérieur du milieu familial de l'enfant ou de l'adolescent. Il m'a semblé logique d'inclure ici non seulement les relations sexuelles entre père et fils, mais aussi les rapports entre grand-père et petit-fils, entre oncle et neveu, entre frères, entre cousins, entre beau-père et fils d'adoption, entre père substitut et enfant placé en famille d'accueil. Dix-neuf répondants, soit presque les deux tiers, ont subi une ou plusieurs agressions sexuelles à l'intérieur de leur famille.

L'abus extrafamilial, lui, se produit à l'extérieur du noyau familial. Il peut s'agir d'actes commis par un ami, par une connaissance ou par un voisin de la famille, parfois même par une personne tout à fait inconnue du jeune. Treize répondants ont subi des abus sexuels de la part d'une personne extérieure ou étrangère à leur milieu familial.

Quant à l'abus intergénérationnel, il met en cause des individus appartenant à des générations différentes, ce qui correspond en l'occurrence à un écart d'âge d'au moins 15 ans. On a alors affaire, dans la plupart des cas, à des relations entre un enfant ou un jeune adolescent et un homme adulte. Vingt-quatre des abus rapportés entrent dans cette définition.

Enfin, les abus intragénérationnels se passent entre garçons appartenant à une même génération, bien que l'agresseur soit plus âgé que sa victime. Il s'agit donc de relations sexuelles non désirées entre un enfant ou un jeune adolescent et un adolescent plus vieux que lui. Onze répondants ont décrit de tels abus.

Le schéma ci-dessous comporte quatre quadrants; il illustre les recouvrements entre les divers types d'abus vécus par les 30 répondants interrogés dans le cadre de cette enquête. On notera que l'addition des chiffres fournis dans chaque quadrant dépasse le total de 30 parce que certains garçons ont été victimes d'abus de plusieurs types.



On pourrait aussi catégoriser ces divers types d'abus sexuels selon les diades qu'ils mettent en présence, ce qui donne le tableau suivant:

<p>Abus intergénérationnel et intrafamilial:</p> <p>Inceste père/fils, beau-père/beau-fils grand-père/petit-fils, oncle/neveu père substitut/garçon</p>	<p>Abus intergénérationnel et extrafamilial:</p> <p>Abus commis par des hommes non apparentés au garçon: voisin, gardien de parc, père d'un ami, ami de la famille, étranger, etc.</p>
<p>Abus intragénérationnel et intrafamilial:</p> <p>Frère ou cousin plus âgé/ frère ou cousin plus jeune</p>	<p>Abus intragénérationnel et extrafamilial:</p> <p>Adolescent plus vieux/ garçon plus jeune (tous deux n'étant pas apparentés)</p>

Péril en la demeure

L'abus intergénérationnel de type intrafamilial implique un père, un beau-père, un oncle, un grand-père, un père substitut (d'adoption ou de famille d'accueil) ou encore l'amant de la mère. Dans tous les cas correspondant à ce profil, l'agresseur avait au moins 15 ans de plus que sa victime. Mais bien plus encore que cette différence d'âge, et donc aussi de carrure et de force physique, c'est l'autorité de cet adulte sur l'enfant qui facilitait l'abus et qui rendait sa divulgation problématique. En effet, non seulement les protagonistes du drame font-ils ici partie de la même famille et vivent-ils, de façon occasionnelle ou permanente, sous le même toit, mais encore le jeune se trouve généralement en état de dépendance à l'endroit de son agresseur, ce qui accroît d'autant plus son désarroi, que l'abus se poursuive ou qu'il soit dénoncé. De tous les répondants, ceux qui se sont retrouvés dans cette situation semblent avoir été les plus dévastés par la menace permanente que faisait planer sur

eux cette proximité. Même une fois les abus dénoncés, le cas échéant, l'angoisse du garçon ne disparaît pas, au contraire, puisque c'est tout son environnement familial qui se trouve bouleversé d'une façon ou d'une autre.

Ce type d'abus représente véritablement un «péril en la demeure» (si l'on me permet d'emprunter le titre d'un film de Tchéché). Ce péril constant ajoute aux séquelles mêmes de l'abus la perte du sentiment de sécurité dont a besoin un enfant pour se développer. Plusieurs parlent expressément de «l'enfer» qu'ils ont vécu en se sentant pris comme dans une souricière. Pas étonnant que se soient rapidement installées en eux des dépendances précoces aux drogues, par exemple, et des tendances à l'automutilation ou au suicide en guise de S.O.S. lancé aux autres ou de façon de s'évader.

L'inceste père-fils bouleverse la représentation que l'enfant se faisait du monde. Il en découle une perte des repères identitaires usuels du garçon, qui ont trait notamment à la place qu'il occupe dans la vie de son père, dans sa propre famille et dans l'ordre des générations. «Suis-je un homme? Suis-je normal? Qui est mon père? De quelle nature est notre relation? Qui suis-je dans cette famille? Pourquoi mon père m'aime-t-il? Mon père est-il mon père, mon pire ennemi, mon amant? Dois-je lui obéir? Pourquoi ma mère ne me protège-t-elle pas? Pourquoi d'autres adultes qui le savent — si tel est le cas — ne réagissent-ils pas?»

L'abus père-fils fait l'objet d'un double tabou: inceste et homosexualité. Cela expliquerait pourquoi il fut longtemps le moins rapporté de tous, en dépit de sa prévalence. L'abus intergénérationnel et intrafamilial était si étroitement associé à l'inceste père-fille que des auteurs pourtant contemporains sont allés jusqu'à affirmer qu'il était rare, sinon exceptionnel, entre pères et fils. Quoique l'échantillon restreint de cette étude ne soit pas forcément représentatif, c'est pourtant cette forme d'abus qui ressort comme la plus courante.

Il est caractéristique, voire symptomatique, que tous les pères ayant commis l'inceste n'entretenaient déjà pas de bonnes relations avec leurs fils, au dire de ces derniers. Tous les

garçons victimes d'inceste mentionnent que leur père était habituellement absent, froid, autoritaire ou violent. Ces pères incestueux avaient tous, par rapport à leurs fils respectifs, cette distance dont parle Boris Cyrulnik lorsqu'il note que l'attachement inhibe l'inceste⁹. Des études conduites sur l'inceste père-fille ont déjà montré que la préoccupation du père pour le bien-être de son enfant diminue de beaucoup les risques de molestation sexuelle¹⁰. Les cas d'inceste père-fils confirment donc cette donnée. Les pères qui n'ont eu que peu de contacts paternels avec leurs fils, ou encore qui ont perdu cette proximité, sont plus susceptibles de passer outre au tabou de l'inceste. Dans certains cas, il semble même que la sexualisation de leurs rapports avec leurs fils constituait l'unique façon pour ces hommes de se «rapprocher» de ceux-ci.

Plusieurs garçons victimes d'inceste père-fils témoignent que les préliminaires ou les instants suivant les rapports sexuels avec leurs pères étaient les seuls moments où ces derniers se montraient quelque peu attentifs ou affectueux à leur endroit. Même si ces garçons estimaient élevé le prix à payer pour cette attention et cette affection, la plupart ont déclaré avoir quand même tenté (vainement) d'en retirer une meilleure communication entre père et fils. Certains racontent qu'ils cédaient ni plus ni moins à cette forme de violence pour en prévenir d'autres, pires encore à leurs yeux: être punis ou battus. Ils se sont abandonnés de peur de représailles (privations de sorties, d'argent ou de nourriture) ou de coups (certains étaient battus s'ils ne coopéraient pas... et battus tout de même s'ils avaient cédé au désir coupable de leur père). Se laisser faire leur permettait au moins d'espérer que l'homme qui abusait d'eux allait, une fois satisfait, se montrer plus compréhensif — ou du moins les «laisser tranquilles» quelque temps. Écoutons quelques garçons s'exprimer à ce propos. François, 17 ans, molesté à compter de l'âge de 12 ans:

Il me disait que je l'excitais et que c'était de ma faute s'il voulait baiser avec moi. Il disait que si je ne lui donnais

pas ce qu'il voulait, il s'en prendrait à ma petite sœur ou qu'il abandonnerait ma mère, qui ne lui donnait pas assez de cul.

Bruno, 25 ans, agressé dès l'âge de 6 ans:

Si je ne me laissais pas faire, il menaçait de ne plus rien m'acheter, de ne plus me donner de l'argent pour l'école, de ne plus me laisser sortir. Si je me laissais faire, j'avais toujours un petit cadeau en retour, puis il était plus gentil avec moi durant les jours qui suivaient. Il me laissait tranquille.

Maxime, violenté à partir de 8 ans:

Quand je résistais, il me battait jusqu'à ce que je n'offre plus aucune résistance. Après qu'il avait joui, il se fâchait encore contre moi, sans que je sache trop pourquoi. Peut-être parce que je faisais mal l'amour avec lui. Parce que je n'aimais pas ça et que je le suppliais d'arrêter.

Robert, victime d'abus à l'âge de 13 ans:

Mon père, il ne me donnait jamais d'argent. Ma mère était hospitalisée en psychiatrie. Je n'avais personne vers qui me tourner. J'ai commencé à aller avec des hommes j'avais 12 ou 13 ans, pour être gâté. Mon père s'en est aperçu. Un jour que j'étais dans la douche, il est venu me rejoindre, nu. Surpris, je me suis débattu. Il m'a dit: «Comment? Tu ne veux pas faire avec ton père ce que tu fais avec les autres? Je vais te récompenser moi aussi, si t'es fin avec moi.» J'étais pris au piège. Il avait dû me suivre pour être au courant de ça... À partir de ce moment-là, je n'avais pas le choix.

Jimmy, victime d'inceste à compter de l'âge de 7 ans:

La première fois, j'ai sept ans. Mon père commence à me toucher, à me masturber. Je ne comprends pas ce qui se passe et je ne cherche pas à comprendre. Lui, il me dit: «N'en parle pas à ta mère, je suis pas méchant avec toi, là.» J'ai peur, mais c'est le seul moment où il est tendre et affectueux avec moi. Comme s'il fallait lui donner du sexe pour qu'il donne de l'affection en retour.

Plusieurs de mes répondants ont déclaré avoir cru que tous les garçons vivaient la même chose et n'en parlaient pas, bref que tous les adultes désiraient des enfants et pouvaient abuser d'eux. Dans certains cas, cette idée était soutenue par le fait qu'effectivement plusieurs adultes s'étaient intéressés à eux sur le plan sexuel. Quand, comme dans le cas de Justin, un père, un oncle puis un grand frère ont successivement abusé du même enfant, ce dernier ne peut faire autrement que d'en déduire que «ça fait partie de la vie...» Paul, agressé par son père, par deux de ses frères et une de ses sœurs, puis par des hommes qui le recueillent en auto quand il fait des fugues, arrive à la même conclusion. Comment pourrait-il penser autrement? Aux yeux d'Éric, exploité sexuellement par le père d'une famille d'accueil, par des amis de ce dernier, puis par des éducateurs auxquels il est confié, cette situation apparaît maintenant comme banale. Enfant abandonné, il n'a eu d'autre choix que de se soumettre. Aujourd'hui au début de la vingtaine, il a si bien intégré la dynamique du «donnant-donnant» présente dans l'abus qu'il est devenu prostitué «à plein temps».

Dans de nombreux cas, l'adulte a tout fait pour banaliser l'inceste qu'il commettait. L'enfant hésite d'autant plus à dénoncer des abus qu'il arrive à les justifier. André a vite compris qu'il devait remplacer sa mère auprès de son père. Il en va de même pour Bruno et pour Robert, dont les mères étaient malades, invalides: ils se disaient que cela expliquait et même justifiait le comportement d'un père «en manque de sexe et d'affection». Comme on le constate, c'est parfois l'enfant qui

va tenter de rationaliser la conduite de son parent. Charles, amené à 14 ans par son père à avoir des relations sexuelles avec lui, croit que ce dernier était alors dépressif, tourmenté par des abus qu'il avait sans doute lui-même subis. Justin, victime de premiers abus incestueux à 4 ou 5 ans et dont le père allait par la suite être interné en psychiatrie, pense sensiblement la même chose.

D'autres garçons, au contraire, n'arrivent que difficilement à s'expliquer l'inceste dont ils furent victimes. C'est le cas d'Harrold. Son père avait l'habitude de le battre nu, vraisemblablement dans le dessein de s'exciter sexuellement:

Je sais que ça l'excitait même si, normalement, on ne bat pas un enfant dans ce but-là. C'était pas seulement un abus physique, c'était aussi un abus sexuel. Je sentais son pénis à travers son pantalon. J'ai appris, bien après, par ma mère, que mon père avait été battu, déshabillé, devant tous les élèves de son école quand il était jeune. Ça l'avait marqué, probablement. Il prenait du plaisir à me faire la même chose, à me déshabiller, à me frapper sur les fesses. Me battre, c'était comme une excuse pour m'humilier.

Jimmy et François, agressés durant des années par des pères violents, déclarent qu'ils voudraient arriver à comprendre et à aimer quand même leurs pères, mais qu'ils en sont incapables compte tenu de l'hypocrisie et de l'irresponsabilité de ces derniers, qui refusent — en totalité pour l'un, en partie pour l'autre — d'admettre ce qui s'est passé et blâment encore leurs fils de les avoir dénoncés.

Les abus intergénérationnels et intrafamiliaux n'incluent pas uniquement l'inceste père-fils. D'autres répondants furent victimes d'abus commis soit par un oncle, soit par un grand-père ou par l'amant de la mère. Dans tous ces cas, la révélation de l'abus a provoqué étonnement, incrédulité, stupéfaction. Comme si les familles refusaient d'admettre qu'il puisse se trouver un agresseur parmi elles. Le grand-père de Frédéric,

tenu pour respectable, ne saurait être mis en cause: Comment pourrait-on imaginer qu'il obligerait son petit-fils de 5 ans à lui faire des fellations? Pire encore, comment croire qu'il avait fait subir la même chose à la majorité de ses petits-enfants? De même, l'oncle «modèle» si attentif de Justin ou de Jean-Philippe ne pouvait pas être celui qui «a fait ça». Le cas des pères substitués «au grand cœur» pose aussi problème. Au-dessus de tout soupçon, les pères des familles d'accueil qui hébergèrent Maxime, Patrice ou Éric ne pouvaient être les monstres que décriront ces adolescents des années plus tard... Non seulement l'abus intrafamilial et intergénérationnel serait-il des plus traumatisants, mais il s'avère sans aucun doute le plus nié et le plus secret. Ce n'est pas peu dire.

On a longtemps cru que les abus à l'intérieur de la famille touchaient surtout les filles, alors que les abus commis par des tiers concernaient davantage les garçons. Il faut corriger cette fausse croyance, quoique les abus extrafamiliaux existent aussi, bien sûr. Mais ce ne sont pas les seuls ni même les plus courants, selon toute vraisemblance. Or, plus proche est l'agresseur, plus pénible, risquée et donc improbable est sa dénonciation. Et plus difficile est la tâche de convaincre les autres adultes de ce qui se passe vraiment. Comme le disait un répondant, Jean-Philippe:

Pendant toute notre enfance, on nous a dit de ne pas suivre des étrangers, de ne pas parler aux hommes qu'on ne connaît pas, et ainsi de suite. On ne nous dit jamais que l'endroit où il y a le plus de risques d'être abusé, c'est chez nous, par quelqu'un qu'on connaît bien. Les mises en garde contre les pédophiles sur la rue, dans les parcs ou les toilettes publiques, ça me fait bien rire...

Quand le Petit Chaperon rouge est un garçon

Le conte *Le Petit Chaperon rouge* peut sans doute être lu comme une allégorie. Le loup qui mange la petite fille symbolise l'adulte mâle qui en abuse après l'avoir trompée pour

gagner sa confiance. Mais voilà que le Petit Chaperon rouge peut tout aussi bien être un garçon — ce que le conte ne disait pas. Parce que les garçons savent se défendre, paraît-il, on ne saurait imaginer qu'ils se font aussi avoir par des loups...

L'abus de type intergénérationnel et extrafamilial est commis par ce que l'on appelle des tiers: voisin, connaissance de la famille ou étranger. Même si victime et agresseur n'ont pas de liens de parenté, ils ont souvent tissé des liens affectifs, fussent-ils embryonnaires. Ces liens ont permis à l'agresseur de gagner la confiance, puis le silence de l'enfant. C'est Denis, amené à avoir des rapports sexuels avec le gardien de la patinoire où il allait jouer au hockey. C'est Pascal, piégé par le seul adulte qui semblait se préoccuper de lui. C'est aussi Mathieu, agressé par le père de son meilleur ami; Marcel, manipulé par un vieux voisin avec lequel il s'était lié d'amitié; Jean-Paul, exploité par une connaissance de son père; James, utilisé par un adulte qui l'avait recueilli à l'occasion d'une fugue; Éric, livré comme prostitué par son père d'accueil à des collègues de travail et Olivier, obligé de partager son lit avec l'amant de sa mère. En tout, neuf des hommes interviewés ont été victimes d'abus commis par des tiers, mais un seul, Vladimir, a été agressé par un étranger, lequel avait fait irruption dans la cour d'école où, à la tombée du jour, traînait encore le gamin.

Les garçons solitaires, à la recherche d'affection ou d'attention, sont les cibles privilégiées des tiers agresseurs. Tout comme les victimes d'inceste, ces garçons connaissent des relations père-fils tendues et difficiles. L'adulte qui sait procurer gâteries et affection remplace souvent, dans l'esprit de l'enfant, le père qu'il n'a pas ou avec lequel les rapports sont inexistant, froids ou distants. Les garçons victimes d'abus commis par des tiers présentent tous une grande vulnérabilité du fait qu'ils recherchent désespérément l'attention d'un adulte. Par exemple, Vladimir justifie le fait qu'il se trouvait dans la cour d'école à une heure avancée en disant: «Je rentrais toujours le plus tard possible à la maison parce que je ne voulais pas voir mon père. On ne se supportait pas.» Leurs

rapports père-fils problématiques incitent certains garçons à aller vers d'autres adultes dans l'espoir de trouver auprès d'eux l'attention qu'ils ne reçoivent pas à la maison. Un milieu familial instable ou insécurisant peut non seulement prédisposer un garçon à être ouvert à quiconque lui offre un semblant de tendresse, mais aussi apparaître à l'agresseur comme l'indication que cet enfant-là acceptera de se soumettre et, jusqu'à un certain point, de «participer» à son abus, fût-ce en ne le dénonçant pas. Pour maintenir une relation quelque peu gratifiante, le garçon est prêt à se plier à bien des exigences... Jusqu'à ce que les pressions et les demandes jugées excessives de l'adulte rendent la relation insupportable.

La perte de confiance qui va s'ensuivre isolera encore davantage le garçon ainsi berné. Par exemple, pour Mathieu, agressé par le père de son meilleur ami à 14 ans, tous les hommes apparaissent aujourd'hui comme des violeurs potentiels. Sa méfiance est extrême. Jean-Paul, 16 ans, regrette d'avoir accepté il y a quelques années de «donner du plaisir» à un ami handicapé de son père qui avait su gagner sa pitié: «Il disait qu'il n'aurait jamais de femmes, que j'étais sa seule chance d'avoir un peu d'affection. Il m'a bien eu!» Quant à James, il a vite compris, au cours d'une fugue, que l'adulte qui l'hébergeait ne le garderait pas longtemps s'il refusait de le «payer en nature».

Les petits chaperons rouges paient cher leur naïveté. Ces garçons vivent à travers leur molestation une trahison et un abandon de plus. L'homme qui, croyaient-ils, allait les aimer, au sens le plus large et le plus noble du terme, a exploité leur soif d'affection. Comment faire confiance à un autre adulte après cela?

Comme un frère, comme un amant

J'ai emprunté le titre de cette section à un essai de Georges Michel Sarotte (portant sur l'homosexualité dans la littérature américaine¹¹). L'abus de type intragénérationnel et

intrafamilial, c'est-à-dire entre frères ou entre cousins, est sans doute plus fréquent qu'on ne le croit. Nombre d'agresseurs ont débuté leurs activités au sein de leurs propres familles, en s'en prenant à leurs cadets. Sept des répondants à cette enquête ont connu ce type d'abus: 5 avec un frère aîné, les 2 autres avec un cousin ou un jeune oncle. Dans tous les cas d'inceste entre frères, ceux-ci demeuraient sous le même toit, partageant la même chambre, voire le même lit. Le cousin agresseur partageait fréquemment les mêmes jeux que l'enfant dont il a abusé et parfois son lit, lorsqu'il était en visite. L'oncle était le gardien du garçon. À la différence des autres formes d'inceste, l'initiateur n'est pas, dans ce cas-ci, significativement plus âgé que sa victime, appartenant plus ou moins à la même génération. Leur différence d'âge n'est que de quelques années, l'un étant enfant ou jeune adolescent, l'autre étant grand adolescent ou jeune adulte.

Paul, aujourd'hui âgé de 28 ans, raconte que deux de ses frères, puis une sœur aînée, ont abusé de lui pendant plusieurs années, soit de 5 ans à 24 ans, jusqu'à ce qu'il parte de chez lui pour faire une cure de désintoxication, étant devenu entre-temps toxicomane. Pierre, qui a maintenant 44 ans, a eu des rapports sexuels avec son frère aîné entre 7 et 14 ans, jusqu'à ce que ce dernier quitte la maison pour se marier. Joseph, âgé de 30 ans, a eu de 8 à 11 ans de fréquentes relations sexuelles avec son frère alors que ce dernier avait entre 16 et 19 ans, activités qui cessèrent pour lui aussi lorsque ce frère partit s'installer en ménage. Jean-Sylvain, 30 ans, fut, adolescent, amené à répondre aux exigences d'un frère qui était son aîné de 5 ans. Jean-Marc, 16 ans, subit les abus d'un cousin un peu plus âgé alors qu'il avait 7 ans. Olivier fut obligé de satisfaire sexuellement son jeune oncle de 12 ans qui le gardait. Justin, aujourd'hui père de famille âgé de 34 ans, a eu successivement des rapports sexuels avec son père, son oncle et son frère, mais c'est avec ce dernier que la relation dura le plus longtemps, soit de 13 à 16 ans. Ce frère avait 4 ans de plus que lui; leurs relations ne prirent fin qu'à la veille du mariage de l'aîné.

Comme l'indique ce dernier cas, des situations d'abus multiples ne sont pas exceptionnelles, surtout quand des membres d'une même famille sont impliqués, comme s'il existait une sous-culture familiale faisant en sorte que l'agression sexuelle soit sans cesse reproduite. Ainsi, Paul fut sodomisé à cinq ans par son père, puis fréquemment molesté par ses deux frères. Il apprit à se considérer comme un jouet sexuel aux mains des autres, qui autrement ne s'occupaient pas de lui. Jeune adolescent, il tenta à plusieurs reprises de s'enfuir de chez lui pour échapper à ces mauvais traitements, mais ce fut pour découvrir le monde de la prostitution. Il avait tellement intégré la logique de l'abus qu'elle lui semblait aller de soi.

Dans les cas de Pierre et de Joseph, la relation de chantage et de dépendance mutuelle établie avec leurs frères respectifs culmina en dépression chez l'un, en fuite dans la toxicomanie chez l'autre. Tous deux avaient le sentiment de ne pouvoir échapper à cette relation dont le souvenir a continué de les hanter longtemps après qu'elle fut terminée. Pierre, d'orientation homosexuelle, rapporte faire encore des rêves durant lesquels il voit la tête de son frère placée sur le corps d'un de ses amants. Pour Jean-Sylvain, les choses semblent moins tragiques, la coercition ayant été moins forte: il avait l'impression d'apprendre la sexualité avec son frère, même si le discours homophobe de ce dernier tranche avec l'homosexualité aujourd'hui affirmée de Jean-Sylvain:

C'est lui qui m'a appris l'homosexualité qu'il me reproche aujourd'hui. Comme s'il ne se souvenait plus de rien. Comme si ce n'était pas lui qui m'avait poussé là-dedans en me faisant découvrir le corps d'un homme et ce que l'on pouvait faire avec...

Tous ces hommes se sentent marqués par leurs expériences sexuelles avec leurs frères. Non sans désarroi, certains constatent qu'ils sont aujourd'hui attirés par des hommes qui ressemblent étrangement à ce frère qu'ils détestent! Lorsqu'ils

ont développé un attrait envers les personnes de leur sexe, les hommes qui furent forcés d'avoir des relations sexuelles avec un de leurs frères font une corrélation entre leurs expériences incestueuses antérieures et leurs attirances homosexuelles, d'où une certaine culpabilité à cet égard. Ils acceptent mal que leurs attractions actuelles soient peut-être le résultat d'apprentissages et d'expérimentations plus ou moins obligés avec un frère qu'ils condamnent.

L'inceste entre frères n'est guère plus facile à révéler que l'inceste père-fils. Dans tous les cas examinés, les parents n'ont guère cru à la version du cadet quand ce dernier accusait un de ses aînés. Un homme interviewé a tout simplement décidé de garder le silence de peur que le choc de cette révélation ne tue son père ou sa mère. Certains parents ont refusé d'entendre ces histoires parce que le fils agresseur était précisément leur fils préféré, ou encore parce que celui qui le dénonçait s'étant entre-temps affirmé homosexuel, c'est lui que l'on soupçonnait d'avoir séduit son grand frère hétérosexuel. Ces aînés se sont en effet tous mariés, plus ou moins heureusement il est vrai, et ont eu des enfants, ce qui n'est pas sans inquiéter leurs frères cadets — qu'ils ont tendance à éviter de toute façon. La situation vécue par Olivier, bien qu'elle soit survenue avec un jeune oncle, ressemble assez à ces cas d'inceste entre frères. Le cas de Jean-Marc, agressé à l'âge de 7 ans par un cousin, est un peu différent, puisqu'il n'a pas hésité à le dénoncer lorsque ses menaces et ses exigences sont devenues intolérables. Mais ce fut, là encore, au prix d'une crise familiale: les parents de l'un ne parlent plus aux parents de l'autre, alors qu'ils étaient auparavant les meilleurs amis du monde — ce qui ne va pas sans culpabiliser Jean-Marc.

La raison du plus fort

Les abus de type intragénérationnel et extrafamilial sont, parmi les cas étudiés, les moins nombreux. Ils sont le fait d'amis, de connaissances ou de voisins plus âgés, quoique

eux-mêmes mineurs, donc adolescents au moment des premiers abus. Dans ce type d'abus, agresseur et victime n'ont aucun lien de parenté et leur différence d'âge est de moins de 15 ans (généralement beaucoup moins). Les récits de 4 répondants comportent de telles situations.

Martin, 16 ans, s'est soumis aux désirs d'amis plus âgés qu'il avait connus en centre d'accueil et qui l'avaient amené à fuguer avec eux. Il avait environ 12 ans lorsqu'il s'est retrouvé au lit avec ses bienfaiteurs «pour les remercier». Steve, lui, fut entraîné par des voisins plus âgés qu'il connaissait à peine, venant d'emménager dans un nouveau secteur de la ville. Lui proposant de jouer à un nouveau «jeu», ces adolescents l'ont déshabillé et obligé à leur faire une fellation. Steve avait alors 5 ans. Il en a aujourd'hui 25. Il est atteint du sida qu'il a contracté durant son adolescence, alors qu'il s'adonnait à la prostitution. Antoine, âgé de 7 ans à l'époque, s'était lié avec un voisin de 16 ans. Ils jouaient souvent ensemble. Lorsque la mère du plus vieux était absente, il entraînait Antoine dans sa chambre en lui demandant de le masturber. Ce fut ensuite la fellation, puis des relations anales. C'est alors qu'Antoine refusa de continuer et révéla tout à ses parents. Quelque temps plus tard, Antoine se livra à de semblables expériences sur un voisin plus jeune que lui. Enfin, Serge avait l'habitude de s'amuser dans le boisé situé derrière la demeure de ses parents lorsqu'il avait 7 ou 8 ans. Un adolescent qui construisait une cabane dans ce boisé lui offrit de l'aider à faire de même, se lia d'amitié avec lui et l'amena à participer à des activités sexuelles de plus en plus explicites. Serge en avertit finalement ses parents, puis la police (qui néanmoins n'intervint jamais auprès du jeune agresseur).

Il est assez frappant de constater que dans beaucoup de cas (un sur trois dans l'ensemble de cette recherche) l'agresseur était un autre jeune, quoique un peu plus âgé et appartenant à la fratrie ou au cercle d'amis du garçon molesté. La «carrière» des agresseurs d'enfants commence souvent très tôt. Dès qu'ils sentent qu'ils peuvent être les plus forts, certains garçons victimes d'agressions physiques ou sexuelles

vont tenter de rejouer la même scène traumatique à leur tour, en inversant les rôles. Avant d'être perçue par eux-mêmes ou par leur environnement comme un problème, cette conduite leur apparaît vraisemblablement comme une solution. Nous aurons l'occasion de revenir ultérieurement sur cette importante question.

Pour terminer ce chapitre, je résumerais l'ensemble de son propos en disant que plus l'agresseur est proche de l'enfant, plus le rapport qu'ils entretiennent sera perçu par la victime comme intrusif et menaçant. Pour les mêmes raisons, il sera davantage malaisé de fuir ou de dénoncer la situation. Il semble aussi que plus l'abus a eu lieu précocement dans la vie de l'enfant, plus il s'est produit de façon répétée (impliquant parfois plus d'un agresseur), plus il risque de laisser des traces indélébiles. La superposition d'abus physiques, psychologiques et sexuels de la part du père doit particulièrement être soulignée: une forme d'abus peut en cacher une autre. Les intervenants auprès de la jeunesse devraient être davantage conscients de cet aspect de la réalité. Cela dit, il n'est évidemment pas question d'établir quelque palmarès que ce soit des abus sexuels. Tous entraînent des effets négatifs chez la victime, comme les récits de vie qui s'échelonnent au fil de cet ouvrage ne permettent que trop de le constater.

Notes

1. *Rapport du Comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1984, p. 193 et suiv.

2. Voir à ce sujet les revues de littérature effectuées par F. G. Bolton et autres, dans *Males at Risk*, Newbury Park, Sage, 1989, p. 41; par W. Breer, dans *Diagnosis and Treatment of the Young Male Victim of Sexual Abuse*, Springfield (Ill.), Charles C. Thomas Publisher, 1992, p. 14 et 190; et par C. Violato et M. Genuis, dans «Problems of Research in Male Sexual Abuse: A Review», *Journal of Child Sexual Abuse*, vol. II, n° 3, 1993.

3. D. Finkelhor et autres, «Sexual Abuse in a National Survey of Adult Men and Women», dans *Child Abuse and Neglect*, vol. XIV, n° 1, 1990, p. 19-28.

4. A. J. C. King et autres, *Les jeunes de la rue face au sida*, Ottawa, Centre fédéral sur le sida, 1988, p. 119-121.
5. On pourra lire à ce sujet la revue de littérature faite par B. Watkins et A. Bentovim, «Male Children and Adolescent as Victims: A Review of Current Knowledge», dans G. C. Mezey (dir.), *Males Victims of Sexual Assault*, Oxford, Oxford University Press, 1992.
6. J. Lever, «Sexual Revelations», *The Advocate*, n^{os} 661-662, 23 août 1994.
7. Selon D. S. Everstine et L. Everstine, *Sexual Trauma in Children and Adolescents*, New York, Brunner/Mazel, 1989, p. 131. Le *Rapport du Comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes* (ouvr. cité) avance le chiffre de 28,2 % du total des abus.
8. J. M. Masson, *Le réel escamoté*, Paris, Aubier, 1984.
9. B. Cyrulnik, *Sous le signe du lien*, Paris, Hachette, 1989, p. 241-242.
10. H. Parker et S. Parker, «Father-Daughter Sexual Abuse: An Emerging Perspective», *American Journal of Orthopsychiatry*, vol. LVI, n^o 14, 1986, p. 531-549.
11. G. M. Sarotte, *Comme un frère, comme un amant*, Paris, Flammarion, 1976.

Récit de Jimmy

Jimmy, 16 ans, fut victime d'inceste père-fils entre 7 et 13 ans.

J'ai toujours été rejeté par mon père parce que je n'étais pas comme il le voulait. J'avais des problèmes à l'école parce que je n'aimais pas ça. J'étais émotif, je pleurais tout le temps: quand on me punissait, qu'on me bousculait, que ça n'allait pas. Les gars riaient de moi à cause de ça, ils me criaient des noms. Mon père n'était pas fier de moi. Il ne me parlait pas. Je n'avais pas de place à moi, sauf dans ma chambre. Il ne me permettait pas d'écouter la télé, il disait que je ne le méritais pas. Mon père était extrêmement sévère, il n'acceptait aucun écart. Au moindre retard, j'étais réprimandé. Pour me punir, il m'enlevait mes jouets. Je jouais avec mes bas. Je faisais semblant que c'était des animaux, des camions, des bonshommes. Ma mère, elle seroait d'intermédiaire entre mon père et moi. Elle essayait de m'éviter des punitions ou des coups mais, peut-être pour ne pas qu'il se tourne contre elle, elle évitait de contredire mon père.

Comme enfant, j'étais malheureux. Je regardais les pères de mes amis et je me demandais si le mien était normal. Il ne jouait jamais avec moi, ne faisait pas de sport avec moi. Les gens pensent que les enfants uniques sont les plus gâtés. Je savais que ce n'était pas vrai dans mon cas. Seuls mes grands-parents me gâtaient quand ils me voyaient. Mes parents n'avaient pas beaucoup d'argent, ne me donnaient pas grand-chose. Peut-être qu'ils regrettaient de m'avoir eu. Puis mon père en voulait énormément à ses parents de n'avoir pas voulu payer ses études. Peut-être qu'il était fâché de voir qu'ils me gâtaient, moi.

J'avais de la difficulté à m'entendre avec les autres. J'étais jaloux, jaloux de leurs beaux jouets et de l'attention qu'ils recevaient de leurs parents. Moi, je n'avais presque rien de tout ça. J'ai essayé de comprendre mon père, sa situation financière pas facile. Mais ça n'a rien changé.

La première fois que c'est arrivé, je venais d'avoir sept ans. Un soir, mon père entre dans ma chambre avec une lampe de poche. Il

s'approche, s'assoit sur mon lit, commence à me faire des touchers, je veux dire à abuser de moi. Je ne comprends pas et je ne cherche pas à comprendre ce qui se passe. À ce moment-là, je pense que ça fait partie du jeu, que tous les enfants vivent ça. Il me caresse, il se couche et se frotte sur moi. Il me dit de ne pas en parler à ma mère, qu'il ne fait pas ça pour être méchant. J'ai perdu confiance en mon père, qui me demandait de mentir.

La sexualité, je ne savais pas trop ce que c'était, je n'avais jamais eu d'éducation à ce sujet-là. Je ne savais pas comment réagir. J'obéissais à mon père. Ma mère ne s'est jamais douté de rien. Il a recommencé. Ce n'était pas vraiment régulier, c'était une fois de temps à autre. Il me demandait d'aller dans sa chambre quand ma mère n'était pas là, jusque vers l'âge de 13 ans. C'était environ une fois par mois. Je n'ai pas compté les fois.

Je n'aimais pas qu'il me touche, mais c'était les seules fois où il s'occupait de moi autrement que pour me punir. Après avoir joui, il s'allumait une cigarette, il me parlait, il me posait des questions, il me demandait pourquoi ça n'allait pas bien à l'école, à la maison... On se tiraillait dans le lit, comme deux amis; pour une fois, il était gentil. C'était comme s'il fallait que je me laisse abuser pour mériter ça. Aussitôt sorti du lit, il redevenait comme avant. J'étais comme une chose pour lui, j'étais sa chose.

Vers la fin, quand j'ai commencé à refuser, il m'a dit: «Attends-toi pas à ce que je sois gentil avec toi à l'avenir!» J'ai commencé à me poser des questions quand j'ai eu ma première petite amie. Je trouvais difficile d'avoir une blonde et de continuer d'avoir du sexe avec mon père. J'ai compris ce que mon père me faisait. À partir de ce moment-là, j'essayais de repousser ses avances. Il commençait à me caresser, mais je disais non. Devant mon manque de coopération, il a fini par me laisser tranquille.

Quand j'étais petit, chaque fois que je commettais la moindre peccadille, je savais qu'il allait me battre ou me punir. Je pleurais rien qu'à le voir, jusqu'à ce que je sois adolescent. Mais là, je suis devenu agressif vis à vis de mon père. Ma mère me disait de m'arranger tout seul avec lui, que j'étais assez grand... Quand il essayait de me frapper, je restais debout en le défiant: «Vas-y, frappe-moi!» Il s'en allait et ne me touchait pas. Avant, je me jetais

par terre quand il me frappait. Là, je lui faisais face, comme si je n'avais plus peur de lui. C'était un homme qui pouvait être violent et me donner des coups de pied dans les côtés, me lancer des objets, me frapper avec ses poings. Aussitôt que je me suis senti plus fort, plus sûr de moi, j'ai commencé à être moins respectueux envers mon père, à lui crier par la tête comme lui le faisait. Mon père, je le voyais comme un ennemi, comme mon pire ennemi. Il disait: «Obéis-moi, je suis ton père.» Je lui répondais: «Un père, ça n'agit pas comme tu le fais.»

Ma première petite amie, quand je l'ai embrassée pour la première fois, je me suis senti gêné. Je me questionnais au sujet de mon père: Pourquoi il fait ça? Entre ma blonde et mon père, c'est quoi la différence? C'est qui mon père pour moi? À cet âge-là, on commence à parler des homosexuels. Je me disais que je n'étais pas homosexuel: je sortais avec les filles. Mais mon père... Pourquoi il fait ça? C'est pourtant pas une tapette... Je m'apercevais que mes amis n'avaient pas ce genre de relations avec leur père, qu'ils n'avaient pas de problèmes comme moi.

Durant toutes ces années-là, je n'ai pas parlé de ce qui se passait. Personne ne le savait. Quand on parlait d'amour ou de sexualité à l'école, j'étais gêné. Je n'avais pas vraiment d'expérience de ce côté-là. Les filles, c'était un monde que je ne connaissais pas tellement. J'ai eu mes premières relations sexuelles avec des filles à 14 ou 15 ans. Pendant que je faisais l'amour, j'essayais de ne pas penser à mon père, mais des images me revenaient et elles nuisaient à mes relations. Je me trouvais malhabile sexuellement et j'avais peur de ne pas savoir m'y prendre avec une fille. Le fait que j'ai finalement réussi à refuser mon père m'a rassuré. Dans mes relations avec les filles, même aujourd'hui, c'est moi qui décide. Faut faire ce que je veux, pas me forcer. Je préfère les filles assez pacifiques parce qu'il faut me prendre comme je suis. Je ne suis pas facile, je me dispute souvent. Quand je suis un certain temps sans avoir de fille, ça m'inquiète. Je me demande si je vais réussir à en trouver une autre...

Face aux gars, je me méfie. Je m'étais lié d'amitié avec un gars de 24 ans qui travaillait dans la famille d'accueil où j'avais été placé après le dévoilement de l'inceste. Je me suis beaucoup attaché à lui. C'était comme un remplacement de mon père. Il m'invitait chez lui

à regarder des films, à faire ce qui m'intéressait, il m'apprenait la musique, il me sortait. J'avais 14 ans à ce moment-là. Il était devenu mon meilleur ami. Puis, j'ai découvert qu'il était homosexuel. Je me suis aperçu qu'il n'invitait que des gars chez lui. Même s'il n'avait rien fait de mal avec moi, cette découverte a déclenché en moi comme un signal d'alarme. J'ai arrêté de lui parler. Je me moquais de lui avec mes amis. J'ai coupé tout contact avec lui. Aujourd'hui, si un homosexuel m'approche, il risque de perdre quelques dents...

J'ai de la difficulté à me comprendre moi-même. Je suis devenu intolérant, chialoux, avec un caractère changeant. C'est la raison pour laquelle je me suis retrouvé assez isolé. Ma consommation de drogues n'a pas aidé. Je me dis que je suis devenu comme mon père. Ça m'éceuvre pas mal.

J'ai décidé de révéler mon inceste pour ne pas devenir un agresseur moi-même, après que j'ai été envoyé en centre d'accueil. Je me suis retrouvé là parce que je faisais des vols dans des magasins. Je faisais ça pour le risque, pour le défi, pour le mélange de peur et de plaisir. Une fois en centre d'accueil, j'ai sorti le morceau. J'ai décidé d'amener mon père en cour pour ce qu'il avait fait. J'étais hésitant. Ma travailleuse sociale m'a encouragé, m'a fait rencontrer un avocat. Je me disais que c'était bon pour moi et que ça allait aider mon père aussi. J'ai fait une déclaration où je racontais tout. Ils ont arrêté mon père. Il a avoué. Il est en probation aujourd'hui.

Je n'ai pas revu mon père. Je n'ai pas eu à témoigner parce qu'il s'est reconnu coupable. Je n'ai pas de nouvelles de lui depuis. Seulement de ma mère. J'ai eu un froid avec elle pendant plusieurs mois: mon père lui montait la tête contre moi et puis elle m'en voulait pour mes problèmes de drogue aussi. Elle, elle veut aider mon père. Elle minimise la gravité de ce qu'il a fait. L'autre jour, au téléphone, elle m'a dit: «De toute façon il n'en a pas abusé dix, il n'en a abusé qu'un!» Ça m'a fait mal d'entendre ça, comme si ce que j'avais subi ne comptait pas. Quand je lui ai dit ce qui s'était passé, elle m'a dit qu'elle se doutait de quelque chose, sans savoir quoi au juste. Elle ne savait pas si elle devait me croire. Plus le temps passait, moins elle me croyait, à cause de mes problèmes de comportement. Je ne la trouve pas correcte là-dedans: elle me dit des bêtises, elle essaie de me culpabiliser, de me faire croire que c'est de ma faute

ce qui est arrivé. La dernière fois qu'on s'est parlé, j'ai fait une surdose de mescaline le lendemain...

Mon père a peur d'aller en prison. Sa seule nuit en prison lui a laissé un mauvais souvenir. Son rapport avec ma mère a changé. Son image de dur est tombée. Depuis, c'est ma mère qui porte les culottes. Moi, je suis assez perdu dans tout ça, j'ai juste envie de pleurer quand j'y pense. Je me demande comment aimer mon père malgré tout. Je me force à me dire que je ne l'aime pas... Mais je me sens coupable... Est-ce que je l'aime? Est-ce que je ne l'aime pas? Je n'ai pas de réponse.

Plus ça va, plus je déprime. Qui je suis? Je ne le sais pas. Je ne sais pas non plus pourquoi c'est arrivé. Si mon père n'avait pas abusé de moi, je ne serais pas ici, en centre d'accueil, je serais bien tranquille à la maison. Dans le fond, tous les problèmes que j'ai eus sont dus à lui, à ce qu'il m'a fait. Je ne l'accepte pas. J'ai perdu ma jeunesse à cause de lui. Maintenant, je suis en train de perdre mon adolescence. Est-ce que je vais perdre toute ma vie comme ça? Aussi bien en finir tout de suite.

Il y a quand même quelque chose de positif depuis quelque temps dans ma vie. J'apprends la musique, j'écris des poèmes et des chansons. J'ai des projets avec des amis. Je voudrais étudier en musique ou en littérature. J'avance petit peu par petit peu. Je suis encouragé de voir que des gens me trouvent du talent. Je me demande s'ils sont sincères.

Des enfants, moi, je n'en veux pas. Ni être marié: ça ne donne pas grand-chose. L'exemple de mes parents n'est pas brillant. J'aimerais avoir une amie mais sans enfants. Je ne veux pas d'une vie compliquée. Je veux être riche, ne pas avoir de problèmes. Être sur ma montagne, regarder les gens d'en haut, sans être blessé par eux. La pire chose pour un gars abusé, c'est la confusion mêlée à la peur de ce qui va arriver. Puis le découragement, l'épuisement moral. Ton raisonnement n'est même plus correct. Des fois, je ne comprends pas ce que les gens veulent me dire, je ne comprends pas ce qu'ils font...

Je me suis fait une image de dur. Je joue un rôle, comme dans une pièce de théâtre. Je me suis beaucoup identifié à Jim Morrison, des Doors. Je veux faire de la musique et écrire comme lui. Dans le

fond, il faudrait que je sois moi-même. Mais c'est comme si je n'avais plus d'identité, qu'il fallait m'en coller une. Je me suis inventé une identité. C'est rien qu'un rôle que je joue. Les garçons comme moi ont de la misère à s'identifier. Moi, je m'identifie à Jim Morrison parce que je pense qu'il avait vécu la même chose lui aussi. Son comportement, ses problèmes avec son père, avec sa mère aussi, ça me fait penser à quelqu'un qui a subi l'inceste. C'était un gars replié sur lui-même, qui écrivait, comme moi. On a beaucoup de points en commun... Il portait une image: le roi lézard. Moi, je porte l'image d'une image.

Récit d'Éric

Éric, 23 ans, a été violenté par le père de la famille d'accueil qui l'hébergea à partir de l'âge de 6 ans, puis par des amis de ce dernier ainsi que des éducateurs.

Quand j'ai été placé dans des familles d'accueil, j'étais bien jeune. Je ne me souviens pas de ma mère. Elle était comme une chatte en chaleur, comme une chienne plutôt: elle mettait au monde des petits pour les abandonner. Je suis content de ne rien savoir d'elle: je la déteste de toute façon. Elle m'a fait naître pour me mettre dans la misère. Mon père n'a pas fait mieux. Lui non plus, je ne le connais pas et ne veux pas le connaître.

J'ai été agressé dans la famille d'accueil où j'ai passé ma jeunesse. Ça a commencé lorsque j'avais environ six ans. L'homme faisait l'amour avec moi quand sa femme n'était pas là. Il disait que j'avais un beau pénis pour mon âge, que je faisais bien ça... Parfois, il amenait des compagnons de travail à la maison. Je devais faire la même chose avec eux autres. Ils me donnaient des petites récompenses en retour. À un moment donné, j'ai arrêté de m'en faire. Pour pas être réprimandé, pour pas être puni, je faisais ce qu'on me demandait, en essayant de ne pas trop y penser. Avec le temps, t'arrives à vivre avec ça.

Quand les travailleurs sociaux ont eu des soupçons sur ce qui se passait, ils m'ont changé de place. J'ai été envoyé en centre d'accueil. J'avais près de 12 ans. J'étais habitué à faire l'amour avec des hommes et ça devait paraître, je ne sais pas. Il y avait toujours un éducateur qui avait l'œil sur moi. Je sentais ça, je voyais ça. La plupart du temps, il ne se passait pas grand-chose, mais des fois, oui, ça allait plus loin. Il me donnait des permissions spéciales en retour. Je me taisais. Je me disais que les hommes sont bien tous pareils: juste le cul qui les intéresse.

Peut-être que je me suis habitué à aimer ça finalement. Les seules fois que l'on s'occupait de moi, c'était quand je donnais du sexe. T'apprends vite la leçon. Pourtant, je ne suis pas gai, je ne le pense pas. J'aime trop les femmes pour ça. Si je n'ai jamais fait grand-chose avec elles, c'est par gêne, par manque d'occasions sur-

tout. Puis je ne vais pas commencer aujourd'hui à me chercher une fille: j'aurais l'air bien trop niaiseux...

Une fois, j'ai fugué du centre d'accueil et j'ai rencontré une fille. On a fini la nuit dans un motel, en mettant en commun l'argent qu'on avait. J'ai sauté dans le lit avec cette fille-là. C'était la première fois. J'étais pas mal nerveux. J'avais pris de la drogue. Je voulais tellement que ça marche que ça n'a pas marché. J'étais déçu, la fille aussi. J'ai essayé une autre fois, mais ça ne cliquait pas tellement plus. Je n'ai plus sorti avec des filles par la suite.

Quand je suis parti du centre d'accueil, je n'avais pas de métier, je ne savais pas où aller. J'ai fini par rencontrer un bonhomme qui m'a amené habiter chez lui. Je ne travaillais pas. Je lui payais ma part en «nature». Jusqu'à ce que ça n'aille plus bien fort entre nous. Je me suis retrouvé dans la rue. J'ai fait de la prostitution. C'est tout ce que je connaissais. C'est le seul métier que j'avais appris: je fais l'amour avec des hommes depuis que j'ai six ans.

Les affaires ont toujours marché de ce côté-là. Des fois, je rencontre un homme qui m'aime assez pour me faire vivre un temps sans que j'aie besoin de me prostituer. D'autres fois, je n'ai pas le choix: il faut que je trouve de l'argent, que je fasse ma part. Je marche sept soirs sur sept. Je n'ai pas compté, mais j'ai dû passer quelques centaines d'hommes en cinq ans. J'ai comme une clientèle. Je fais toujours le même circuit. Les gars me connaissent, ils me font confiance. Ils savent que je suis propre, que je suis pas un mauvais gars et qu'ils en auront pour leur argent.

J'ai fait aussi des photos érotiques. J'habitais avec un photographe à cette époque-là. Ça me fait drôle de me revoir dans des revues de temps à autre. Quand je me suis retrouvé mal pris, j'ai dansé nu dans un bar gai. Mais c'était trop me demander. J'étais pas capable d'endurer que tout le monde essaie de me toucher. Je me respecte. Je ne suis pas un objet.

J'ai été assez malade dernièrement. Peut-être que j'ai le sida. Mais je fais comme si je ne voulais pas le savoir. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue de toute façon. Je me tiens sur la coke. Impossible de faire autrement. Sucrer des queues, c'est pas très intéressant. Je préfère quand on peut avoir une certaine amitié. Je me dis toujours que je vais finir par en trouver un qui va me garder, sans

que j'aie besoin de baiser avec lui. Les hommes, une fois qu'ils ont eu ce qu'ils veulent, ils se fatiguent de toi.

J'étais un bon petit garçon avant. Avant de me révolter contre tout le monde, contre la vie. J'ai eu beau essayer de m'en sortir, il y avait toujours quelqu'un pour me ramener dans la merde.

Quand je me lève, vers midi, c'est comme un réflexe, je me prépare, je vais chercher des clients. Si je suis chanceux, je peux en trouver deux ou trois dans la même journée. C'est dommage que tu ne marches pas, toi.

L'argent, je n'en ai jamais assez. Il ne m'en reste jamais. J'ai essayé d'avoir un appartement à moi, mais c'était trop compliqué. C'est la raison pour laquelle je me promène d'une place à l'autre. Je n'ai pas d'adresse fixe.

Quand j'ai passé devant le juge pour témoigner contre le bonhomme qui avait abusé de moi, les avocats ont dit que je mentais. Je les ai envoyés promener. J'ai été expulsé de la cour. Le bonhomme devait bien rire. Il a écopé d'une sentence ridicule, il était dehors tout de suite après. Y a pas de justice sur la terre. Il y en aura jamais. Nous autres, les jeunes, on est rien.

Je te dis ça parce que tu fais une enquête là-dessus. Je serai peut-être mort quand ça sortira. Je n'ai plus de famille, personne sur qui je peux compter. Quand je vais crever, ça ne fera de différence pour personne. Mais tu peux dire au monde que j'aurais aimé ça, moi aussi, avoir une vraie famille, être aimé pour de vrai, être gâté pas juste pour mon cul. Aujourd'hui, je peux même pas dire qu'on abuse de moi; c'est plutôt moi qui cours après les hommes. Si jamais j'ai le sida et que je peux en faire crever quelques-uns, ça fera toujours ça de moins. Y aura moins de jeunes exploités.

CHAPITRE III

Une vulnérabilité piégée ou Le contexte facilitant l'abus sexuel

Les circonstances dans lesquelles se sont produites les agressions vécues par les hommes interviewés montrent à quel point ils se sont en quelque sorte retrouvés piégés. Pour la plupart, ces jeunes se trouvaient en effet dans une situation de grande vulnérabilité, en raison d'un contexte familial problématique, au moment où l'agresseur leur manifesta de l'intérêt. C'est pourquoi, dans un premier temps du moins, la relation avec cet homme est souvent perçue par le garçon comme une planche de salut. C'est le père qui porte enfin quelque intérêt à son fils, c'est l'oncle qui prend la place d'un père absent, indifférent ou violent, c'est le frère aîné qui accorde une certaine attention à son cadet négligé par le reste de la famille, c'est l'ami qui se montre disponible au moment où le jeune en a tant besoin. À la fragilité physique de l'enfant se superpose sa fragilité psychologique en tant qu'enfant isolé, mal aimé ou rejeté.

Puisque les hommes qui ont offert leur témoignage dans le cadre de cette enquête proviennent de toutes les classes sociales et de tous les milieux, il est clair que les abus sexuels sur des garçons se retrouvent partout: en milieu rural comme en milieu urbain, dans des familles aisées aussi bien que dans des familles défavorisées. Les agresseurs sont des hommes de

tous les métiers: fermier, soldat, éducateur, gardien de sécurité, marchand, médecin, policier, ouvrier, etc. Fait remarquable, la plupart sont décrits par leurs victimes comme étant ou s'affirmant d'orientation hétérosexuelle, quelquefois bisexuelle, très rarement homosexuelle. Manifestement, l'attrait érotique à l'endroit des enfants transcende les orientations sexuelles et ne fait pas appel aux catégories généralement utilisées pour comprendre l'attrait envers des hommes ou des femmes adultes. Plus encore: la sexualité n'est pas seule en cause. Le rapport entre la victime et son agresseur est complexe et parfois ambigu, d'où la nécessité de mieux saisir le contexte dans lequel il s'inscrit.

Père absent, indifférent ou violent: la situation est courante. Le garçon est par conséquent à l'affût d'une figure masculine attentive ou gratifiante, ce dont l'agresseur pourra profiter (y compris lorsqu'il s'agit de ce père même). Ainsi, Pierre était content qu'un de ses frères s'occupe un peu de lui, qui était vu comme le canard boiteux de la famille. Mathieu, abandonné par son père, était fier que celui de son meilleur ami s'occupe de lui comme s'il était son propre fils. Marcel recevait d'un voisin qui aurait pu être son grand-père l'affection dont il était privé chez lui. Jimmy et François voyaient enfin leurs pères leur consacrer un peu de temps, une fois qu'ils les avaient satisfaits. James s'estimait chanceux de trouver quelqu'un qui l'héberge alors qu'il était en fugue. Serge avait trouvé un grand frère en cet adolescent qui lui apprenait à construire une cabane dans les bois. Et ainsi de suite... Sauf dans le cas, rare, de viol par un inconnu, c'est souvent la place d'un adulte signifiant que l'agresseur va tenter de prendre dans la vie de l'enfant, pour mieux le piéger par la suite.

Une intense quête d'affection animait presque tous les garçons qui furent molestés. On devine qu'ils représentaient des cibles faciles pour qui pouvait chercher à profiter d'eux — y compris, comme dans le cas de l'inceste père-fils, quand l'agresseur était lui-même responsable de cet état de fait. Bref, quand l'homme, avant de passer aux actes, commence à témoigner de l'intérêt à l'enfant ou à l'adolescent, celui-ci est

d'autant plus disponible et réceptif que démuné à certains égards.

Si, le plus souvent, c'est la relation avec le père qui semble problématique dans la vie de ces garçons, certains évoquent aussi des difficultés avec une mère indifférente, distante ou «rejetante». Leur recherche active et parfois désespérée d'attention de la part d'adultes ou d'aînés désignerait ces garçons à l'attention d'agresseurs susceptibles de profiter de la situation. Certains vont jusqu'à dire qu'ils auraient fait n'importe quoi pour être aimés. L'abus lui-même est souvent accepté en silence parce que le garçon s'est, d'une certaine façon, attaché à l'aîné qui a su exploiter cette affection à ses propres fins.

La plupart des répondants sont aujourd'hui conscients que leur agresseur a misé sur leur naïveté et leur vulnérabilité. Un jeune qui fut molesté par plusieurs hommes à divers moments de sa vie déclare: «On dirait qu'ils sentent ça en nous, comme si c'était écrit sur notre front: Je suis vulnérable, on a déjà abusé de moi.» Maxime, Éric, Justin, Olivier et Paul, qui ont tous été violentés par plus d'un individu, imaginent que quelque chose en eux attirait inmanquablement ce type d'exploiteurs. Quoi? Ils ne le savent pas précisément. Certains croient que c'était la délicatesse de leur corps, de leurs traits, ou encore leur blondeur. D'autres pensent que, lorsqu'ils étaient enfants ou adolescents, une certaine féminité émanait d'eux, qui pouvait aguicher des hommes (comme si les abus sur les garçons ne pouvaient être que des «erreurs» sur le genre ou sur la personne; nous aurons l'occasion d'approfondir cette question ultérieurement).

Selon une recherche de Conte, Wolf et Smith¹, les agresseurs d'enfants se disent effectivement capables de reconnaître les enfants vulnérables, ceux dont il sera facile d'abuser. Ce sont des enfants isolés, mis à l'écart dans leur famille, mal dans leur peau, à la recherche de gratifications. Celui qui cherche à profiter de cette situation va conditionner graduellement l'enfant ciblé par des rapports physiques progressifs, commençant par les zones non sexuelles du corps pour en

arriver aux organes génitaux. Tout cela se passe de façon que l'enfant ait le sentiment d'avoir donné son accord — il n'a pas dit non, par exemple, quand l'adulte lui a massé le dos. On comprend ainsi pourquoi l'abus sexuel est moins un acte ou un ensemble d'actes qu'un processus, une gradation de gestes, jusqu'à ce que soit atteint l'intolérable pour le jeune homme piégé.

La situation familiale problématique vécue par l'enfant le rend non seulement plus vulnérable à l'abus, mais encore plus réceptif à ses règles: l'alliance secrète par le silence consenti, le chantage affectif et parfois économique, le pacte donnant-donnant qui en est le résultat (l'homme donne de l'attention ou de l'argent et le jeune donne sa sexualité en retour). Plus leurs antécédents familiaux sont lourds, plus les garçons semblent prêts à faire ou à subir n'importe quoi, ou presque, pour être «choisis» par quelqu'un qui leur portera quelque attention. D'après les récits recueillis, la plupart des garçons avaient, avant que l'agresseur ne dévoile ses véritables intentions, l'espoir de gagner enfin une attention qu'ils n'avaient jamais eue ou qu'ils n'avaient plus, d'où le peu de résistance qu'ils ont offert, du moins dans un premier temps. Les témoignages à ce propos sont fort significatifs. Paul, agressé par divers membres de sa famille, puis par des hommes qui le prennent en auto-stop confie:

Je cherchais tellement de l'affection que j'aurais dit oui à n'importe quoi pour avoir un peu d'attention.

Charles, victime d'inceste à 14 ans:

Quand mon père a commencé à me caresser, à me masturber, je suis resté sidéré. T'es surpris quand ça t'arrive, tu te demandes ce que ça veut dire. Mais j'étais ambivalent. Je savais que ça n'était pas correct mais en même temps j'étais content qu'il s'occupe de moi, qu'il me donne de l'affection à travers ça. Puis, il faut bien le dire,

ç'a été l'occasion de la découverte de mon corps, du plaisir sexuel...

Jimmy, victime d'inceste à compter de l'âge de 7 ans:

Mon père était froid et autoritaire, il me rejetait parce que j'étais un enfant hypersensible. Je ne répondais pas à ses attentes. Il ne me parlait presque jamais, sauf pour me punir. Quand il a commencé à abuser de moi, j'y voyais quand même un bon côté: après qu'il avait joui, il me parlait doucement, il m'écoutait, ce qu'il n'avait jamais fait avant. C'était les seuls moments où il s'occupait de moi.

Marcel, l'un des plus jeunes répondants de cette étude, relate:

Ma mère était *call girl*. Entre elle et mon père, ça n'a pas duré longtemps. Ils ont divorcé quand j'avais à peu près trois ans. Mon père s'est remarié. Il a demandé ma garde. Il l'a eue mais il ne me donnait jamais d'affection, ne me prenait jamais dans ses bras comme les parents le font normalement. Ma belle-mère non plus. Quand ils ont eu des enfants ensemble, j'ai bien vu qu'ils les aimaient, eux. C'est cette affection, que je n'avais nulle part, que ce monsieur-là [un voisin d'un certain âge] m'apportait. C'est pourquoi je me suis laissé faire, sans rien dire, même quand mes parents ont commencé à se douter qu'il se passait quelque chose parce que j'étais toujours rendu là.

François, forcé d'avoir des rapports sexuels avec son père à 12 ans:

C'était la première fois qu'il portait attention à moi, qu'il me donnait de l'affection, même si je trouvais que ce n'était pas de la bonne façon.

D'autres répondants exprimeront, en d'autres mots, sensiblement la même chose. Est-ce à dire que tous ces hommes qui ont profité d'eux ne savaient donner de l'affection qu'en la sexualisant? Ou encore cette affection était-elle uniquement un subterfuge pour pouvoir mieux exploiter la naïveté du garçon? Quoiqu'il en soit, de nombreux garçons vont accepter jusqu'à un certain point cette affection sexualisée parce qu'ils se retrouvent dans une situation où «c'est ça ou rien du tout». S'ils ne veulent pas perdre l'attention de cet adulte, ils doivent se soumettre à ses désirs. Bien sûr, plusieurs finiront par se rebeller et par refuser ce troc impossible, mais tous se seront conformés à sa logique durant quelques jours, quelques semaines, quelques mois ou quelques années de leur vie. On peut même penser que la sexualisation de l'affection qu'ils ont expérimentée, amènera certains garçons à intégrer ce *modus vivendi* dans leur propre vie, ce qui ne sera pas sans conséquence, comme on le verra plus loin.

Le garçon qui subit des assauts sexuels sans riposter a compris que le prix à payer pour l'affection et l'attention reçues, c'est la sexualité obligée. Une sexualité à laquelle il n'entend du reste pas grand-chose, la majorité des répondants ayant été violentés en bas âge. Le piège se referme donc sans que l'enfant ait eu le temps d'y prendre garde, sans qu'il réalise vraiment ce qui se passe. En raison de son jeune âge, il ne saisit parfois même pas la portée de ces gestes et leurs significations. Surtout, il ne perçoit pas que ce n'est qu'un début, que l'agresseur en exigera plus avec le temps, si la relation se poursuit. Fatalement l'emporteront la déception, le désenchantement, le traumatisme. Quelques témoignages sont particulièrement éloquentes à ce sujet. «Il m'a fait marcher sur toute la ligne. Je lui en veux à mort de m'avoir manipulé», dira Mathieu du père de son meilleur ami. «Au début, il ne faisait que me tripoter, il était gentil en retour, raconte Jean-Marc, en parlant de son cousin, mais après il me demandait toujours d'aller plus loin. J'hésite. Je sais que ce n'est pas correct. Il me menace: "Si tu veux pas, si tu parles, mes amis vont te casser la gueule."» Marcel, quant à lui, se souvient des premiers contacts avec son voisin âgé:

La première fois qu'il m'a vu, il m'a demandé de lui rendre de petits services. Puis, il m'a invité à regarder des vidéos chez lui. C'est après deux ou trois visites qu'il s'est déshabillé. Il s'est mis à poil en me disant «Touche-moi.» Il m'a déshabillé aussi, m'a masturbé. Il m'a dit de ne pas en parler. Dans le fond, j'étais content qu'un adulte s'occupe de moi, me prenne dans ses bras, me donne de l'affection, me dise qu'il m'aime — ce que mon père n'a jamais fait. Je pense à ce moment-là que tout le monde fait ça avec les enfants. C'est ma belle-mère qui trouve bizarre que je fréquente tant cet homme-là et qui apprend qu'il a déjà violé d'autres enfants. Au même moment, on commence à nous dire, à l'école, de ne pas laisser toucher notre corps... J'en parle finalement à ma belle-mère, mais je ne raconte pas tout. Elle lui interdit de me voir, puis elle porte plainte à la police. C'est après ça que j'ai commencé à me poser des questions, à trouver bizarre ce qu'on avait fait, même si je continuais à le voir en cachette avant qu'il aille en prison. Je me disais: Est-ce que c'est normal? Quoi faire pour qu'il arrête? Il avait toujours été gentil avec moi. Il me donnait des cadeaux, il me prêtait de ses affaires. Je voulais son affection mais sans le sexe. Pas lui. C'est ça que je n'aimais pas.

Comme le montre bien ce dernier témoignage, c'est précisément son engagement émotif dans la relation qui rend l'enfant confus et hésitant. Il y a malentendu ou plutôt incompatibilité entre les besoins affectifs du jeune et les demandes sexuelles de l'adulte ou de l'aîné: ils ne recherchent pas du tout la même chose. Quelques garçons n'étaient pas dupes. Ils étaient bien conscients qu'il se passait quelque chose de «pas ordinaire». Quoi au juste? Ardemment, ils espéraient se tromper. Ou encore, après le premier abus, ils imaginaient que tout allait bientôt rentrer dans l'ordre. Écoutons Bruno, assailli par son beau-père: «Il me promettait de ne plus le refaire, mais c'était toujours à recommencer...»; Mathieu, agressé par le père de son meilleur ami: «Il me gâtait énormément, autant,

sinon plus, que son propre fils. Ma mère était hyperméfiante. Moi, je n'osais pas penser au pire. J'essayais de ne pas penser à ça.»; Maxime, violé à plusieurs reprises en famille d'accueil: «Je me disais toujours que ça allait être la dernière fois, qu'il finirait par me laisser tranquille quand il en aurait eu assez.» Enfin, Patrice, déjà victime d'abus sexuels dans le passé et aux prises ultérieurement avec les avances d'un adulte vénéré: «Je n'avais jamais été gâté dans ma vie. C'était la première fois que quelqu'un m'aimait. Je ne savais pas comment lui dire non. J'avais peur qu'il me laisse tomber après. Je lui disais que j'étais aux femmes, en espérant qu'il finirait par comprendre.»

En simulant une relation exclusivement affective ou amicale alors que le but poursuivi est l'obtention de faveurs sexuelles, le futur agresseur induit le garçon en erreur. Plus encore, il fait en sorte que ce dernier se sentira par la suite coupable de s'être laissé ainsi duper. C'est en effet seulement à partir du moment où la relation sexuelle apparaît incontournable que le garçon va se rendre compte qu'il est piégé. Les liens mêmes qu'il a tissés avec celui qui exploite sa naïveté l'empêchent souvent de révéler leur secret. Percevant le troc qui lui est imposé comme un mal nécessaire, de nombreux garçons en viendront eux-mêmes à donner une connotation sexuelle à l'affection et, du coup, à mieux accepter les relations sexuelles avec l'agresseur.

S'il est relativement aisé de comprendre comment la relation a pu s'installer entre le garçon et son agresseur, il est plus difficile de saisir pourquoi cette relation a perduré après que les abus eurent débuté. Il faut rappeler que l'abus sexuel s'insère le plus souvent dans un processus continu. Ainsi, le travailleur social Carol Hubberstey² divise en 4 phases la dynamique de l'abus sexuel:

1. l'engagement du jeune avec l'adulte ou l'aîné qui profitera de lui;
2. l'abus lui-même, souvent perçu par le jeune comme rétribution pour l'attention et l'affection reçues;
3. la tentative d'adaptation qui s'ensuit, alors que le jeune homme se demande comment rendre cette expérience supportable ou tolérable;

4. le dénouement, c'est-à-dire la cessation de l'abus, le cas échéant, ou encore l'évolution de la situation vers autre chose, tels que des abus commis, la fuite en avant dans la drogue, dans la délinquance ou dans la prostitution, etc.

On conçoit dès lors comment le garçon dont on abuse se retrouve souvent prisonnier d'un engrenage dont la mécanique lui échappe. Il n'en demeure pas moins qu'il devra tenter de s'évader de ce traquenard ou de s'en accommoder. Ce chapitre a fait la lumière sur les deux premiers éléments de la dynamique décrite par Hubberstey: l'engagement dans la relation et le piège qu'elle recèle. Dans les prochains chapitres, nous nous attarderons aux questions de la perception de l'abus par le jeune et des mécanismes mis en œuvre pour s'y adapter, *a fortiori* quand la situation n'est pas immédiatement dénoncée. Nous verrons ainsi comment la victime masculine d'agressions sexuelles est susceptible de transposer ses traumatismes et ses angoisses dans ses propres scénarios de vie, y compris dans ses scénarios affectifs, amoureux ou sexuels.

Notes

1. Citée dans M. Gabel, *Les enfants victimes d'abus sexuels*, Paris, PUF, 1992, p. 72 et suiv.
2. C. Hubberstey, *A Phenomenological Study of Men Who Have Experienced Sexual Abuse in Childhood or Adolescence*, mémoire de maîtrise, University of Victoria (Canada), 1988.

Récit de Jean-Philippe

Jean-Philippe, 28 ans, a subi les abus d'un oncle de 9 à 16 ans.

Le premier gros choc de ma vie, ce fut le décès de ma mère quand j'avais neuf ans. Je savais qu'elle était malade, mais on ne m'avait jamais dit qu'elle pouvait partir. Jusqu'à ce moment-là, je n'avais jamais connu de grands malheurs dans ma vie. Le décès de ma mère m'a déprimé et révolté. Si elle avait été là, rien ne se serait passé de la même façon. Après la mort de ma mère, mon père est comme redevenu un enfant et nous autres, ses enfants, on était les parents. Il partait travailler très tôt le matin et revenait tard le soir. Il ne parlait pas, jamais de compliments, jamais... On savait qu'il nous aimait, mais il ne le montrait pas, pas devant nous en tout cas. Il nous aimait, mais en silence... Il était renfermé, pas tout à fait conscient de ce qui se passait autour de lui après la mort de ma mère.

L'été qui a suivi, je suis allé chez un oncle, le frère de ma mère. Il était dans la quarantaine. Comment ça s'est passé? Il me caressait quand je me couchais, par-dessus mes vêtements. Je me posais des questions, mais pas plus qu'il ne faut. Je pensais qu'il faisait ça par affection. Avec le temps, il est allé plus loin... C'est la première fois qu'il m'a déshabillé que j'ai compris que quelque chose n'allait pas. Mais je n'étais pas assez fort pour me déprendre de lui. Il me disait, pour m'amadouer: «Tu vois, je t'aime, je te donne de l'affection.» Comme je n'en avais pas ailleurs, je ne disais rien, je me laissais faire. Mais je me sentais coupable. Aujourd'hui, je penserais et j'agis différemment. À ce moment-là, les abus, on ne savait même pas ce que c'était. Puis il me gâtait, me donnait des cadeaux, me payait des belles sorties. J'étais peut-être naïf: c'est un peu comme s'il m'achetait. Aujourd'hui, je me demande si je n'étais pas un peu prostitué parce que je recevais des choses en échange de mon silence.

À la longue, les relations sont devenues assez fréquentes: deux ou trois fois par semaine, dès qu'il en avait l'occasion. À cette époque, je m'entendais encore assez bien avec lui. C'était mon oncle gâteau, le seul qui s'occupait de moi dans la famille. Le sexe, c'était comme un à-côté, quelque chose que je devais lui donner en retour.

Puis ses abus m'ont amené à découvrir des sensations que je ne connaissais pas. Veux, veux pas, je découvrais le plaisir, la jouissance. La question de l'homosexualité ne se posait même pas à ce moment-là. J'avais l'impression que c'était assez normal. C'est plus tard, quand mes amis ont commencé à avoir des petites amies, que je me suis posé des questions. Comme personne ne parlait de ces choses-là, comme mon oncle me disait que c'était notre secret, que les autres n'avaient pas à savoir ça, la situation a continué jusqu'à ce que je ne passe plus mes vacances avec lui, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'aie 16 ans.

Il y avait quand même des signes qui me disaient que ça n'allait pas. Dès mon premier été avec lui, je me suis mis à uriner au lit la nuit. Ça été la première conséquence, je pense. C'est un peu comme si j'avais peur d'être pris par surprise durant la nuit: j'en perdais le contrôle de moi-même. J'étais incontinent surtout quand j'habitais chez mon oncle. Puis, je suis devenu agressif envers mes frères et sœurs. Les premières années, je ne me posais aucune question, c'est vrai, mais vers 12 ou 13 ans, je repensais souvent à ce qui se passait, je me posais des questions. J'observais les autres et je ne me trouvais pas normal. J'aurais eu le goût d'en parler, mais je me disais: Personne ne parle de rien, pourquoi moi j'en parlerais?

Vers l'âge de 12 ans, quand je suis entré à l'école secondaire, je regardais les gars dans les douches. Je m'imaginai au lit avec eux. Mais j'étais ambivalent: je regardais les filles aussi, même si mon attirance envers les hommes était plus marquée à cette époque-là. À un certain moment, je n'ai plus voulu que mon oncle me touche. Il me prenait de force. Il me serrait le cou, comme pour m'étrangler, pour que je ne bouge pas. Il menaçait de s'en prendre à ma sœur si je ne fermais pas ma gueule. C'était une peur constante pour moi — je ne savais pas qu'il abusait déjà d'elle, ce qu'elle m'apprendra seulement bien des années plus tard.

Je me disais: C'est peut-être moi qui l'attire. Mes gestes ou mes comportements devaient lui envoyer comme un signal. Je me disais que si personne n'intervenait, c'est que je le méritais. J'avais honte de plus en plus, et encore aujourd'hui ça m'est resté. Je ne veux fréquenter ni homme ni femme avec qui je pourrais avoir des relations sexuelles. Quand quelqu'un s'intéresse à moi, je m'imagine que

c'est uniquement pour la sexualité. J'aurais le goût de rencontrer quelqu'un, mais je suis incapable de me libérer de cette idée de l'abus, de la peur de la sexualité. Je ne suis pas habitué à recevoir des caresses par plaisir. Je me sens mal quand on me touche. Une personne qui me touche me dégoûte. Puis le sperme, même le mien, je trouve que c'est dégueulasse. Je n'aime pas embrasser sur la bouche, non plus. Tout ce qu'il me faisait, je n'aime pas ça aujourd'hui.

Mes relations ont toutes mal fini. Il y a quelques années, j'ai vécu avec une fille et quand venait le temps de dormir ensemble, je la repoussais. Je l'aimais, mais je n'aimais pas le contact de son corps, ses baisers, ses touchers. Je me sentais prisonnier. J'ai vécu la même chose avec un garçon. Lui comme elle, je désirais leur présence, mais à ma façon: je ne voulais pas avoir de relations sexuelles. J'aimais leurs marques d'attention, de tendresse, mais j'étais mal à l'aise d'aller plus loin.

Adolescent, je n'étais pas bien dans ma peau. Je me suis retrouvé assez seul. Colérique aussi: j'envoyais promener ma sœur, qui s'occupait de moi, comme si je lui en voulais de m'avoir laissé dans les pattes de mon oncle. Je ne veux pas être méchant avec les gens, mais je suis toujours sur la défensive. Dès qu'on me donne de l'attention, je décroche, je m'en vais. J'ai besoin de contrôler mes relations; quand je risque de perdre le contrôle, je m'éloigne. Je me dis que ça ne se peut pas que l'on s'intéresse à moi, sauf si c'est pour profiter de moi. Je suis hyperméfiant.

Durant mes études au collège, j'ai essayé de me suicider, parce que je voyais mes amis heureux, en amour, tandis que moi, j'étais tout seul. J'ai commencé à prendre de la drogue, de la coke. J'avais besoin de me détruire. J'appelais à l'aide peut-être de cette façon-là. Le lendemain de ma première tentative de suicide, j'ai raconté toute mon histoire à un de mes frères plus vieux. Il n'a rien fait du tout malgré sa promesse de confronter mon oncle. Pire, il a continué à faire garder ses enfants par cet oncle-là, comme si de rien n'était! Je lui en veux encore... Il était le seul qui aurait pu me croire, me protéger, même si c'était après coup.

C'est seulement des années plus tard, après une deuxième tentative de suicide, que j'ai révélé l'histoire à toute la famille. Je pense qu'ils ont eu peur de me perdre. Certains se sont rapprochés,

d'autres se sont éloignés de moi. Mes quatre frères ont aussi été agressés par cet oncle, même s'ils ne l'ont jamais dit ouvertement. Ils ne voulaient pas témoigner, ils ne voulaient pas que ce soit ébruité. Ils voulaient que je me taise pour ne pas briser son mariage. Je ne suis pas d'accord. Je ne veux faire de mal à personne, mais je ne veux pas m'enterrer moi-même par mon silence.

Pourquoi ça m'est arrivé? Je me suis longtemps posé la question. Après que j'ai su que ma sœur et probablement mes frères avaient subi la même chose que moi, je me suis dit que c'était le problème de mon oncle; c'est lui qui s'en prenait à tout ce qui bougeait... Je ne lui reproche pas seulement ce qui est arrivé mais de m'avoir obligé de vivre avec ça. Aujourd'hui, je ne suis pas capable de vivre une relation normale. Même si je suis attiré par un homme ou par une femme, je ne veux pas de fantasmes et je ne me masturbe jamais. Je suis attiré par les gars bien bâtis, avec qui je pourrais me sentir protégé. Mon oncle, lui, n'était pas séduisant du tout. Il était grassouillet, sale, il sentait mauvais. Ce type de bonhomme là me répugne au plus haut point. Je n'éprouve pas cette répugnance pour les femmes. Mais je ne voudrais pas être avec n'importe qui. Je suis assez matérialiste, à tous points de vue. J'aime la beauté, un peu comme si je goûtais l'essence des choses.

Je ne m'aime pas physiquement. Peut-être parce que j'ai pas apprécié les relations sexuelles que j'ai eues. J'aimerais changer de corps, le faire refaire au complet pour pouvoir me dire que je recommence ma vie à zéro. Les abus ont duré quand même jusqu'à 16 ans: j'ai encore un peu le corps de cette époque-là, et dans ma tête je sens encore ses mains sur mon corps. Je me sens souillé. Je ne pourrai jamais oublier ce qui s'est passé. Et je ne suis pas capable de vivre avec ces souvenirs.

Ce n'est pas la loi du silence qui va m'aider à me libérer. Je n'arrive pas à savourer pleinement les belles choses à cause de mon passé. J'ai un peu repris goût à la vie avec le temps, j'ai un peu plus confiance en moi, mais je reste craintif. À un certain moment, j'ai pris de longues vacances et, au retour, j'ai décidé de faire quelque chose de ma vie. J'ai toujours été attiré par les enfants. Pas pour en abuser, bien sûr, mais pour travailler avec eux. Mais j'avais peur qu'à la longue ça puisse devenir physique cet attrait-là, à cause des

abus que j'ai vécus. Mais non, c'est plutôt le contraire qui est arrivé. J'ai choisi d'être proche d'eux pour les comprendre, pour les protéger. Je me sens bien dans mon emploi actuel d'enseignant. Si un enfant vit une situation d'inceste, je suis ouvert à en parler. Le cas s'est présenté cette année. J'ai perçu qu'une petite fille de ma classe avait des problèmes. Ça m'a beaucoup valorisé de l'avoir deviné et d'avoir bien orienté l'enfant. Elle est aidée maintenant. J'ai fini par me rendre compte que ma peur de faire du mal à des enfants n'était pas du tout fondée. Je n'ai jamais senti d'attrait physique ou sexuel de ce côté. Ça m'a beaucoup soulagé de m'en apercevoir. On dit souvent: «Qui a été abusé abusera.» C'est faux, et c'est dangereux de dire ces choses-là. C'est peut-être la raison pour laquelle beaucoup d'hommes qui ont été victimes d'abus se taisent.

Mon agresseur, je l'ai revu récemment, mais je ne le regarde plus. Aux funérailles de mon grand-père, je ne lui ai pas serré la main, je suis passé tout droit devant lui, comme s'il n'était pas là. Je fais comme s'il n'existait pas, même si ce n'est pas la meilleure solution, je sais. Lui, il a encore le beau jeu: il ne lui arrive rien. Même si j'en ai parlé, personne n'a envisagé le recours aux tribunaux, à la justice.

J'ai déjà été en thérapie, mais je parlais tout seul. Devant les situations d'abus sexuel, la plupart des intervenants ne savent pas quoi dire. J'étais obligé d'aller chercher les conseils dont j'avais besoin. À l'hôpital, après ma deuxième tentative de suicide, on m'a forcé à voir un spécialiste. Je couchais par terre à l'hôpital; j'avais décidé de ne plus aller dans un lit parce que c'est un endroit où on peut abuser de nous. Je me couchais en boule dans un coin et j'étais bien. C'est un de mes amis venu me visiter à l'hôpital qui m'a sauvé. Il m'a pris dans ses bras et m'a parlé. J'ai repris contact avec la réalité. J'ai senti qu'il me prenait comme ça non pas pour m'agresser mais pour me protéger. J'ai senti que j'étais important pour lui.

Mon idéal, c'est de me retrouver seul dans un endroit où tout est beau, tout est pur, où tout ce qui se passe est consenti. Là au moins je pourrais aller avec quelqu'un sans risque. Je suis bisexuel, peut-être, mais sans vouloir de sexe. J'ai vécu un moment avec une fille, puis avec un garçon. J'ai fini par leur dire que je faisais l'amour pour leur faire plaisir. J'avais besoin d'un contact, mais pas forcé-

ment celui-là. Je me suis donné si longtemps sans le vouloir que ça risquait de devenir une habitude. Je n'ai vraiment pas besoin de ressentir du plaisir sexuel, mais j'ai besoin que quelqu'un m'aime.

Je voudrais fonder une famille, avoir des enfants un jour, mais je ne prendrai jamais le risque que mes enfants vivent la même chose que moi. Pas que j'aurais peur de commettre des abus moi-même, mais je craindrais toujours que quelqu'un d'autre le fasse. Moi, je ne suis pas dangereux. Au contraire, je suis une personne à qui on se confie aisément. J'aime le monde et j'en ai peur en même temps.

Récit de Mathieu

Mathieu, 18 ans, fut agressé à 14 ans par le père de son meilleur ami.

Je suis un gars assez ordinaire. Sauf que, quand je me sens menacé, je deviens violent, je perds le contrôle de moi-même. Il y a une lumière qui s'allume dans ma tête et c'est écrit «autodéfense»: dans ces cas-là, je fonce en avant sans regarder.

Quand j'étais petit, j'étais le genre à essayer de plaire à tout le monde. J'étais dépendant. J'avais grand besoin d'attention. J'ai connu la perte de deux pères, l'un après l'autre. Ça a été dur pour moi. D'abord, mon vrai père, je ne l'ai presque jamais connu: il est parti quand j'étais bébé. Puis ma mère s'est remariée et cet homme-là aussi est parti quand ils ont divorcé. J'avais sept ans. Pour moi, c'était lui mon vrai père. J'espérais le revoir mais il me faisait poireauter: il disait qu'il allait venir me voir, mais il ne venait jamais. C'est ma grand-mère ensuite qui m'a élevé jusqu'à l'âge de 11 ans. Elle me gâtait. J'étais bien avec elle. Jusqu'à ce qu'elle décède. Ça fait beaucoup de cassures durant mon enfance. À un certain moment, je me suis révolté. Fuck la famille! Je me suis tourné du côté de mes amis: eux autres, j'étais sûr de ne pas les perdre.

L'homme qui a abusé de moi était le père de mon meilleur ami. Je l'ai connu un peu après la mort de ma grand-mère. Il est vite devenu comme un père pour moi. Quelqu'un qui s'occupait de moi, qui me donnait des cadeaux... J'allais passer les fins de semaine avec lui et son fils. Ma mère était d'accord. Je m'attachais vite aux gens. Je faisais comme partie de sa famille: son fils était comme mon frère. Il m'achetait ce que je voulais, il me gâtait: des jouets, en premier, puis ç'a été des cassettes de musique, un radiocassette, une petite télé couleur, un ordinateur même. De l'argent de poche aussi, quand j'en manquais.

Il était affectueux avec moi, mais normalement, je pense. Le soir, on s'endormait sur lui en regardant des films. Il venait nous déposer dans nos lits. Comme un parent, quoi. Dans ma tête, je voyais qu'il me traitait comme son fils, ça ne m'inquiétait pas du tout. Quand il me faisait un gros cadeau, il en faisait aussi un à son

garçon. Je ne voyais pas de problème là-dedans. Ma mère, elle, était de plus en plus méfiante, elle s'inquiétait; elle ne voulait plus que je le voie. Elle trouvait louche qu'un adulte s'intéresse autant à moi. Je me disais qu'elle avait vu trop de mauvais films là-dessus...

Cette fois-là, il était venu me chercher une journée plus tôt parce que j'avais une journée de congé. Pas son fils. On était seuls. Le lendemain matin, on se fait à déjeuner. Je remarque qu'il me frôle plus que d'habitude. Mais la cuisine était petite, bon, ça peut arriver... On va dans le salon et il commence à jouer avec moi. On se chamaille. Je m'aperçois que ça devient autre chose. Il met sa main dans mes culottes. Moi, je me laisse plus ou moins faire, je ne sais pas où il veut en venir. Est-ce que c'est vrai, est-ce que c'est une blague, quoi? Je suis hésitant, je suis surpris, je ne sais pas quoi faire. Il m'enlève mes culottes, mes sous-vêtements, me fait des attouchements. Là, je vois bien que c'est sexuel. Je me dégage de lui, je sors en courant dehors. Je me cache dans le cabanon, dans la cour. Il parle avec moi pour me faire sortir, me dit d'oublier ça, que ce n'est pas grave. On doit aller chercher Alain. Je crains de m'asseoir à côté de lui dans l'auto. Je lui demande de me reconduire chez moi, ce qu'il fait en essayant d'arranger les choses.

J'ai refusé de le revoir par la suite et j'ai pris mes distances par rapport à son fils aussi. Peu de temps après, Alain m'a annoncé que son père aurait sa garde tout seul à l'avenir. Il m'a réinvité plusieurs fois, mais je ne suis jamais retourné là.

Avant, cet homme-là était un modèle pour moi. Après, j'ai déchiré ce portrait-là dans ma tête. Je me posais la question: Jusqu'où serait-il allé? Depuis combien de temps préparait-il son coup? Ce sont des questions que je me pose encore. Si je le revois, je me défoulerais verbalement, peut-être physiquement. J'ai le fantasme de le frapper, de me venger. J'y ai pensé plusieurs fois. Quand je m'exerçais à la boxe ou au karaté, je pensais à lui et je devenais hyperagressif. Je me représentais son visage sur un sac de sable et je frappais dessus jusqu'à ce que je sois épuisé.

Après cette expérience-là, je me méfiais énormément des hommes, j'avais perdu confiance. Surtout les hommes qui lui ressemblent. J'ai plus de facilité avec les femmes. C'est difficile de faire confiance... J'aurais dû soupçonner des choses, comme ma mère me

l'avait dit. J'aurais dû voir des indices bien avant... Des fois, il s'enfermait dans sa chambre en disant de ne pas le déranger. Peut-être qu'il se masturbait en pensant à moi... Effectivement, pour faire une blague, on est entrés quand même dans sa chambre, une fois. Il était sur son lit, en sous-vêtements. Il était fâché contre nous. On a ri de ça nous autres. J'étais naïf peut-être. Cet homme-là, il n'avait personne dans sa vie, jamais de petites amies, jamais de femmes. Je l'avais questionné là-dessus et il m'avait dit que ça ne lui tentait pas, qu'il était trop vieux, trop gros, trop laid... Je me suis toujours demandé pourquoi il m'avait fait ça. J'ai fait des hypothèses. D'abord, j'ai pensé qu'il m'avait donné trop de cadeaux et qu'il voulait se faire récompenser en retour. S'il était homosexuel, il était peut-être écéuré de coucher avec des vieux de son âge et voulait avoir un plus jeune, quelque chose comme ça. Mais je n'ai jamais eu d'indice pour me dire qu'il était homosexuel. Je ne sais pas s'il l'était vraiment.

Aujourd'hui, si je le revoyais, je ne lui demanderais pas pourquoi il a fait ça. Je le démolirais comme il m'a démoli moralement. Il m'a fait perdre ma confiance en moi-même et dans les autres. J'ai marché du début à la fin: il avait ça dans la tête déjà depuis longtemps, je pense... Ça m'a fait tellement mal, il m'a tellement déçu... Si je le rencontrais par hasard, je lui dirais de déguerpir, qu'il empiète sur mon espace vital. S'il me harcelait encore, je lui sauterais dessus. Je ne crois pas que ce soit une connerie de jeunesse de sa part. Non, c'est pas ça...

Avant, les homosexuels, ça ne me dérangeait pas, ça ne me concernait pas, je m'en fichais. Homosexuel ou pas homosexuel, y avait pas de différence. Depuis ce temps-là, je me méfie des homosexuels, je veux dire des hommes qui sont attirés par les hommes. Ma mère a deux amis très proches qui sont homosexuels. Je les accepte parce que je les connaissais déjà avant de savoir qu'ils étaient comme ça. Puis, ils me respectent, eux autres.

Hier, j'écoutais un film, Le cri des larmes. Ça parle d'un travesti homosexuel. Moi, je l'aurais tué, c'est bien simple... Tu connais l'histoire? Le personnage principal veut retrouver la femme d'un prisonnier décédé qui était devenu son ami. Il la retrace et tombe amoureux d'elle. Ce n'est qu'une fois au lit qu'il s'aperçoit de son

erreur: cette femme-là, c'est un homme! Si ça m'arrivait une telle chose, je ferais partir la tête des épaules du gars, ça me rendrait hyperagressif... Les homosexuels, qu'ils restent loin de moi! C'est mieux pour eux autres. Le pire, c'est que ça m'est arrivé une fois qu'un homo me flirte. Je marchais dans la rue et un gars me suivait. J'ai fait le tour du même édifice deux fois pour être sûr qu'il me suivait. Oui, il me suivait encore. Je l'ai accroché par le collet et je lui ai demandé ce qu'il me voulait. Il m'a dit: «Laisse-moi tranquille, je ne suis pas méchant, je ne te veux rien de mal, je veux juste apprendre à te connaître.» Je lui ai dit que, moi, je ne voulais pas en connaître des gars comme lui. Je l'ai rentré dans un mur de brique. Ce genre de monde là me répugne.

Depuis que j'ai été agressé, je me pose souvent la question: Pourquoi il m'a fait ça à moi? Pourquoi pas à son fils? Pourquoi il ne m'a pas respecté? Pourquoi il n'a pas pris un autre gars? J'ai souvent entendu dire que les hommes qui aiment les jeunes préfèrent les blonds... Ça doit être vrai. Souvent, dans les films dont l'histoire se passe en prison, on voit les petits jeunes se faire violer par d'autres détenus, qui se mettent à plusieurs sur le même. Si un jour je vais en prison, j'aimerais autant me suicider que de vivre ça. Je dirais au gars: «Tu me tues là, après tu feras ce que tu veux de mon corps.» J'ai une peur bleue d'être violé. Dans le film *Un zoo la nuit*, il y a une scène comme ça. J'étais content que le gros dégueulasse se fasse démolir...

Si la même chose m'arrivait aujourd'hui, je me défendrais. Je n'ai pas porté plainte contre lui parce que je voulais le rayer de ma liste, ne plus le revoir, même en cour. Je me suis senti rejeté dans tout ça, encore une fois. Ma révolte m'a rendu un peu délinquant. Moi, je respecte les gens. Je ne violerais pas une fille. Je n'abandonnerais pas mes enfants, non plus. Pourquoi il y en a qui le font? On vit dans un monde pas correct.

C'est bien rare que je me promène déshabillé, sans chemise ou en sous-vêtements. Même ici, au centre d'accueil, je me méfie des autres. Tu ne sais jamais si l'autre ne va pas se masturber en te regardant en cachette... Le soir, quand je me couche, je repasse toute ma journée en tête et je me pose des questions: Pourquoi un tel a fait ça? Qu'est-ce qui serait arrivé si...? Je suis méfiant au maximum,

paranoïaque même. J'ai toujours peur qu'on m'observe dans ma chambre. La première fois que j'ai vu un homme qui ressemblait au bonhomme qui a abusé de moi, j'ai eu un recul. Ce gars-là devait travailler avec moi comme éducateur. Moi, je ne voulais rien savoir de lui, je revoyais mon agresseur en lui. Aujourd'hui, je sais que c'était exagéré... Mais ça m'a pris du temps à comprendre.

J'ai une défense que j'appelle le coffre-fort. Si quelque chose me dérange, je l'enferme à l'intérieur de moi-même et je n'y pense plus. C'est ce que j'ai fait avec l'abus. C'est seulement quand je rencontre des hommes qui lui ressemblent que je repense à ce maudit-là et que mes peurs me reprennent. Aussitôt qu'un gars me regarde, je me demande ce qu'il me veut.

J'étais content de voir que je pouvais sortir avec des filles. L'abus, j'en ai parlé seulement une fois avec une fille que j'aimais et elle a gardé le secret, elle est restée elle-même face à moi. Dans mes fantasmes, je n'ai rien de violent. Au contraire, je ne vois que de l'amour. Je trouve l'abus dégueulasse. Je ne suis pas du genre à vouloir faire subir à d'autres ce qu'on m'a fait. C'est sûr qu'il m'arrive de me dire en voyant une belle fille que je n'y ferais pas mal, que je la sauterais. Mais c'est juste une façon de parler: je n'ai jamais eu peur de devenir un violeur. J'ai plus peur d'être violé moi-même. C'est pour cette raison que je me méfie autant, que je vois des agresseurs partout...

Je suis un gars qui veut être stable avec une fille plus tard. Je suis heureux quand j'ai une fille à côté de moi. Quand t'as été agressé par un homme et que tu te retrouves avec une fille après, c'est comme si Dieu réalisait un de tes rêves et te l'apportait sur un plateau d'argent. C'est malheureux que des gars deviennent homosexuels à la suite d'abus. J'ai entendu dire ça. Je me dis que ces gars-là étaient probablement déjà un peu homosexuels quelque part. Moi, j'aime être avec des gars, mais pas pour baiser! Des vrais amis, c'est quand même important. Ça m'a pris du temps avant d'en avoir. T'es pas homosexuel parce que t'as des bons potes, non?

CHAPITRE IV

Le secret de la «maison-des-hommes» ou La perception de l'abus sexuel chez les victimes

Une expérience traumatisante comme l'abus sexuel, surtout si elle est vécue en bas âge, n'a pas de sens *a priori*. Aussi le garçon tentera-t-il de lui trouver une signification, une rationalité quelconque, sinon une raison d'être. Il se dira, par exemple, que son agresseur manque d'affection, qu'il n'a pas l'occasion de trouver des partenaires adultes, qu'il veut l'initier à la sexualité, qu'il n'arrive pas à contrôler ses pulsions sexuelles, qu'il exerce une vengeance, qu'il veut se faire «payer» pour les attentions qu'il a dispensées ou encore qu'il interprète mal la relation. Aux prises avec une situation qu'il n'arrive que difficilement à comprendre en raison de son expérience de vie limitée, l'enfant ou le jeune adolescent va échafauder diverses hypothèses pour tenter de donner un sens à ce qui se produit, pour s'expliquer pourquoi cela lui arrive. Avant de nous pencher sur les différentes perceptions de l'abus sexuel chez les hommes qui ont pris part à cette recherche, nous ferons un bref détour par l'anthropologie et l'histoire. Cela nous permettra de contextualiser les représentations sociales et les justifications culturelles des relations sexuelles obligées entre hommes et garçons.

La sexualité intergénérationnelle entre mâles n'est pas un phénomène exceptionnel, loin de là. L'anthropologue Daniel Welzer-Lang¹ y voit même l'un des rites de passage qui caractériserait l'antichambre de la «maison-des-hommes», c'est-à-dire le lieu symbolique d'initiation aux modèles virils. Des pratiques que nous, Occidentaux, associons aujourd'hui à l'abus sexuel ont été non seulement tolérées mais courantes dans d'autres contrées, à d'autres époques. On n'a qu'à songer, par exemple, à l'esclavage des enfants ou encore aux pratiques dites «pédagogiques» qui avaient cours dans l'Antiquité, alors que les garçons étaient pris en charge par des mentors masculins avec lesquels les rapports sexuels (engagés par l'adulte) n'étaient pas exclus.

Maurice Godelier rapporte comment les Baruyas de Nouvelle-Guinée forcent les jeunes à faire des fellations à des plus âgés. Pour eux «le sperme est la vie, la nourriture qui donne la force à la vie». Dans le secret de la «maison-des-hommes», les adolescents sont tenus de pratiquer la fellation sur des jeunes hommes non mariés. Alors que dans nos sociétés, l'homosexualité masculine est souvent associée à la féminité, chez les Baruyas, les relations homosexuelles font partie de l'apprentissage de la masculinité. De telles pratiques doivent cependant demeurer secrètes; quant à ceux qui résistent, ils sont contraints par la force. Selon le chercheur, «les jeunes initiés, dès qu'ils pénètrent dans la maison-des-hommes, sont nourris du sperme de leurs aînés, et cette ingestion est répétée pendant de nombreuses années dans le but de les faire croître plus grands et plus forts que les femmes, supérieurs à elles, aptes à dominer, à les diriger²». L'obligation faite aux garçons d'avoir des rapports sexuels avec leurs aînés sert à perpétuer la hiérarchisation des sexes, à maintenir la sujétion des enfants mâles, mais aussi celle des femmes, considérées comme inférieures.

De son côté, l'ethnologue Gilbert Herdt a montré que, chez les Sambias de Nouvelle-Guinée, la virilité se transmettait aussi, d'une génération à une autre, par l'entremise du sperme émis au cours de rapports sexuels: «[...] il s'ensuit que

les hommes considèrent l'insémination constante (qu'ils comparent à l'allaitement au sein) comme le seul moyen pour que les garçons grandissent, mûrissent et acquièrent la compétence virile. En conséquence, débutant au premier stade de l'initiation, la fellation — à pratiquer aussi souvent que possible — est totalement institutionnalisée. [...] Ce comportement est un fantastique secret qui ne doit pas être révélé, sous peine de mort, aux enfants et aux femmes³.»

On peut déduire de ces observations que certaines formes de sexualité intergénérationnelle viseraient à reproduire des rapports de type dominant/dominé et des rôles sociaux et sexuels des plus traditionnels: le jeune garçon doit apprendre à se soumettre avant de soumettre à son tour les plus jeunes et les femmes. On remarque que, chez les peuples qui encouragent cette forme d'initiation⁴, la sexualité du garçon n'est aucunement prise en considération. À la limite, on ne s'attend pas à ce qu'il éprouve du plaisir, mais plutôt à ce qu'il se conforme aux coutumes de sa culture d'appartenance. Le modèle d'une sexualité intransitive est ainsi transmis, de génération en génération: l'homme adulte prend ce qui lui plaît. Le garçon qui se soumet contre son gré peut toujours se dire: «Console-toi, ton tour viendra.» Cette forme de sexualité intergénérationnelle et intransitive joue donc un rôle dans la transmission même des modèles masculins: «Ce que l'on t'a fait, tu pourras ensuite le faire toi-même à des garçons plus jeunes, à des filles, à des femmes, quand tu seras un homme.»

Il faut reconnaître que l'abus sexuel n'est évidemment pas la seule forme d'initiation à la masculinité. De tout temps, des violences physiques ont caractérisé le passage des mâles à la maturité physiologique. L'initiation forcée à la sexualité est en continuité plutôt qu'en rupture avec cette tradition. Pour certains hommes, asservir les autres à leurs besoins sexuels fait partie de la démonstration de leur virilité. C'est l'expression même du pouvoir. Cela reprend, curieusement, le raisonnement qui prédominait dès l'Antiquité, alors que l'important pour un homme était d'être actif sexuellement, et

non pas passif, quels que soient le sexe, l'âge et même le degré de consentement du partenaire «sabrés⁵».

Ce rappel anthropologique et historique ne nous éloigne pas tellement de la réalité actuelle. Aujourd'hui encore, souligne Daniel Welzer-Lang⁶, même les garçons qui ne subissent pas d'agression ou d'initiation sexuelle forcée de la part d'adultes savent en leur for intérieur que cela est possible, que la hiérarchie des âges et des sexes fait en sorte que les plus faibles peuvent à tout moment être assujettis à leurs aînés. La sexualité intergénérationnelle imposée jouerait un rôle dans la socialisation des petits mâles: s'il n'est pas effectivement soumis aux désirs des adultes, la crainte de l'être rappelle à chaque garçon sa condition «d'apprenti» de la condition masculine et sa soumission obligée aux règles, formelles ou secrètes, des hommes plus âgés. L'abus sexuel entre mâles, loin d'être considéré comme une exception ou une erreur de parcours, peut dès lors être perçu comme la perpétuation, hélas, d'une longue tradition virile selon laquelle l'initiation des plus jeunes passe par leur apprentissage de la soumission, qu'elle soit sexuelle ou autre.

Certaines études donnent à penser que, dans nos sociétés, l'intérêt sexuel à l'égard des enfants serait d'ailleurs beaucoup plus courant qu'on ne le croit généralement. Selon une enquête de J. Brière et M. Runtz, 21 % de leurs étudiants «cobayes» éprouvaient une certaine attirance érotique à l'égard des enfants, 9 % avaient des fantasmes sexuels impliquant des enfants, 5 % se masturbaient en ayant ces fantasmes et 7 % étaient disposés à avoir des relations sexuelles avec des enfants s'ils étaient assurés de ne pas être dénoncés ou punis⁷. Les fantasmes d'abus ne constitueraient donc pas un phénomène si marginal. Peut-être les hommes, culturellement incités à imaginer leurs partenaires, quel que soit leur sexe, plus petits et plus menus, ont-ils tendance à étendre cette érotisation à des personnes sensiblement plus jeunes, voire impubères.

Les canons de la beauté ont souvent valorisé des caractéristiques pédomorphologiques, c'est-à-dire des qualités propres à la jeunesse. N'est-il pas frappant de voir, dans de

nombreuses publicités, par exemple, les caractéristiques liées à l'âge adulte que sont la pilosité ou le vieillissement de la peau complètement gommées chez les modèles tant masculins que féminins? Quel que soit leur âge réel, les corps qui font rêver, ceux que l'on dit érotiques, doivent paraître jeunes, voire juvéniles. Comme, en plus, la socialisation masculine a traditionnellement insisté sur le fait que l'homme doit être en position de dominance, l'abus sexuel se situe malheureusement dans le prolongement d'une certaine logique.

Les origines ou les explications d'ordre historique et culturel des relations intergénérationnelles et de l'abus sexuel se profilent à l'arrière-plan de leurs rationalisations individuelles. Chez le garçon victime d'abus, la perception du phénomène varie notamment selon les motivations qu'il prête à son agresseur: vengeance, malentendu, imposition de pouvoir, volonté de souiller l'enfant ou encore moyen de l'initier à la sexualité. Il est à noter que le point de vue de l'agresseur est absent de cette recherche sauf, bien entendu, quand la victime l'est elle-même devenue — ce qui est effectivement arrivé dans quelques cas.

La façon dont les individus perçoivent le monde n'est pas sans influencer sur leur façon de s'y adapter. C'est pourquoi il apparaît pertinent de voir comment le garçon violenté interprète la conduite de son agresseur. Sa perception de l'abus et, par-delà, de la sexualité masculine, pourra expliquer pourquoi le jeune agressé s'est tu, pourquoi il n'a pas demandé d'aide ou n'a pas cru au secours d'autrui. Sa vision des choses pourra aussi expliquer pourquoi il a par la suite tourné sa colère contre les autres, notamment par des activités délinquantes ou par des abus sexuels commis sur des plus jeunes, ou encore pourquoi il a tenté de se détruire par la surconsommation de drogues, l'automutilation ou des tentatives de suicide. Cinq perceptions relativement différentes ressortent des témoignages recueillis. Elles peuvent parfois se superposer.

Une sexualité sauvage

«Il n'était pas capable de se contrôler», diront spontanément plusieurs garçons à propos de leur agresseur. Le mythe de la sexualité plus forte que tout, plus forte que soi, n'est évidemment pas nouveau. Il n'a que trop servi à rationaliser, voire à légitimer, les abus de toutes sortes. Et cela non seulement du point de vue des agresseurs, ce qui serait tout de même compréhensible, mais aussi du point de vue des victimes, ce qui peut, à première vue, paraître plus étonnant.

La croyance en une pulsion incontrôlable relève d'une conception essentialiste et naturaliste de la sexualité. L'ère de la révolution sexuelle a répandu cette notion à travers toute la culture occidentale: la sexualité serait le résultat d'une irrépressible pulsion⁸. En vertu de ce mythe, les hommes seraient sans résistance devant certaines pulsions provenant du plus profond d'eux-mêmes — c'est-à-dire de leurs gènes, de leurs hormones, de leurs neurones ou de leur libido (on a le choix). Lorsque la sexualité est conçue et présentée comme un besoin aussi vital que le besoin de se nourrir, par exemple, son entrave peut difficilement être envisagée... C'est sur l'adhésion à un tel raisonnement de la part de leurs victimes que tablent les agresseurs sexuels.

On comprend dès lors qu'un garçon ou un jeune homme puisse être tenté d'expliquer et, jusqu'à un certain point, d'excuser de cette façon les agressions qu'il subit: l'agresseur ne se contrôle pas ou n'arrive pas à se dominer. C'est le point de vue, par exemple, de Charles, victime d'inceste à 14 ans, qui soupçonne son père d'avoir lui-même été molesté et d'avoir ainsi retenu cette dynamique, ce qui expliquerait pourquoi il a répété les mêmes gestes sur ses propres fils. C'est le cas aussi de Mathieu, agressé sexuellement par le père de son meilleur ami. Mathieu croit que cet homme peu séduisant, divorcé et esseulé n'avait guère d'autre possibilité pour obtenir des gratifications sexuelles. Il se plaignait d'ailleurs souvent d'être «trop gros», de ne pas être «le type qui plaît aux femmes». Or, Mathieu se trouvait là, sous sa

main, littéralement. François, victime d'inceste, croira pareillement son père quand celui-ci dira être obligé d'avoir des relations sexuelles avec son fils parce que sa femme refuse de le satisfaire. Jean-Marc, agressé par un cousin, se demande si ce dernier n'est pas pris, dans ces moments-là, d'une certaine folie: «Y es-tu fou lui? Des fois, je ne savais plus quoi penser: il était tranquille, doux, il m'achetait des bonbons. D'autres fois, quand je ne voulais pas, il devenait violent. Une fois, il a sorti un couteau pour que je me laisse faire. Là, j'ai vu qu'il allait trop loin. J'en ai parlé à ma mère.» Comme en témoigne ce dernier cas, il faut parfois que l'agresseur aille très loin aux yeux de sa victime pour que cette dernière renonce à considérer l'abus comme découlant de la nature primitive mais normale de la sexualité humaine.

Une initiation à la sexualité

L'abus sexuel est souvent vu comme une initiation sexuelle par l'enfant ou l'adolescent parce qu'il est présenté comme tel par l'agresseur. À l'instar du modèle initiatique décrit par les historiens et les anthropologues, les rapports sexuels forcés sont alors considérés comme faisant partie d'un rite secret entre hommes de générations différentes. L'illustrent bien les paroles du père de François, qui présentait explicitement à son fils leurs ébats sexuels comme étant un apprentissage utile en attendant que ce dernier puisse avoir des relations avec des filles (discours dont la fausseté sautera néanmoins aux yeux de l'adolescent lorsqu'il commencera à fréquenter des jeunes filles: son père se montrera alors extrêmement jaloux). Le père d'André présentera aussi les rapports sexuels auxquels il soumet son fils comme une initiation à la sexualité, en lui disant qu'il va lui montrer à quoi ressemblent les organes génitaux d'un adulte, lui enseigner la bonne façon de se masturber, l'art du massage, etc. À partir de ce moment, le garçon est pris dans une spirale où lui-même n'arrive plus à distinguer ce qui relève d'une légitime information sexuelle de ce qui constitue un abus.

Considérer l'abus comme une initiation est d'autant plus facile pour le garçon que son agresseur se reconnaît rarement comme tel. Pas d'agresseur, pas d'agression. Dans la plupart des cas rencontrés, «l'initiateur» a en effet continué à nier ou à minimiser sa responsabilité, même après que des poursuites judiciaires furent entreprises contre lui. Autre aspect renforçant l'hypothèse d'une prétendue initiation virile: la plupart des agresseurs auraient tendance à se définir comme hétérosexuels exclusifs et s'avèreraient, de surcroît, homophobes⁹. Ils se perçoivent par conséquent comme des «vrais hommes». Ne sont-ils pas dès lors en droit d'en initier d'autres? Ce point de vue, s'il était exact, tendrait à confirmer le fait que c'est moins la nature homosexuelle de l'acte qu'ils érotisent — puisqu'ils ne sont généralement pas de cette orientation — que le rapport de pouvoir qu'il implique.

Renouant avec une tradition antique, des auteurs contemporains¹⁰ se sont, au cours des dernières années, opposés à la dénonciation de l'abus sexuel au masculin pour mettre l'accent sur l'aspect soi-disant pédagogique de rapports sexuels entre enfants et adultes. Mais, s'il est vrai qu'une certaine pédérasie fut jadis considérée comme initiatique, cette pratique n'était pas exempte d'abus. Au contraire, la volonté des jeunes ne comptait guère à cette époque (sans oublier ceux qui étaient des esclaves). Cela dit, durant l'Antiquité, il y eut aussi condamnation des agressions sexuelles commises sur des citoyens libres: la plupart des lois reconnaissaient l'existence du viol, y compris celui des garçons par des hommes adultes, et le punissait¹¹. L'idée que la notion d'agression sexuelle était inconnue dans une Antiquité idéalisée est erronée (même s'il est vrai que cette notion était alors assez différente). La réaction même des garçons violentés rappelle celle de notre époque. L'historien Suétone, par exemple, fait état de la honte de deux jeunes garçons alors violés par l'empereur Tibère, lequel, apprenant «qu'ils s'étaient mutuellement reproché leur déshonneur¹²», leur fit briser les jambes. Il est donc aberrant de proposer comme modèles des civilisations où l'enfant était volontiers traité en esclave ou en objet sexuel. Il ne faudrait pas non plus confondre relations homosexuelles

consensuelles et agressions sexuelles: la définition de l'abus précédemment donnée élimine toute confusion sur ce plan.

Pour en revenir aux hommes interviewés dans le cadre de cette enquête, il importe de noter que l'abus est d'autant plus perçu comme une initiation sexuelle, conformément au point de vue de l'aîné, que le jeune a ressenti une certaine excitation ou qu'il expérimentera par la suite des attirances homosexuelles. Or, une telle conclusion est pour le moins hâtive, pour ne pas dire erronée.

Plusieurs personnes, y compris des victimes d'agressions, croient faussement qu'une érection (ou, à plus forte raison, une éjaculation) signifie plaisir et implique une participation pleinement volontaire. Ce n'est pas forcément le cas: une stimulation physiologique soutenue ou encore le seul fait d'être nu sont susceptibles d'engendrer un état d'excitation. Sans oublier que la peur, l'anxiété ou le sentiment de transgresser un interdit peuvent avoir des effets très paradoxaux. Le cerveau et le corps peuvent parfois enregistrer des impressions opposées, ce qui n'est pas sans causer des dissonances sur le plan cognitif. Les réactions psychiques et physiques d'un individu ne sont pas toujours en accord les unes avec les autres. Qu'un garçon ait eu une érection est trop aisément interprété comme un signe de consentement ou de contentement; on oublie qu'une réaction physique toute mécanique peut se produire même dans des cas de viol.

Que des tendances homosexuelles ou bisexuelles apparaissent ultérieurement chez l'adolescent ou le jeune homme dont on a abusé renforce aussi le mythe de l'initiation. On traduit, à tort, cette situation comme une preuve qu'il a pu «séduire» son agresseur. La relative passivité du garçon, déjà jugée louche sous prétexte qu'un homme sait toujours se défendre (eût-il 5 ans!), est faussement prise pour un consentement éclairé. Or, au mieux, elle relève de l'obéissance («C'était mon père: je devais lui obéir»), de la curiosité («Je ne savais pas au juste ce qu'il allait faire», «Je voulais voir ce qui allait se passer») ou de la stupeur («C'était la première fois que ça m'arrivait: je ne savais pas comment réagir»). Même la

manifestation subséquente d'une orientation homosexuelle ne signifie nullement que le garçon a souhaité être agressé. Les hommes interrogés qui sont aujourd'hui d'orientation homosexuelle ou bisexuelle ne semblent pas moins souffrir des séquelles des agressions qu'ils ont subies. Loin de là. Voir dans son orientation homosexuelle un signe que le garçon a souhaité ou aimé être agressé est une aberration. Il ne viendrait à personne l'idée que l'hétérosexualité ultérieure d'une victime féminine d'agression puisse amoindrir le crime dont elle fut la cible. Même lorsque des gratifications physiques ou psychologiques furent obtenues par le garçon dans le contexte de l'abus, aucun n'en parle comme s'il s'était agi d'une partie de plaisir... Enfin, il est généralement très difficile de savoir si l'orientation homosexuelle ou bisexuelle d'un jeune homme fut antérieure ou ultérieure à son agression, la plupart des abus survenant en bas âge.

En somme, lorsque l'auteur d'abus enrobe ses actes dans un discours altruiste du type «éducateur sexuel» et lorsque le jeune en retire certaines gratifications, l'événement a davantage tendance à être perçu comme une initiation sexuelle. Cette perception aura pour conséquence, dans un premier temps du moins, de protéger l'agresseur de toute dénonciation, le garçon se sentant complice de son initiateur. Si elle reste inchangée, cette perception pourra à long terme fausser la vision que le jeune homme aura de la sexualité (et, le cas échéant, de l'homosexualité). Percevoir un abus comme une initiation est susceptible d'encourager chez la victime l'érotisation et la reproduction d'une conduite semblable.

Un rapport de domination

Selon Daniel Welzer-Lang:

À l'intérieur de la maison-des-hommes, et dans l'apprentissage de la masculinité, il ne semble guère exister de point neutre, de position de relâche. On est actif ou

passif, agressé ou agresseur. C'est ainsi que p'tit homme apprend le rapport de force permanent. Quiconque oublie cette règle devient victime désignée. Tout écart dû à la sensiblerie est perçu comme une survivance du monde de l'enfance, une réminiscence ou une (ré)apparition chez l'homme du monde des femmes. Toute sensiblerie doit donc être combattue, voire punie. «Si tu veux être comme une femme, on va te traiter comme une femme^{13!}»

Certains jeunes apprennent vite à intégrer pareille logique: la loi des hommes, celle des plus forts et des plus grands, se retrouve rapidement dans leur propre sexualité. Ils suivent vraisemblablement en cela le même cheminement que leurs agresseurs. Paul, utilisé comme objet sexuel par son père, puis par ses frères et par une de ses sœurs, a effectivement été amené à percevoir l'excitation sexuelle comme synonyme d'appropriation et de domination. Il est significatif qu'à l'adolescence il se soit mis à son tour à abuser sexuellement des jeunes enfants de ses grands frères. Une fois qu'est établie une corrélation entre soumission et plaisir sexuel, il peut paraître assez normal d'imposer ou de se voir imposer des activités sexuelles de toutes sortes. Renforce cette perception, la loi virile non écrite dont parle Daniel Welzer-Lang: les plus faibles, les plus petits, les plus vulnérables n'ont qu'à subir leur sort de souffre-douleur; cela ne fait-il pas partie de l'apprentissage même de la masculinité?

Concevoir l'abus sexuel non seulement dans sa dimension sexuelle, mais aussi dans le rapport de pouvoir qu'il exprime fait d'autant plus de sens qu'une majorité des hommes qui abusent de garçons se disent hétérosexuels. Ce n'est donc pas tant, il faut le constater, la soif d'une sexualité de nature homosexuelle qui les aiguillonnerait que le fait d'imposer leur pouvoir et leurs exigences à leur victime. De fait, nombre d'agresseurs d'enfants sont indistinctement attirés par des filles et des garçons; certains répondants racontent que leurs frères et sœurs avaient aussi vécu des agressions

semblables aux mains du même homme. Il est cependant possible que certains agresseurs valorisent davantage le viol au masculin parce que dominer un mâle serait symboliquement plus gratifiant, donc plus excitant, de leur point de vue, que dominer une fille ou une femme.

De toutes les époques, des guerriers vainqueurs ont manifesté leur domination sur les soldats ennemis en violant leurs femmes et leurs enfants — et parfois ces ennemis eux-mêmes¹⁴. Visiblement, la sexualité n'est pas forcément ludique. Elle peut revêtir des significations négatives, destructrices, meutrières même. L'imposition de rapports sexuels obéit à la même dynamique que l'imposition de la force ou des idées. C'est un acte de tyrannie, une négation de la liberté et de l'intégrité de l'autre dans ce qu'il a de plus intime: son corps. Ceux qui ont vécu pendant une période prolongée pareille situation se sentent dépossédés d'eux-mêmes. Un répondant a déclaré que, toute proportion gardée, il comprendrait le désespoir des victimes des camps de concentration. Les garçons qui ont vécu l'abus comme une mise en esclavage sont parmi les plus enclins à l'automutilation et aux idées suicidaires: ce corps utilisé comme un objet par l'agresseur, il est de trop. Les activités comportant une pénétration douloureuse du corps (viol anal, introduction du pénis de l'adulte dans la gorge de l'enfant jusqu'à ce qu'il étouffe ou vomisse) ou une dégradation de celui-ci (battre le garçon, uriner ou déféquer sur lui) comptent parmi les plus dommageables: l'intégrité même de la personne est niée et altérée. Des activités qui seraient extrêmement difficiles à intégrer pour un adulte sont imposées à des enfants qui sont incapables d'y donner quelque rationalité que ce soit, sauf peut-être pour en conclure à la folie du monde, sinon la leur.

Une vengeance planifiée

Le thème de la vengeance fut le plus fréquemment abordé par les garçons qui ont commis à leur tour des agressions sexuelles. S'ils ont voulu, ce faisant, venger ou exorciser les abus qu'ils avaient vécus, pourquoi n'en serait-il pas de même pour leur agresseur? Pareille logique amène certains répondants à concevoir l'abus comme une vengeance plus ou moins planifiée.

On sous-estime combien la violence vengeresse, quelles qu'en soient les manifestations, peut être adoptée comme un mode de vie par certains hommes. Elle agirait pour eux à la manière d'une drogue. Le psychologue Rollo May¹⁵ disait que faire souffrir autrui est une façon de se prouver que l'on existe. En affectant les autres, le tortionnaire a l'impression d'être omnipuissant. Singulièrement, faire souffrir un autre mâle serait l'une des preuves ultimes de sa supériorité virile. Certes, il y a une part d'odieux dans la violence, mais quelque chose de très humain aussi: un rapport forcé, qui oblige l'autre à reconnaître ses besoins et à satisfaire ses désirs.

Ses victimes l'apprennent très vite: l'abus sexuel est une situation dans laquelle les scénarios sexuels sont décidés unilatéralement. L'agresseur impose ses désirs, alors que, dans une relation égalitaire, il devrait les négocier avec son ou sa partenaire. Dans l'agression, une fois que la résistance de l'enfant ou de l'adolescent a été vaincue, l'aîné peut imposer ses penchants les plus secrets, les plus honteux, les plus dégradants même. Certaines scènes décrites par les hommes interrogés étaient, on l'a dit, d'une inimaginable brutalité: être déchiré lors de pénétration anale, être obligé de pratiquer des fellations malgré des vomissements répétés, être sévèrement battu, être aspergé d'urine ou couvert d'excréments. Il est difficile de ne pas voir là une manifestation de haine. Pour les jeunes — et il y en a plusieurs — qui ont connu des abus avilissants comprenant, en plus des actes sexuels forcés, des tortures physiques et psychiques répétées, la motivation sadique de leur agresseur ne fait nul doute.

D'après quelques récits recueillis, tout se passe comme si certains agresseurs cherchaient consciemment à souiller, à avilir l'enfant ou l'adolescent, à assouvir sur lui une vengeance. Dans quelques cas, le jeune apprendra effectivement que son tortionnaire fut lui-même victime de sévices sexuels dans son jeune âge. Découvrir de force la sexualité sous ses aspects les plus sordides n'est pas sans conséquence. Il en résultera parfois une sexualité dite traumatique, dans laquelle l'ex-victime n'aura de cesse de tenter d'exorciser son mal d'être. Ainsi, Paul, agressé, humilié et dégradé par ses frères, a développé une image extrêmement négative de lui-même: il n'est plus, à ses yeux, qu'une «poubelle». Peu socialisé, il s'est déjà tourné vers de jeunes enfants pour se satisfaire sexuellement. François, obligé de sodomiser son père, fut incapable de donner quelque sens que ce soit à une telle expérience. Ce soir-là, il a fait son pire *bad trip* de drogue. André, sodomisé sauvagement par son père, en est resté très traumatisé: sa première relation avec un garçon — qu'il aimait pourtant — s'est abruptement terminée alors qu'il a tenté d'imiter la conduite de son père...

Un certain nombre d'hommes ayant été asservis par leurs aînés ressentiront donc eux-mêmes l'appel de la vengeance. Comment s'étonner dès lors que, d'une génération à l'autre, la violence sexuelle se perpétue? «Faire un homme de soi», n'est-ce pas apprendre à encaisser la violence de ses pairs et de ses aînés pour la transmettre ensuite aux plus jeunes? Des milieux exclusivement masculins — l'armée, la prison — en sont un triste exemple: le dominé n'aspire qu'à prendre à son tour le rôle de dominant. Sa survie en dépend. L'incitation à cette reproduction est d'autant plus présente qu'un homme victime de violence, répétons-le, devient un «non-homme» à ses propres yeux. L'une des façons les plus éclatantes de regagner sa virilité sur le plan symbolique n'est-il pas de la manifester de la façon la plus éloquente possible en soumettant plus vulnérable que soi? C'est pourquoi la vengeance n'est que rarement dirigée contre l'auteur véritable de l'agression initiale.

Je ne prétends évidemment pas que tous les hommes violentés deviendront volontairement violents. Tel n'est pas le cas. Mais tous veulent au moins comprendre pourquoi ces événements se sont produits. Pour ce faire, un certain nombre d'ex-victimes risqueront une incursion dans le territoire de l'ennemi. Et quelques-uns parmi ceux-là y prendront goût. Lorsque les toutes premières relations sexuelles d'un homme ont été associées à de forts sentiments de désespoir et de rancœur, comment s'étonner que son érotisme soit aiguillé par la vengeance? C'est du moins une possibilité, surtout lorsque peu d'apprentissages ultérieurs sont venus modifier les premiers. L'apparente absence d'affects de la part de son tortionnaire — celui-ci s'étant montré insensible à son refus ou à sa détresse — fait en sorte que la victime se représente l'abus comme une forme de violence ritualisée, à laquelle personne n'échappe.

Un malentendu

Pour certains jeunes hommes, l'abus est tout simplement le résultat d'un tragique malentendu. Deux points de vue différents émergent à ce sujet. Le premier est que l'adulte aurait pris pour de l'attirance sexuelle ce qui était de l'ordre de la recherche d'affection de la part de l'enfant. Ceux qui ont été assaillis par des frères aînés ou par des tiers avec lesquels ils étaient déjà liés ont tout particulièrement tendance à exprimer cette vision des choses. Pierre, enfant solitaire se sentant rejeté par sa famille, explique que sa recherche de chaleur physique et d'attention fut probablement mal interprétée par son frère aîné. La même chose ressort du cas de Joseph: le petit se laisse faire parce qu'il a l'impression d'être enfin aimé et accepté par son frère aîné. Marcel, dont un voisin a profité, partage cette vision: il était toujours chez cet homme-là pour retrouver enfin quelqu'un qui s'occupait de lui.

La seconde source de malentendu, qui concerne le plus souvent les abus extrafamiliaux, reposerait sur le fait que

l'agresseur, qui considère avoir consacré beaucoup de temps et d'argent au garçon, voudrait en quelque sorte être payé en retour et «en nature». Ce malentendu persisterait d'autant plus aisément que le garçon a effectivement l'impression qu'il a une dette à payer, ce qu'il ne peut faire qu'avec son propre corps: qu'aurait-il d'autre à offrir pour plaire à l'adulte? L'histoire de Mathieu correspond tout à fait à ce scénario: terriblement gâté par le père de son meilleur ami, il se sent à la fois trahi et coupable de naïveté lorsque l'adulte en question se rapproche de lui puis passe aux actes. James, hébergé vers 13 ans par un adulte lors de fugues, tient le même raisonnement: comment décevoir son bienfaiteur?

La perception de l'abus comme malentendu met aussi en évidence le fait que nombre d'hommes adultes ont tendance à sexualiser l'affection qu'ils donnent ou qu'ils reçoivent. Les témoignages de garçons victimes d'inceste sont en ce sens éloquentes: presque tous insistaient sur le fait que le seul moment où leur père leur donnait de l'attention, de l'affection, de la tendresse, c'était avant, pendant ou juste après leurs relations sexuelles. Lorsque l'adulte est incapable de faire la différence entre abus, affectivité et sexualité, on devine que l'enfant ou l'adolescent dont il profite le sera encore moins, d'où sa confusion et surtout le sentiment que c'est peut-être lui qui ne comprend pas ce qui se passe. Cette confusion est d'autant plus entretenue qu'il y a souvent une progression entre les caresses affectueuses de l'adulte et ses attouchements sexuels. Quand s'arrêtent les premières et quand commencent les seconds? Comment fixer la frontière entre les deux? Si l'adulte lui-même ne sait pas fixer cette limite, le jeune le peut encore moins. Le fait que le jeune a accepté des caresses initiales nourrit l'impression de malentendu et le sentiment de culpabilité qu'il éprouve. C'est seulement lorsque ces caresses sont devenues insistantes et se sont transformées en attouchements ou en rapports non désirés que s'est refermé le piège dissimulé dans cette relation.

Notes

1. D. Welzer-Lang, «L'homophobie: la face cachée du masculin», dans D. Welzer-Lang, P. Dutey et M. Dorais, *La peur de l'autre en soi*, Montréal, VLB éditeur, 1994, p. 23-30.
2. M. Godelier, *La production des Grands Hommes*, Paris, Fayard, 1982, p. 91-92.
3. G. Herdt, «Développement de la masculinité: une contribution transculturelle», dans R. J. Stoller, *Masculin ou féminin?*, Paris, PUF, 1989, p. 320-321.
4. Voir aussi B. Sergent, *L'homosexualité initiatique dans l'Europe ancienne*, Paris, Payot, 1986.
5. P. Veyne, «L'homosexualité à Rome», dans l'ouvrage collectif *Amour et sexualité en Occident*, Paris, Seuil, 1991.
6. D. Welzer-Lang, art. cité.
7. J. Briere et M. Runtz, «University Males' Interest in Children», *Child Abuse and Neglect*, n° 13, 1989, p. 65-75.
8. M. Dorais, *Les lendemains de la révolution sexuelle*, Montréal, VLB éditeur, 1990 (en particulier le chapitre intitulé «Une impérieuse pulsion»).
9. D. S. Everstine et L. Everstine, *Sexual Trauma in Children and Adolescents*, New York, Brunner/Mazel, 1989, p. 139.
10. E. Brongersma, *Loving Boys*, t. 1 et 2, Elmhurst (New York), Global Academic Publishers, 1986 et 1990; T. O'Carroll, *Paedophilia — The Radical Case*, Boston, Alyson, 1982; T. Sandfort, *The Sexual Aspect of Paedophile Relations*, Amsterdam, Pan/Spartacus, 1982; T. Sandfort et autres, *Male Intergenerational Intimacy*, New York, Harrington Press, 1991.
11. E. Cantarella, *Selon la nature, l'usage et la loi; la bisexualité dans le monde antique*, Paris, La Découverte, 1991.
12. Suétone, *Vies des douze Césars*, Paris, Le Livre de poche, 1961, p. 205.
13. D. Welzer-Lang, art. cité, p. 29-30.
14. S. Brownmiller, *Le viol*, Montréal et Paris, Opuscule, 1980.
15. R. May, *Amour et volonté*, Paris, Stock, 1971.

Récit d'Olivier

Olivier, aujourd'hui âgé de 39 ans, fut agressé à partir de l'âge de 5 ans par son jeune oncle, puis à 12 ans par l'amant de sa mère.

Mon enfance, en dehors du contexte de l'abus, c'est que je ne voyais pas souvent mon père et que ça me faisait quelque chose. Mon père travaillait quatre-vingts heures par semaine. Quand il rentrait, il voulait se reposer. Il n'était pas tolérant: c'était le stress total pour nous, les cinq enfants, quand il revenait à la maison... C'était toujours difficile avec lui. Il était parfois violent. À quatre ans, je portais des zébrures sur le corps à cause de ses coups de ceinture. À part ça, autant que je me souviens, j'ai eu une enfance ordinaire.

C'était le frère de mon père qui nous gardait quand ma mère sortait. Il était adolescent. Ses parents, mes grands-parents, habitaient près de chez nous. Il avait environ 12 ans, je pense. Moi, j'en avais cinq. Il a commencé à me demander de lui faire le sexe oral. Je ne comprenais pas trop ce qu'il me demandait. J'avais peur de lui dire non. Ça fait que...

C'est sûr que je voyais ça comme hors de l'ordinaire. Je savais que ce n'était pas normal. C'est quand même impressionnant pour un enfant. J'en ai été tellement marqué que, même aujourd'hui, je revois tout ça en détail dans ma tête, comme si c'était hier. Je ne savais pas trop comment m'y prendre: il me montrait comment faire.

Pour aimer ça, non, je n'aimais pas. C'était comme si le temps s'était arrêté autour de moi, comme si je devenais comateux... Je n'en parlais jamais à personne. Il appelait ça faire l'amour. Mais je ne voyais pas d'affection là-dedans. Rien que des cochonneries... C'est arrivé plusieurs fois, je ne peux pas dire combien parce que je me souviens surtout des toutes premières fois. Ça s'est arrêté quand j'ai grandi. J'étais plus vieux. Lui aussi.

Plus tard, c'est l'amant de ma mère qui a abusé de moi. J'avais 12 ou 13 ans. Quand mon oncle a cessé d'abuser de moi, autrement dit, c'est l'amant de ma mère qui a pris la relève. J'avais ma chambre à moi à ce moment-là. C'était un bon ami de mon père, il restait à la maison certains soirs après avoir joué aux cartes. Quand mon père

n'était pas là, il couchait avec ma mère... Autrement, il dormait dans ma chambre, dans mon lit. Un matin, en me réveillant, je me suis aperçu qu'il était en train de me masturber. Quand une chose pareille t'arrive, tu te poses des questions... Je suis resté très surpris sur le coup. Je me suis décollé de lui. Je me sentais mal à l'aise. J'avais l'impression qu'il était endormi. En tout cas, c'est ce que j'ai pensé sur le coup: peut-être qu'il fait ça malgré lui, en dormant. Je n'ai pas eu assez de présence d'esprit pour réagir autrement qu'en me tassant. Lui, il s'est retourné de l'autre côté. Peut-être qu'il faisait ça comme dans un rêve... C'est arrivé une dizaine de fois, toujours de la même façon.

Aujourd'hui, quand j'y repense, c'est comme un poids à porter. Je n'aime pas en parler. Je ne me posais pas de question à ce moment-là. Je me laissais faire, j'essayais de ne pas y penser. J'aurais quand même aimé savoir si les autres gars vivaient ça aussi. Je ne disais rien parce que j'avais peur des réponses. Ça s'est arrêté quand il n'est plus revenu à la maison. Peut-être que ça n'allait plus avec ma mère. Peut-être que mon père avait des soupçons à propos de lui et de ma mère...

Vers le même âge — 12 ou 13 ans —, je les avais surpris, ma mère et lui, faisant l'amour ensemble. La porte de chambre était mal fermée. Ça m'avait marqué de les surprendre parce que ma mère était encore avec mon père à ce moment-là. Je n'acceptais pas que ma mère trompe mon père. Ma mère savait qu'on ne parlerait pas, les enfants, parce que mon père aurait très mal réagi. Il pouvait tuer. Mais la vision de ma mère en train de faire l'amour oral avec un autre homme avait déclenché comme un feeling en moi. Je m'étais senti excité sexuellement en les regardant, j'étais retourné dans ma chambre et je m'étais masturbé pour la première fois de ma vie.

Adolescent, je me sentais différent des autres gars. Parce que j'étais victime d'abus, d'une certaine manière, parce que j'avais vu ma mère faire l'amour avec un étranger, parce que j'en suis venu à abuser de mes sœurs aussi. Tout a commencé par des caresses. On savait bien que c'était mal, mais on le faisait quand même parce qu'on était élevés dans une atmosphère comme ça. Il y avait quand même un consentement quelque part de mes sœurs. On manquait d'affection, on était sur la même longueur d'onde. C'était plutôt des

jeux sexuels. Pas de pénétration. Mes sœurs étaient plus jeunes que moi. Ça a duré jusqu'à ce que j'aie 15 ou 16 ans. Elles se sont fait des petits amis, puis elles sont parties de la maison assez jeunes.

C'est plus tard que j'ai commis un vrai abus. Il y a cinq ans, j'ai abusé d'une petite fille de sept ans. J'avais pris de la drogue. Je ne suis pas pédophile. C'est l'alcool, la drogue, le contexte. J'avais bu, j'avais pris de la coke. C'était la fille de ma conjointe. J'aimais la caresser mais un soir j'ai dépassé la limite permise. Je suis entré dans sa chambre, j'ai baissé sa petite culotte, je l'ai caressée d'une main en me masturbant de l'autre. Elle, elle dormait. J'ai fini par l'avouer à ma femme, plus tard. Elle m'a pardonné, mais pas sa fille.

Dans un premier temps, j'ai eu peur d'en parler avec ma conjointe. Mais je lui ai dit la vérité, que j'étais pris avec ça, l'abus, depuis que j'étais jeune. Elle-même avait déjà été violée par son père. C'est pour cette raison qu'elle a pardonné mon geste. Elle pense que je peux arriver à me contrôler si je suis une thérapie. J'en commence une actuellement. C'était la première fois que je parlais ouvertement de mon problème. Ça peut me prendre des années à m'en sortir, je le sais. Mais il faut bien commencer quelque part.

La première fois que j'ai eu une relation sexuelle avec une femme, je n'ai pas tellement aimé ça sur le coup. Il faisait froid, c'était l'hiver. Elle, elle attendait la dépanneuse pour son auto, en face de chez moi. Son amant était parti au garage. C'était un de mes amis. J'ai fait entrer la fille. Elle était assez obèse. Je l'ai flirtée. Elle est revenue plus tard. C'était la première femme avec qui j'avais des relations complètes. Je suis comme resté fixé sur elle. Depuis ce temps-là, les grosses m'attirent. Avec elle, j'avais découvert quelque chose de nouveau. Mais ma vie sexuelle est restée plutôt passive. J'aime coucher avec une fille mais c'est généralement elle qui fait les premiers pas. Je n'aime pas courir après quelqu'un. Je ne suis pas un maniaque sexuel, je ne prends pas tellement d'initiative en se sens là. Je suis content parce que, avec ce que j'ai vécu, j'aurais pu devenir un maniaque sexuel.

J'aime me masturber. M'exhiber aussi. Je suis exhibitionniste depuis que je suis adolescent. J'ai même été arrêté par la police pour cette raison-là. Ça se passe toujours dans un contexte assez spécial. Quand je suis soûl, drogué, ça réveille quelque chose qui dort en

moi. Je me montre devant des femmes, dans leur cour, dans leurs fenêtres. Là, je me masturbe, parfois j'éjacule. Toujours devant des femmes. Je ne suis pas aux hommes, je suis aux femmes. Au début, je laissais les fenêtres et les rideaux ouverts chez nous et je me promenais tout nu. J'aimais le feeling. Après, je suis sorti le faire dehors. J'étais encore plus excité. Je me suis fait prendre à trois reprises. J'ai eu des amendes et des six mois de probation. La dernière fois, c'est assez récent.

Quand je m'exhibe, je pense aux abus que j'ai vécus, je repense à ma mère, que je vois complètement nue baisant avec le meilleur ami de mon père... Peut-être que c'est comme une vengeance pour moi. Si la femme entre dans mon jeu, ça m'excite encore plus. Une femme qui est dégoûtée, qui a peur, ça m'excite moins. C'est surprenant, mais il y a des femmes qui jouent le jeu. Bien honnêtement, quand je faisais ça, sur le coup, j'aimais ça. Mais le lendemain, je me trouvais dégueulasse, je n'avais pas assez de vocabulaire pour me dénigrer moi-même.

Mes fantasmes préférés, c'est de penser à des partenaires que j'ai déjà eues. Malgré ce que j'ai fait, je n'ai pas de fantasmes avec des enfants. Je ne cacherai pas que j'aime les jeunes filles de 15 à 20 ans. C'est juste normal et ça ne m'empêche pas d'apprécier les femmes plus vieilles, au contraire. Oui, les adolescentes m'attirent. Quand elles courent après toi, qu'est-ce que tu veux faire? J'ai eu une petite amie de 14 ans quand j'avais 26 ans. Elle paraissait plus vieille. N'empêche que c'était illégal, je le sais. Mais elle était quand même consentante.

Quand j'ai abusé de la petite fille de ma conjointe, c'était pourtant une journée bien ordinaire. Mais je sentais que c'était une expérience que j'avais envie de vivre. Je n'ai pas recommencé souvent: j'ai fini par me dénoncer moi-même. La petite habite chez sa grand-mère aujourd'hui. Elle m'a dénoncé à la Protection de la jeunesse au moment même où je cherchais de l'aide de mon côté. Je n'ai pas nié. Elle aussi, elle est en thérapie. Elle a été affectée par ça, bien que je pense que les gens de sa famille ont amplifié l'affaire en me noircissant énormément. Ils ont dit que j'étais méchant, que je méritais la prison, et tout... Pourtant, elle dormait quand j'ai fait ça. Je ne peux pas l'avoir traumatisée...

J'ai toujours refoulé mon secret à l'intérieur de moi. Autant à propos des abus que j'ai endurés que de ceux que j'ai commis. Aujourd'hui, ça sort, mais j'ai trop longtemps tout gardé en dedans. Pourquoi est-ce que j'ai répété ces gestes par la suite? Pourquoi? Je me le demande. Je n'ai pas de réponse. Je me dis que j'aurais dû parler à mon père. Il s'en est tant passé... Même que j'ai vu mon oncle violer ma sœur aussi. Il m'avait donné de l'argent pour que je me taise. J'ai gardé le silence. Pourquoi?

Ceux qui ont été agressés courent plus de risque d'être marqués ou de devenir agresseurs, je pense. En le faisant, je voulais prendre une revanche peut-être. Je regrette d'avoir vu ma mère en train de faire l'amour avec son amant. J'aurais voulu coucher avec elle, rien que pour la punir, pour me venger. Je lui ai dit plus tard que j'avais tout vu. Je lui en veux parce que c'est à cause d'elle que je suis devenu comme ça. Elle m'a montré une sexualité sans respect pour soi-même, pour les autres. J'en veux aux femmes en général à cause de ça. Les femmes, pour moi, c'est toutes des salopes, comme ma mère... Quand je fais l'amour, je suis quand même un gars très doux. J'ai des vengeance à vivre avec certaines femmes, mais pas toutes. La plupart des femmes avec qui j'ai fait l'amour n'ont rien vu de ce qui se passait en moi.

Récit d'André

André, 33 ans, fut victime d'inceste de 13 à 16 ans.

Je m'appelle André, j'ai 33 ans, je demeure à l'extérieur du Québec. C'est pourquoi j'envoie mon témoignage par écrit et sur cassette, ayant lu l'annonce faite par Michel Dorais au sujet de sa recherche sur les garçons victimes d'abus sexuels.

J'ai habité jusqu'à l'âge de 17 ans dans une petite ville. J'avais 13 ans quand mon père a abusé de moi pour la première fois. Lui, il avait 40 ou 42 ans. Mes relations sexuelles avec lui se sont poursuivies pendant au moins trois années après le premier abus. Comme résultat de ces abus, il m'a fallu plusieurs années par la suite pour redevenir «sain».

J'ai eu une enfance ordinaire. Je suis le deuxième de cinq enfants dans une famille modeste de travailleurs d'origine britannique. Je me souviens que nous faisons du camping et de l'équitation durant les vacances, et que j'avais des amis avant. J'étais un enfant comme les autres, comme mes frères et mes sœurs. Mais quand est arrivée l'adolescence, et même un peu avant, j'ai su ma sexualité, j'ai réalisé que je ressentais un attrait envers les autres mâles. Je suis devenu renfermé, je me suis isolé. C'est à cette époque-là que j'ai été agressé.

Le mariage de mes parents était en train de se briser et je me souviens que ce soir-là ma mère était sortie. Mon père est venu à la maison et, pour une raison ou une autre, nous nous sommes retrouvés dans sa voiture, parlant ensemble. J'ai oublié de quoi nous parlions mais, à un moment donné, le sujet du sexe est arrivé. Mon père m'a dit: «Viens-t'en, je vais te montrer quelque chose.» Il a démarré la voiture et nous sommes allés en dehors de la ville.

Il est sorti de l'autoroute et s'est engagé dans un chemin pas très passant. Je me souviens des grands arbres de chaque côté de la voiture. Il m'a dit qu'il devait sortir de la voiture pour aller uriner et moi je l'ai rejoint. Peut-être que j'ai jeté un regard vers son pénis, plus par curiosité qu'autre chose. Quand nous sommes revenus dans la voiture, il m'a demandé si j'avais déjà vu le pénis d'un homme. Je lui ai dit que non. Il a sorti son pénis et me l'a montré.

Puis, il a demandé à voir le mien. Je l'ai sorti. Il a voulu savoir si je me masturbais et m'a offert de me montrer comment on le fait «correctement». Il a tenu mon pénis dans sa main, il m'a masturbé jusqu'à ce que je devienne dur et m'a poussé à lui faire la même chose. Après, il a pris mon pénis dans sa bouche. Je suis venu tout de suite près d'éjaculer. Je ne savais pas que les gens pouvaient faire ça. Mon père m'a demandé de sucer son pénis pour me montrer comment il fallait faire. Ensuite, nous avons enlevé nos pantalons. Il m'a dit de me tourner de côté, de me plier sur le siège, le visage vers l'arrière de la voiture. C'est alors qu'il m'a violé, qu'il m'a sodomisé.

Je me souviens que j'ai crié quand il est entré en moi. Je pensais que j'allais mourir. Malgré tout, j'ai ressenti des sensations, des choses que je découvrais pour la première fois. Mais la douleur l'emportait, elle était trop forte. Quand il a joui en moi, je pleurais. Après qu'il a eu fini, il a nettoyé l'auto et a essayé de me calmer. Nous sommes retournés à la maison. Je ne me rappelle plus comment ça s'est terminé. Peut-être qu'il est allé se coucher, je ne sais pas.

Je n'ai raconté à personne ce qui s'était passé. Mon père n'a jamais été puni. Je ne connaissais personne qui avait été agressé et je n'avais personne avec qui en parler. J'ai gardé mes peurs et mes sentiments en moi-même. Je me sentais trahi, isolé, incapable d'aimer, incapable d'être aimé...

Environ six mois plus tard, mon père est parti de la maison. Il est allé habiter chez ma grand-mère. Nous, les enfants, on allait passer nos fins de semaine là-bas. Une fois, pendant que je me préparais à me coucher, mon père m'a demandé de lui donner un massage. Il travaillait très fort physiquement et il avait souvent mal au dos, alors j'ai dit oui. Il s'est déshabillé complètement. Moi-même, je n'étais qu'en sous-vêtements. Quand il s'est tourné sur le dos, il m'a demandé de les enlever. Ce soir-là, nous avons commencé une relation de codépendance sexuelle: à partir de ce moment, quand il me demandait de lui donner un massage, c'était un signal pour avoir des relations sexuelles ensemble. C'était de la masturbation mutuelle ou de la fellation mutuelle; jamais il n'a essayé une autre fois de me sodomiser. Souvent, après avoir eu nos relations sexuelles, nous parlions de

l'école, de ma mère ou de tout autre chose. C'était à peu près les seules fois qu'on se parlait.

Pendant mon adolescence, je me souviens que je me sentais isolé, déprimé, j'espérais que j'arriverais à ne plus rien ressentir. Les seules relations que j'ai eues avec des garçons de mon âge étaient sexuelles et superficielles. Je ne gardais pas mes amis. Je me sentais vulnérable, apeuré. J'avais des problèmes scolaires. L'école m'ennuyait. Je l'ai quittée. J'ai été placé dans une école privée pour finir mon année scolaire. Là, j'ai rencontré Marc, qui allait devenir mon ami le plus proche pendant deux ans. Nous étions inséparables, toujours en train de faire des choses ensemble. La dernière fois que nous nous sommes vus, nous avons passé l'après-midi à la plage. La soir, nous sommes allés au chalet de son père. Nous étions seuls tous les deux. Marc et moi avons bu plusieurs bouteilles de bière et fumé du hasch qu'il avait apporté. Quand nous nous sommes couchés, j'ai amorcé une activité sexuelle. J'étais attiré par lui et je me demandais comment ce serait d'avoir du sexe avec lui. Ma main a glissé sur son côté et lentement j'ai enlevé son sous-vêtement. Je l'ai sucé et il m'a fait la même chose. Après, je l'ai retourné et je l'ai enculé, peut-être plus brutalement qu'il aurait aimé. Il a voulu me faire la même chose. J'ai refusé.

Après notre retour à la maison, je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles. À l'école, j'ai commencé à être harcelé et menacé par des jeunes qui disaient savoir que j'étais un pédé, une tapette. J'ai quitté l'école pour de bon cette fois-là. Quelques mois plus tard, j'ai déménagé chez une de mes tantes, très loin de ma ville natale. J'ai dû continuer mes études à cet endroit par la suite.

Je suis allé vivre seul quand je suis devenu adulte. J'ai encore changé de ville. Au début, je ne sortais jamais. Des copains de travail m'ont amené dans un bar gai local et j'ai pris l'habitude d'y retourner par moi-même. J'allais aussi à des réunions qui me permettaient de rencontrer du monde. J'ai couché avec beaucoup d'hommes. La seule chose que je ne faisais pas, c'était les relations anales.

Malgré tout, j'avais peur de l'intimité, de l'amitié. Je trouve encore difficile d'avoir confiance en quelqu'un et j'ai peine à croire que les autres peuvent me trouver attirant. Je suis resté assez solitaire

pendant des années. J'ai attendu longtemps avant de trouver enfin un homme qui me fasse l'amour avec tendresse; c'est le seul avec qui j'ai accepté d'avoir des relations anales. Depuis ce temps-là, j'ai eu d'autres relations, certaines fondées sur le sexe, d'autres sur l'amitié.

Dans mes fantasmes sexuels, j'aime me sentir dominateur mais de temps en temps j'ai des fantaisies où je suis l'esclave de quelqu'un d'autre et je suis forcé de lui obéir. J'ai essayé de vivre ça une ou deux fois, mais je me suis aperçu que je n'aimais pas vraiment ce rôle dans la réalité. La relation la plus agréable que j'ai eue, ç'a été avec un partenaire avec qui nous pouvions tous les deux être tantôt passifs tantôt agressifs, selon ce dont nous avons besoin. Que ce soit en fantasmes ou en réalité, mes partenaires sont des gens comme moi pour ce qui est de l'âge et du poids.

J'ai choisi d'oublier et de ranger dans une petite boîte de mon cerveau tout ce qui était arrivé pendant mon adolescence. Ça m'a coûté cher parce que j'ai raté mon enfance et je m'en aperçois quand je parle aux autres, surtout dans ma façon d'entrer en relation, qui contraste avec la leur. Arrivé à ce point de ma vie, j'accepte et je suis même content d'être gai. Pourtant, je reste réservé, gêné. Mais je suis plus confiant, je montre mes émotions, j'ai moins peur d'être rejeté ou de devenir dépendant de quelqu'un. Je sors de temps à autre et j'ai des relations sexuelles qui, la plupart de temps, me satisfont. Je deviens de plus en plus à l'aise dans le mode de vie qui est le mien.

CHAPITRE V

Composer avec l'abus ou La confusion des sentiments

Le garçon dont on a abusé se retrouve porteur d'une blessure psychique, symbolique et identitaire qui non seulement ne cicatrise pas aisément, mais s'aggrave souvent au fil du temps. Plus cette blessure est niée, cachée ou négligée, plus elle rappellera sa présence à travers divers symptômes physiques, psychologiques ou relationnels. Comme le disait un répondant, «c'est comme une bombe à retardement installée en toi», une arme invisible dont personne ne connaît le mécanisme suffisamment pour pouvoir l'arrêter.

Il est difficile d'établir *a posteriori* des liens de cause à effet entre le traumatisme de l'abus sexuel et les problèmes des garçons qui en furent victimes. Beaucoup de jeunes hommes présentent des problèmes psychologiques ou relationnels analogues sans jamais avoir été agressés. Pour pouvoir prouver l'existence de liens de causalité entre les abus sexuels et les problèmes subséquents des ex-victimes, il faudrait comparer l'évolution de garçons de milieux semblables, les uns étant victimes d'abus, les autres pas. Pour des raisons pratiques et éthiques évidentes, il est impossible de mener de telles recherches. Mais cela ne signifie pas qu'il faille renoncer à comprendre les séquelles d'abus sexuels à partir du devenir de ceux qui en furent victimes. La récurrence de difficultés

vécues par les 30 jeunes hommes interrogés dans le cadre de cette enquête ne peut qu'attirer l'attention. Ne pouvons-nous pas émettre l'hypothèse que ces problèmes communs constituent autant de répercussions possibles de l'abus sexuel au masculin?

L'abus sexuel entraîne souvent une confusion, sinon une dissonance cognitive chez le garçon, d'où le titre donné à ce chapitre (d'après un roman de Stefan Zweig¹). Il y a confusion cognitive quand le garçon ne sait plus que penser et comment interpréter ce qui lui arrive. Il y a dissonance cognitive quand survient une discordance, une contradiction ou une rupture dans des informations contraires. Dans un cas comme dans l'autre, le processus de construction de la réalité est brouillé. L'individu éprouve alors des émotions disparates ou paradoxales. Dans le contexte précis de l'abus sexuel sur des garçons, pareil embarras est susceptible de prendre plusieurs visages, que voici.

Affection ou exploitation?

«Je ne savais pas quoi penser» déclarent plusieurs répondants. Entre le moment où l'attention reçue de la part de celui qui n'a pas encore dévoilé ses intentions semble être un élément positif dans leur existence et le moment où l'agression sexuelle se produit ou se reproduit, il y a une rupture. Elle n'est pas sans jeter de la confusion dans l'esprit des jeunes à propos de l'auteur d'abus: «Est-ce qu'il m'aime vraiment? Est-ce par faiblesse qu'il commet ces actes? Les regrette-t-il? Est-ce que j'ai pu, sans le vouloir, provoquer ces choses-là? Et s'il ne s'agissait que d'une erreur, qui ne se reproduira plus?»

Dans bien des cas, la relation de confiance initiale ne se transforme que graduellement en sentiment d'être trahi ou exploité. Cette détérioration va créer un questionnement dans l'esprit de l'enfant à propos de sa propre culpabilité ou de sa responsabilité, avant même de mettre en cause celles de son aîné. Tous les enfants aiment recevoir de l'attention: vraisem-

blement, les agresseurs le savent et jouent sur l'ambiguïté de la relation qu'ils entretiennent avec l'enfant. Ajoutons à cela que la plupart des enfants ont appris à obéir aux adultes: même lorsque ces derniers exigent des choses incompréhensibles, c'est soi-disant pour leur bien. Comme l'indiquent les témoignages recueillis, même après que l'enfant a compris qu'il s'agit d'un abus et qu'il en souffre, il cherche à expliquer la conduite de son agresseur. Il a parfois tendance à minimiser la gravité de la situation en se disant qu'en tolérant ces actes, il reçoit au moins quelque attention, ou encore il tente de se convaincre que ces événements ne se reproduiront pas. Comme l'auteur d'abus ne présente jamais la relation comme anormale mais plutôt comme un jeu secret, un échange de bons procédés, une initiation ou un geste normal d'affection, le garçon en vient à douter de son propre jugement. A-t-il raison de résister? Est-il objet d'amour ou de désir légitimes, même si cet amour et ce désir lui pèsent? Comme les garçons les plus vulnérables à l'agression sexuelle sont ceux qui sont le plus en quête de tendresse et d'attention de la part d'un adulte, ils se montrent d'autant plus tolérants que c'est l'un des rares moments où un aîné s'occupe enfin d'eux. L'enfant qui n'a jamais été caressé est heureux de l'être enfin, celui qui est négligé est content que l'on s'occupe de lui, celui qui est rejeté est fier qu'on reconnaisse enfin son existence. Ils permettent ainsi à l'homme qui devait être leur sauveur de devenir petit à petit leur geôlier.

Plusieurs garçons finissent par croire que ce type de relations entre jeunes et adultes est courant, quoique clandestin. Certains se disent qu'en acceptant ses caresses intimes, ils rendront leur père ou leur frère plus heureux, donc plus compréhensif à leur endroit. Ils perçoivent ces contacts comme l'occasion de recevoir une attention autrement refusée. D'autres craignent par leur refus de perdre l'amitié d'un adulte qui dit les aimer. Ils ne savent plus ce qui est bon ou mauvais pour eux. Cette confusion est souvent accentuée par le fait que ces garçons ne communiquent guère avec leurs proches. Ils n'ont par conséquent

que peu de personnes repères auxquelles se référer pour évaluer ce qui leur arrive.

Une fois le premier abus survenu, et *a fortiori* s'il se reproduit, le jeune garçon est surpris de constater combien sa recherche légitime d'affection ne trouve pas de réciproque. Les attentes des protagonistes ne coïncident guère. L'un sollicite attention et protection, l'autre cherche à obtenir des gratifications sexuelles. Beaucoup de jeunes se sentent pris au dépourvu et coupables de ce malentendu: peut-être est-ce leur propre comportement qui a incité leur agresseur à croire qu'ils étaient intéressés à avoir des relations sexuelles? Peut-être la sexualité est-elle le prix à payer pour gagner l'attention des plus grands? Lorsque les compensations affectives ou matérielles apportées par l'agresseur, ou encore la crainte qu'il inspire, ne feront plus le poids, le jeune comprend que ce qu'il prenait pour de l'affection était de l'exploitation.

Étranger dans son corps

Lorsqu'elle dure, la situation d'abus sexuel entraîne chez le garçon un sentiment de dépossession de son corps et de sa sexualité. Quelque chose en lui a été dérobé. Plus encore: quand il ne peut se dégager de l'emprise de son agresseur, il va lui-même se couper petit à petit de ses propres émotions, se blinder face à l'inéluctable, bref devenir un étranger dans son corps.

Pour se défendre contre l'invasion répétée de son intimité, le garçon agressé va en effet opérer une certaine dissociation entre son corps et son esprit. Plusieurs affirment qu'ils ont ainsi acquis la faculté de «sortir de leur corps». Durant l'abus, ils s'évadaient mentalement d'un corps devenu indépendant d'eux-mêmes. À la limite, ce n'était pas d'eux que l'on abusait, mais de leur corps uniquement. Pareille attitude ne confine-t-elle pas à la schizophrénie? Dans certains cas, c'est bien possible. Mais cette scission, cette fuite ou ce déni de la réalité n'en demeurent pas moins des mécanismes de défense et de survie.

Dans le même ordre d'idée, nombre de ces garçons ont développé une sexualité axée presque uniquement sur le plaisir vicariant: ils s'oublient volontiers eux-mêmes pour satisfaire leurs partenaires. Ils mettent ainsi de côté leurs propres désirs ou plaisirs, comme s'ils avaient une fois pour toutes intégré le ravalement de leur personne au rang d'objet sexuel, abdiquant dès lors leur droit d'être sujet. Pas étonnant qu'on trouve ensuite parmi eux tant de jeunes qui se prostituent quasi machinalement ou encore qui demeurent avec des partenaires qu'ils n'ont pas vraiment choisis. Étant perçus comme un mal nécessaire, les rapports sexuels leur apparaissent au pire comme un mauvais moment à passer, au mieux comme un devoir.

Plusieurs ont la sensation d'être privés de tout plaisir sexuel à cause des souvenirs qui les assaillent lors de rapports sexuels ou de leurs préliminaires. Certains font état d'une très lente réhabilitation sur ce plan: «La première fois que j'ai ressenti quelque chose, c'est 12 ans plus tard! Même avec les filles que j'aimais, je ne ressentais presque rien quand elles me touchaient»; «Ça m'a pris longtemps avant de reconnaître mes propres désirs plutôt que de me forcer chaque soir à faire jouir ma femme.» Beaucoup ont conservé de leurs expériences d'abus la peur d'être touchés, d'être à nouveau agressés: «Ça me brûle comme du feu quand on me touche. Ou je reste figé ou je frappe»; «Faut pas qu'on m'approche de trop près...»

Le rapport au corps des hommes qui furent victimes d'abus sexuels est parfois plus problématique encore. L'automutilation chez ces garçons peut être interprétée non seulement comme une tentative de dissociation entre eux et leur corps mais aussi comme une autopunition. C'est le châtiment infligé à son corps pour le punir d'avoir ressenti quelque chose ou encore la volonté de le rendre moins attrayant. S'infliger de la souffrance physique peut être aussi un moyen de faire diversion à la douleur émotionnelle. Paradoxalement, l'autodestruction peut aussi apparaître aux yeux du jeune homme comme une preuve de reprise de possession d'un corps jusque-là considéré comme étranger.

Les efforts en vue de se délivrer d'une mémoire et d'un corps sources de souffrances passent parfois par des idées ou des tentatives de suicide. Des recherches récentes ont montré l'importance de ce problème². Plus du tiers des hommes interrogés dans le cadre de la présente recherche rapportent avoir sérieusement songé à se suicider. Plusieurs ont fait au moins une tentative en ce sens. Cherchant à expliquer leurs conduites suicidaires, certains disent qu'ils n'arrivaient pas à vivre avec leurs souvenirs et que la seule façon de se libérer de ce corps qui avait provoqué l'abus et qui en conservait les traces était de lui enlever la vie. Des pensées suicidaires peuvent aussi surgir dans le but d'en finir avec des séquelles insupportables de l'abus. Il semble que plus le nombre d'abus ou d'agresseurs est élevé, plus la propension au suicide est marquée.

De l'attachement à la haine

Pour peu qu'il s'agisse d'un de ses proches, le garçon ressent une grande confusion affective face à l'agresseur. Il l'aime, car c'est son père, son frère, son ami, son oncle, qui s'occupe enfin de lui, et simultanément il le déteste car cet homme abuse de lui, de son corps, de sa confiance, de sa naïveté. Plusieurs émotions contradictoires envahissent le garçon agressé et le troublent quant aux sentiments à adopter. Il peut donc en arriver à penser ou à faire une chose et son contraire tout à la fois: par exemple, porter plainte contre son agresseur et continuer à le voir en cachette, se culpabiliser à cause de sa complaisance à l'égard de ce dernier tout en continuant de faire ce qu'il exige.

Cette confusion de sentiments atteint parfois des paroxysmes. Le garçon ne sait pas s'il doit encore aimer ou s'il doit détester cet homme qui lui a prodigué, à certains moments (fussent-ils très brefs) affection, attention, gratifications. C'est ainsi que Pascal refuse encore de révéler l'identité de celui qui a abusé de sa confiance, que Bruno refuse de

témoigner contre son beau-père, que Martin et James considèrent qu'ils n'ont fait que s'acquitter d'une dette en s'abandonnant à ceux qui les ont hébergés lors de fugues. Dans ces cas, comme dans bien d'autres, les ex-victimes oscillent entre la colère et la compassion, la vengeance et la volonté de ne pas faire de tort à un homme «qui a quand même été bon à part ça» ou «qui a refait sa vie depuis».

Il n'est pas facile pour un enfant ou un jeune adolescent de se tourner contre celui qu'il a auparavant aimé, et parfois pris comme modèle. S'il est ardu d'oublier un inconnu qui vous a fait du mal tant les mauvais souvenirs qu'il a semés viennent vous hanter, oublier un père, un frère, un oncle ou un ami intime devient presque impossible. Ainsi, son père ou son frère continueront toujours de faire partie de la vie du jeune homme, qu'il le veuille ou non, ne serait-ce que du fait qu'il en entendra toujours parler, même s'il ne le fréquente plus.

Rarement l'agresseur est uniquement cela aux yeux de l'enfant. Ce dernier a souvent aussi de bons souvenirs de cette personne, d'où sa difficulté à fixer ses sentiments entre l'amour et la haine, l'attachement et l'indifférence. Les attentions reçues dans le contexte de l'abus (compliments, faveurs, cadeaux, etc.) peuvent un temps faire passer au second plan ses aspects négatifs ou traumatisants. Il en va de même pour les conséquences appréhendées de la révélation de l'abus: elles peuvent constituer un frein. Quelles seront les conséquences pour celui qui sera dénoncé? Dans l'analyse coûts/bénéfices que fait le jeune, il se demande: «Qu'est-ce que j'ai à gagner là-dedans? Qu'est-ce que j'ai à perdre si je dénonce mon père, mon frère, mon oncle ou mon ami?» Les situations d'inceste, dans lesquelles le jeune ne risque pas seulement de perdre un grand frère, un père ou un grand-père, mais toute sa famille, sont particulièrement dramatiques. Et en effet, certains garçons semblent les seuls à être «punis» pour ce qui s'est passé; ils sont retirés de leur milieu et n'ont guère de contact avec leur famille d'origine par la suite.

L'ampleur de la confusion et du sentiment de trahison chez l'enfant dépendra évidemment du rapport initial de confiance entretenu entre le garçon et celui qui en abusera. La répétition des abus ou l'implication de plusieurs agresseurs aggravent évidemment la situation. Paul, Justin, Olivier, Maxime et Éric, qui ont tous été molestés par plusieurs hommes, sont apparus comme les plus désemparés et les plus fragilisés par leur passé. Tous ont plus d'une fois tenté de se suicider, tous ont fait une grande consommation de drogues et d'alcool, et cela dès leur prime adolescence, et tous manifestent d'importants problèmes émotifs et sexuels. Ils n'ont guère de balises pour les guider sur le plan affectif et ne possèdent aucun repère pour jauger leurs propres sentiments et ceux des autres. Immense est leur désarroi émotionnel.

De l'attachement à la haine, la plupart des garçons vont faire le cheminement. Mais une certaine ambivalence va, la plupart du temps, caractériser leurs émotions à l'égard de celui qui a abusé d'eux. Le monde n'est pas ou bon ou mauvais, tout entier dans un camp ou dans l'autre. Certains garçons vont en vouloir autant sinon plus à leur famille ou aux intervenants sociaux, qui n'ont pas su les croire, les protéger ou les aider. Car il n'est pas facile de renier un père, un frère, un oncle ou un ami à qui toute confiance fut jadis accordée. Il n'est pas facile, non plus, de vivre avec la haine au cœur. Comme le disait un jeune adulte interrogé: «Ta haine, elle finit par te détruire toi-même.»

Souffrance et plaisir

Il se produit souvent une divergence entre la définition objective de la situation — un abus — et les sensations physiques éprouvées par le garçon. Le corps peut, par exemple, ressentir du plaisir — avoir une érection ou éjaculer — alors que la raison s'y refuse, s'en étonne, en est carrément dégoûtée. Cette autre forme de scission entre le corps et l'esprit pourrait aussi expliquer les tentatives du garçon de punir son

corps pour ce qu'il a ressenti ou pour «l'endurcir» afin qu'il ne ressente plus rien. Il en va de même de la surconsommation de drogues, de médicaments ou d'alcool, fréquente chez les ex-victimes d'agressions: elle vise à insensibiliser.

Avoir ressenti quelque chose qui ressemble, de près ou de loin, à du plaisir sexuel, voilà qui est invariablement interprété par le garçon comme une preuve que l'abus n'en est peut-être pas vraiment un et qu'il y avait un certain consentement. On ne le répétera jamais assez: il ne faudrait pas se méprendre sur les réactions physiologiques des garçons victimes d'abus sexuels et croire que, s'il y a eu érection ou éjaculation, c'est qu'il y avait consentement, voire contentement. Il ne faudrait pas, non plus, croire qu'une certaine réceptivité est une marque d'engagement pleinement réfléchi ou volontaire: certains garçons étaient à ce point privés d'affection qu'ils auraient spontanément accepté n'importe quelle source de gratifications physiques.

Baucoup de garçons interprètent néanmoins leurs réactions physiologiques aux caresses comme le signe évident d'une participation volontaire. «Si mon corps a réagi, si j'ai ressenti un certain plaisir, ça veut dire qu'il ne s'agissait pas vraiment d'un abus», ont-ils tendance à conclure, du moins dans un premier temps. De nombreux rescapés d'agressions ont en effet témoigné avoir retiré des gratifications physiques (excitation, érection, éjaculation), psychologiques (sentiment d'être important, d'être reconnu, d'être aimé même) ou relationnelles. On comprend dès lors leur ambivalence quant à savoir s'ils étaient en train de souffrir, comme une partie d'eux-mêmes l'éprouvait, ou s'ils étaient en train d'avoir du plaisir, comme une autre partie d'eux-mêmes le ressentait.

Les gratifications physiques ou sexuelles malgré tout éprouvées lors de l'abus laissent les victimes perplexes et inquiètes. Comment des actes qui leur répugnent ou qui les ont fait souffrir peuvent-ils être source de plaisir? N'est-ce pas la preuve qu'elles ont elles-mêmes quelque chose à se reprocher? Non. La souffrance et le plaisir ne sont pas forcément antinomiques. Souffrance et plaisir peuvent coexister: la

sexualité est même l'une des dimensions où une telle coexistence est possible. Le récit d'André, qui décrit la douleur atroce que lui causa la sodomie pratiquée par son père et la découverte simultanée de sensations érotiques, est à ce titre éloquent.

C'est, ne l'oublions pas, au travers d'abus sexuels que beaucoup de ces garçons ont découvert les réactions physiologiques typiquement masculines: zones érogènes, sources d'excitation, érections, éjaculations, qu'il s'agisse des leurs ou de celles de l'agresseur. Certains accepteront jusqu'à un certain point que ces rapports continuent parce qu'ils en retirent malgré tout des gratifications sur le plan physique, ce qui n'est pas sans augmenter leur culpabilité. «Que tu le veuilles ou non, t'éprouves du plaisir quelque part», dit François, victime d'inceste paternel; «J'aimais ça quelque part en moi», constate aussi, perplexe, Antoine, soumis aux attouchements d'un voisin plus âgé. Comment, dès lors, peuvent-ils distinguer entre ce qui relève d'une réaction «normale» et ce qui relève de l'abus? Comment intégrer cette terrible impression d'avoir ressenti «quelque chose» sur le plan sexuel dans une relation perçue, sous d'autres aspects, comme déplaisante? Est-il possible de se sentir à la fois molesté par quelqu'un et physiquement gratifié par certains de ses gestes? C'est à devenir fou. Et c'est précisément sur cette incertitude et ce trouble que tablera l'agresseur.

Dans son étude sur les agresseurs sexuels, Nicolas Groth³ souligne qu'un effort substantiel est fait par ces agresseurs pour amener leurs victimes mâles à éprouver une excitation ou une jouissance sexuelles. Pareil effort viserait plusieurs objectifs. En assimilant excitation ou éjaculation à plaisir consenti, la victime se sentira davantage coupable ou confuse, ce qui la découragera de porter plainte. Cela risque aussi de discréditer son témoignage au profit de l'agresseur: s'il s'agissait bel et bien d'un abus, comment le garçon a-t-il pu en retirer une gratification? ne manqueront pas de se demander certains intervenants, qu'il s'agisse de parents, de policiers, de travailleurs sociaux, de juges ou d'avocats. En

effet, précise Nicolas Groth, «les gens croient à tort que si un homme est dans un état de peur ou d'anxiété, il ne pourra pas parvenir à avoir une érection ou à éjaculer. Plus encore, en confondant éjaculation et orgasme, la victime elle-même peut ne pas comprendre sa réponse physiologique et commencer à douter de sa propre sexualité⁴». Dans l'esprit même de l'agresseur, l'éjaculation de sa victime serait la consécration de son contrôle ultime et complet sur le corps de cette dernière. Cette apparente jouissance confirmerait son fantasme selon lequel le garçon a plus ou moins consciemment provoqué, voire souhaité, ce qui s'est passé.

L'interprétation que le jeune donnera à ses propres réactions, physiques ou autres, est donc primordiale. Mais comment peut-on espérer qu'elle soit adéquatement nuancée quand même les adultes confondent gratification et participation, excitation et désir, éjaculation et plaisir? Se sentir divisé ou morcelé entre l'amour et la haine, le désir et le dégoût, le plaisir et la souffrance n'aide en rien un jeune qui est précisément en train de découvrir «les choses de la vie». Il est emporté par un torrent d'émotions et de sensations contradictoires au milieu duquel il se débat en vain.

Solidarité ou trahison?

Chez le garçon, il y a fréquemment hésitation entre la volonté de mettre fin à des actes qui en partie le rebutent et le souhait de ne pas paraître ingrat envers quelqu'un qui, dans bien des cas, lui a «quand même apporté quelque chose». En effet, la révélation de l'abus est d'autant plus difficile à assumer que l'agresseur représente souvent, du moins avant le drame, une personne significative pour l'enfant ou l'adolescent. Cette ambiguïté engendre de la culpabilité lorsqu'il y a dévoilement de la situation et confrontation de l'agresseur. On dirait même que les garçons hésitent à révéler ce dont ils sont victimes de la part d'aînés en vertu d'une certaine solidarité masculine. Certains refuseront toujours de dévoiler

l'identité de l'homme qui a abusé d'eux. Comme si une telle chose ne se faisait pas et comme si le lien entre eux était malgré tout plus fort que la raison, que la loi, que la souffrance endurée même.

Les malaises entourant les abus sexuels au masculin ne sont pas pour amenuiser la confusion des garçons. Certains n'arrivent que difficilement à dissocier abus sexuel et initiation (homo)sexuelle. Un garçon qui se perçoit comme étant d'orientation homosexuelle ou bisexuelle a donc plus de difficulté encore à divulger les abus qu'il a subis. D'une part, parce qu'il craindra qu'on ne lui reproche d'avoir recherché ces contacts, puisque les relations entre hommes, il est supposé aimer ça; d'autre part, parce qu'il craindra d'accabler injustement un aîné qui l'a, d'une certaine façon, initié sexuellement et qui lui a permis, le cas échéant, de découvrir la «vraie nature» de son orientation sexuelle.

Pour le garçon impliqué, l'abus provoque souvent une situation de double contrainte. Ou il garde le silence et continue de subir des abus auxquels il veut mettre fin, ou il parle et, dans un tel cas, s'attire la colère et le ressentiment d'un proche (l'agresseur) et, dans bien des cas, de l'entourage de ce dernier. Cette valse-hésitation entre le maintien du secret et l'impression de commettre une trahison persiste du fait que des questions primordiales restent sans réponses dans la tête de l'enfant ou de l'adolescent: Pourquoi est-ce que cela s'est produit? Quel rôle ai-je joué dans ma «séduction»? Si je n'en ai pas encore parlé jusqu'à présent, pourquoi le faire maintenant? Pourquoi m'en prendre à un homme qui est, malgré tout, mon frère, mon père, mon oncle ou mon ami? Pourquoi ne me suis-je pas moi-même défendu? Ai-je vraiment besoin des autres pour régler ça?

La révélation de l'abus, lorsqu'elle est faite, ne résout pas forcément cette ambivalence. Loin de là. La dénonciation peut malheureusement accroître les sentiments d'angoisse et de culpabilité et renforcer la peur d'être rejeté et de perdre à jamais l'affection de proches (l'agresseur faisant généralement partie de l'entourage du garçon). La crainte de rompre

un pacte non écrit en brisant le secret de l'abus ne doit pas être sous-estimée. Dans le cas où un témoignage contre l'agresseur est requis, la réticence du garçon apparaît parfois nettement. Illustrant ce phénomène, James raconte:

Ce monsieur-là, c'est des amis qui me l'ont fait connaître pour qu'il m'héberge durant mes fugues du centre d'accueil. Il me semblait *cool* pour un vieux. Il a commencé tranquillement à me «taponner». Je l'ai laissé faire parce que je ne pensais pas qu'il irait plus loin: il savait que j'avais une petite amie. Un matin, quand je me suis réveillé et que j'ai vu qu'il était couché à côté de moi, je me suis posé des questions. J'avais fumé pas mal de hasch la veille. Je n'étais pas en état de réagir... À ce moment-là, de toute façon, je me foutais de tout. C'est devenu comme une habitude pour lui, par la suite. Je me laissais faire pour avoir la paix. Puis, je n'avais pas d'autre endroit où aller. Je me disais: C'est ma vie, c'est la vie que j'ai choisie. J'acceptais jusqu'à un certain point parce que je voulais encore rester là. Quand on se levait, c'était comme s'il ne s'était rien passé. C'était pas un viol, je ne voyais pas ça comme un viol. Il faisait ça avec d'autres gars, mais je ne le savais pas encore à ce moment-là. Il me laissait la clé de son appartement, je pouvais inviter ma petite amie quand j'étais tout seul. C'est quand la police est venue à l'école pour m'interroger que l'histoire a pris une autre tournure. Les agents m'ont dit que le vieux mettait des jeunes en contact avec d'autres adultes pour qu'ils aient du sexe ensemble. Avec moi, ce n'était pas encore rendu là. Les policiers ont dit qu'ils me garderaient tant que je ne parlerais pas. Après quelques heures, j'ai craqué. On m'a retiré de l'école provisoirement pour ne pas nuire à l'enquête, parce qu'il y avait d'autres gars de mon école impliqués. La seule personne à qui j'ai accepté d'en parler, c'était un éducateur qui avait lui-même été victime d'abus quand il était jeune. Il me comprenait, lui. J'ai passé en cour pour

témoigner contre le bonhomme. Aller à la cour a été plus une partie de plaisir qu'autre chose, parce qu'on faisait les fous en attendant et qu'on n'a pas été obligés de témoigner finalement, vu qu'il a plaidé coupable. Ça faisait mon affaire. La seule chose qui me reste, c'est que chaque fois que je reprends de la dope, ça me rappelle cette période-là. Je ne sais pas si je lui en veux vraiment. J'en connais qui disent qu'il n'est pas assez puni parce qu'il n'a écopé que de quelques fins de semaine de prison. Moi, je me dis: Après tout, si c'est arrivé, c'est qu'il fallait que ça arrive. C'est peut-être pour ça que je ne porte pas le poids de ça. C'est comme étranger à moi. C'est passé, c'est fini, c'est tout. J'avais besoin de lui; il avait besoin de moi. Il ne m'a pas dénoncé quand j'étais en fugue. Pourquoi est-ce que j'aurais dû le dénoncer, moi?

Pas capable d'aimer, pas capable d'être aimé

Cette phrase, extraite du récit d'André, violé par son père à 13 ans, illustre très bien le désarroi du garçon chez qui l'expérience de l'abus a brouillé les repères cognitifs usuels en ce qui concerne l'amour et la sexualité. N'ayant souvent pas fait l'apprentissage d'empathie auprès d'adultes sensibles et protecteurs, ayant au contraire fait l'expérience d'une sexualité imposée, certaines ex-victimes se retrouveront sans affects, ou presque, dans leur propre vie amoureuse ou sexuelle.

À l'image de ce qu'ils ont vécu, la sexualité de ces hommes devient une affaire de rapports de pouvoir uniquement, avec l'impression que s'ils n'exercent pas un contrôle sur les autres, ce sont les autres qui vont les asservir. Cela explique leur possible renversement ultérieur des rôles, même si cela ne va pas forcément jusqu'à commettre eux-mêmes des agressions. Ainsi, beaucoup de répondants affirment détester que leur partenaire prenne l'initiative lors des relations sexuelles, comme ce fut le cas lors de l'abus. Des partenaires qui s'affirment peuvent être perçus comme des agresseurs potentiels.

Leurs relations amoureuses sont d'autant plus difficiles que la plupart des ex-vicimes d'abus n'ont guère appris à communiquer ou à affirmer leurs besoins, leurs émotions et leurs sentiments véritables. Le contexte de l'abus a empêché l'enfant de développer l'habileté à s'exprimer, l'incitant plutôt à taire en permanence ce qu'il ressent. Pour se protéger des autres et endormir sa propre souffrance, le garçon peut même procéder, plus ou moins consciemment, à un certain détachement de la réalité. L'alcool ou la drogue sont souvent utilisés pour parvenir à cet état d'engourdissement, nourrissant l'impression de ne pas être tout à fait présent dans le réel, d'être en quelque sorte «comme un zombie»: fonctionnel mais la conscience anesthésiée.

La conviction de pas mériter d'être aimé ressort avec force des récits entendus. Cela devient même une prophétie autoconfirmée. En effet, une mauvaise estime de soi porte ces jeunes hommes soit à éviter ou à saboter des relations significatives, soit, au contraire, à développer une forte dépendance affective ou sexuelle. La première réaction, celle de l'évitement, est causée par la crainte de souffrir ou d'être de nouveau exploité dans le contexte d'une relation intime. La seconde réaction, celle de la dépendance, est sans doute causée à la fois par la crainte de perdre un amour immérité et par une carence affective préexistante mais renforcée par l'abus. Dans tous les cas, on a l'impression qu'il existe un gouffre impossible à combler entre ceux qui furent victimes d'abus sexuels et leurs partenaires actuels. Ces hommes ont une soif inextinguible d'attention, d'affection ou de gratification qu'aucune relation n'arrive à satisfaire.

Le sentiment d'être souillé à tout jamais accentue chez certains l'impression de n'être dignes de personne. Un dégoût de soi-même ou des contacts physiques ne prédispose guère à des relations affectives ou sexuelles harmonieuses. Lorsqu'il y a eu, au cours des abus subis, associations cognitives entre souffrance et plaisir, douleur et sexualité, humiliation et érotisation, le jeune homme en vient à la conclusion qu'il n'est pas normal et ne le sera jamais. De là à croire qu'il est indigne d'être aimé, il n'y a qu'un pas.

Chez les garçons d'orientation hétérosexuelle ou bisexuelle apparaît souvent une grande timidité face aux filles ou aux femmes: ils craignent qu'elles ne découvrent leur secret et leur «anomalie» supposée lors de relations sexuelles. La peur que transparaisse leur passé à travers leur conduite sexuelle peut imposer une continence temporaire. Joue aussi la peur de s'attacher, l'amour étant désormais associé à la tromperie ou à la souffrance — ce qui ne va pas sans causer de l'instabilité amoureuse. Les échecs fréquents et répétés des relations de couple chez les hommes interrogés sont assez parlants à cet effet. Ces échecs découlent parfois d'une insatisfaction chronique face à la sexualité, quelle qu'elle soit.

Il faut dire que les pensées intrusives qui surgissent parfois lors des relations sexuelles — essentiellement des souvenirs d'abus — diminuent ou annulent la satisfaction qui en est retirée. «Ça me revient même quand je ne veux pas y penser, quand ce n'est pas le moment, par exemple quand je veux m'endormir, quand je fais l'amour, quand je me masturbe — là c'est le pire parce que je joue avec un pénis et ça me fait penser au sien. Je trouve ça dégueulasse un pénis», raconte un répondant. Semblable réaction n'est pas exceptionnelle. Selon l'auteur et thérapeute Mic Hunter, plus de 80 % des victimes d'inceste rapportent avoir des *flash-back* de l'inceste quand elles font l'amour⁵. Se sont opérées chez ces hommes des associations cognitives entre toucher, caresse, sexualité et abus de pouvoir, peur, honte ou même douleur physique. Être touché signifie être abusé, affection signifie sexualité, proximité physique signifie promiscuité. Même placée dans une situation qui ne présente objectivement pas de danger, l'ex-victime restera souvent méfiante et distante: «Si quelqu'un est bon pour moi, je me dis qu'il doit vouloir quelque chose en retour, que je vais devoir payer pour ça tôt ou tard»; «Quand on s'intéresse à moi, je me méfie, je fuis, parce que je ne sais jamais ce qui va finalement arriver.»

Le rapport à soi et à autrui étant perturbé par l'abus, il s'ensuit que toutes les relations avec les autres seront insidieusement empoisonnées. Autant les proches que les inconnus

sont perçus à travers le prisme de la peur de l'abus et de la méfiance qui en résulte. Une fois qu'il a été trompé par un proche, l'enfant ou l'adolescent en déduit que tout le monde peut faire de même: tous deviennent des violeurs potentiels à ses yeux — hommes et femmes. Toute relation est menaçante. La peur que sa confiance soit de nouveau trahie engendre une méfiance parfois proche de la paranoïa, qui se nourrit d'elle-même. Cette méfiance se manifeste notamment par la réticence à recevoir la sympathie et l'affection, surtout si elle s'exprime physiquement. Comme si l'amour ou la compassion cachaient forcément autre chose de moins noble. Les ex-victimes d'abus ont souvent beaucoup de difficulté à croire en des relations de sincérité, d'empathie et de transparence.

Certains ont compris, au travers de l'abus, que ce n'était pas eux qu'on aimait, mais leur corps, et ils en ont pris leur parti. On ne les aimera jamais, eux, mais leur corps, si. Ils vont alors survaloriser certaines parties de leur anatomie, celles qui furent précisément objet d'attention dans le contexte de l'abus. Ce n'est pas lui qu'on aimait, constatera le jeune homme, mais ses fesses, son pénis, son ventre, son torse, sa peau douce, ses cheveux, son visage imberbe, etc. S'il veut encore être aimé, pensera-t-il, il doit par conséquent mettre en évidence ces attraits. Certains reconnaissent et déplorent cette dynamique malgré qu'ils la perpétuent. Pour ces jeunes hommes, la sexualité n'est plus qu'un instrument pour parvenir à leurs fins. C'est du moins la leçon qu'ils ont retenue. Plusieurs ex-victimes d'abus font explicitement état de leurs tentatives de manipuler les autres au moyen de la sexualité: n'ont-ils pas appris que les aînés ou les adultes pouvaient répondre à cet appel? et que leur seul pouvoir reposait dans leur capacité de séduire? Cette façon de voir peut se traduire par une sexualisation inappropriée des relations avec les autres, de l'exhibitionnisme, parfois de la prostitution. Ces expériences ne manqueront pas de prouver aux jeunes hommes concernés que les conclusions qu'ils avaient initialement tirées de l'abus étaient les bonnes: on ne les aime que pour le sexe.

Oublier... quand le corps refuse de se taire

Même lorsque l'on voudrait les faire taire, le corps et la mémoire se souviennent. En particulier, les garçons qui furent soumis à des abus répétés ont à ce point intégré certaines images, certaines peurs, certains réflexes que, des années plus tard, des séquelles physiques ou psychosomatiques de leurs agressions se font toujours sentir. Parmi ces symptômes, on note :

— la difficulté ou l'incapacité de relaxer ou de trouver le sommeil. De nombreux répondants témoignent en effet d'un sommeil irrégulier, agité, hanté de cauchemars;

— l'hypervigilance, qui amène la personne non seulement à ne s'abandonner que difficilement au repos, mais à être constamment à l'affût de dangers qui, dans la plupart des cas, n'existent pourtant plus. Par exemple, des hommes craignent encore, quinze ans plus tard, que l'agresseur ne fasse irruption dans leur maison la nuit pour les violer ou les tuer. Même s'ils savent que cette idée fixe n'a pas de sens, ils ne réussissent pas à s'en défaire;

— les malaises physiques, d'origine psychosomatique, les plus divers. Par exemple, des nausées lorsqu'ils pensent à la sexualité ou lorsqu'ils font l'amour, même avec une personne aimée et désirée. Ou encore de l'énurésie ou de l'encoprésie dans des circonstances qui leur rappellent l'abus;

— une panique paralysante ou, au contraire, une perte de contrôle pouvant mener à une violence aveugle lorsqu'ils se sentent agressés;

— une hyperconscience de leur apparence physique et du regard des autres, que cela soit utilisé pour séduire l'autre ou, au contraire, pour repousser tout agresseur potentiel;

— des dysfonctions sexuelles, qui vont de la perte d'intérêt face à la sexualité à la compulsivité (ce qui était auparavant traumatisant est, dans ce dernier cas, apparemment transformé en plaisir, comme si la personne voulait se convaincre qu'il n'y a rien d'effrayant dans la sexualité, au contraire: preuve en est qu'elle en a à profusion);

— de l'agoraphobie (peur d'être confiné contre son gré ou d'être retenu prisonnier);

— une anxiété et une angoisse persistantes, même lorsque, en apparence, tout va bien.

À l'inverse de ces symptômes préjudiciables, d'autres réactions peuvent être considérées comme des «solutions» ou des mécanismes de défense, sinon comme des fuites en avant. Pour survivre à la douleur et à la répétition des abus, l'enfant, l'adolescent ou le jeune adulte va plus ou moins consciemment chercher à oublier ces événements. On retrouve:

— l'amnésie totale ou partielle, permanente ou transitoire, de l'abus, de certains de ses éléments ou même de la période de l'enfance durant laquelle il se produisit: garder le traumatisme en mémoire serait trop douloureux. Cette réaction explique pourquoi nombre de garçons victimes d'agressions sexuelles pourront longtemps paraître asymptotiques, alors que leurs traumatismes sont bel et bien présents mais en quelque sorte endormis;

— l'abus de médicaments, de drogues ou d'alcool. Cela constitue pour beaucoup un remède miracle pour fuir la réalité, une façon privilégiée de «geler ses émotions». Cette fuite est, sinon typique, du moins très courante. Selon Mezey et King, les études cliniques sont unanimes pour rapporter des problèmes d'abus de substances toxiques chez les mâles qui furent molestés⁶. Au moins 60 % des hommes en désintoxication auraient été sexuellement violentés, d'après un spécialiste de la question⁷. Les intervenants en toxicomanie s'accordent de plus en plus pour confirmer la corrélation entre abus antérieurs et dépendance actuelle chez un grand nombre d'hommes qu'ils rencontrent;

— le déni ou la minimisation de l'abus lui-même ou de ses conséquences. Dans ces cas, la victime elle-même hésite à reconnaître la vérité, ce qui se manifeste par des doutes sur la qualité de sa mémoire: «Ai-je vraiment vécu cela?» se demanderont, un temps, certains répondants. L'existence possible de «faux souvenirs», soulignée récemment par des psychiatres et des regroupements de parents américains⁸, n'aide pas à éclaircir la situation (bien que j'estime, avec d'autres, que les cas de «faux souvenirs» sont assez limités si on les compare aux situations réelles d'abus qui ne sont pas moins niées).

Les confusions, paradoxes ou problèmes signalés dans ce chapitre ont mis en lumière les répercussions négatives des abus sexuels sur des garçons. Des dérives moins néfastes peuvent aussi exister, quoique dans une moindre mesure et souvent assez indirectement. À ce titre, quelques répondants ont fait allusion à la faculté de création et de sublimation qui a selon eux découlé de leurs traumatismes passés. D'autres ont indiqué une intégration maintenant plus positive de leurs expériences traumatiques passées: ces dernières auraient été l'occasion de leçons de vie qui leur permettraient aujourd'hui de mieux s'en sortir — fût-ce en étant plus affirmatifs et moins «naïfs». Si je prends la peine de mentionner ici ces dimensions c'est pour faire remarquer que l'on peut «faire du plus avec du moins», comme l'a dit un répondant, et que l'interminable liste des séquelles de l'abus sexuel ne doit pas faire oublier qu'on peut finalement sortir plus fort d'une épreuve.

Notes

1. S. Zweig, *La confusion des sentiments*, Paris, Stock, 1983.
2. M. Mendel, *The Male Survivor*, ouvr. cité; J. Briere et M. Runtz, «Suicidal Thoughts and Behaviors in Former Sexual Abuse Victims», dans *Canadian Journal of Behavioral Science*, n° 18, 1986, p. 413-423.
3. N. Groth, *Men Who Rape*, New York, Plenum Press, 1979, p. 123.
4. *Ibid.*, p. 139.
5. M. Hunter, *Abused Boys*, New York, Fawcett Colombine, 1990, p. 86.
6. G. C. Mezey et M. B. King, *Male Victims of Sexual Assault*, Oxford, Oxford University Press, 1992, p. 53.
7. M. Hunter, ouvr. cité, p. 85.
8. Éclairant est le passage que R. Pauzé et J. Mercier consacrent à ce phénomène et à ses traquenards dans leur ouvrage *Les agressions sexuelles à l'égard des enfants*, Montréal, Saint-Martin, 1994, p. 161-66. Les plaintes erronées diffèrent souvent à prime abord des autres en ce sens que les témoignages des enfants sont dénués d'émotion, que ces derniers sont exempts de séquelles et que, dans le cas d'allégations d'inceste, les conjoints sont déjà en dispute en ce qui concerne la garde parentale.

Récit de Denis

Denis, 31 ans, fut victime d'abus alors qu'il avait 8 ans.

Avant que ça m'arrive, j'étais un petit gars sportif, enjoué. Je suis venu au monde dans une famille normale: de bons parents, trois frères, une sœur. Mon abus sexuel, ç'a été le premier événement qui a marqué ma vie.

Ça s'est passé avec l'homme qui s'occupait de la patinoire extérieure dans le parc en face de chez nous. L'hiver, j'y allais souvent jouer au hockey. Je le connaissais bien cet homme-là. Il avait une quarantaine d'années. Il a commencé à nous inviter chez lui, deux de mes amis et moi. Au début, il ne se passait rien de spécial. On parlait, on s'amusait. Il y avait beaucoup de jeux dans sa maison. Un jour, je me suis retrouvé tout seul avec lui. Il a offert de me donner un massage parce j'avais mal au dos. J'ai accepté. Je me rappelle que je me sentais un peu bizarre. J'avais quand même une petite idée de ce qui pouvait se passer, mais je n'en étais pas sûr. Il a commencé par un vrai massage. J'étais juste en sous-vêtements. Puis il est allé plus bas. Ç'a été des attouchements sexuels.

Je me suis laissé faire. Par curiosité. C'était sans violence, sans me forcer. La situation s'est répétée trois ou quatre fois de la même façon. C'est après que ça s'est détérioré. Quand il m'a demandé, en insistant, davantage que des caresses et de la masturbation, je n'ai pas voulu. Il ne m'a pas fait de menaces, mais je suis vite revenu chez nous avec l'intention de ne pas y retourner. Peu de temps après, il a disparu de la région. Je pense qu'il devait faire la même chose avec d'autres gars. Je n'en ai jamais parlé, sauf à ma femme, il y a seulement quelques années.

Après le dernier abus, j'ai commencé à avoir peur: peur de rencontrer cet homme-là par hasard, peur qu'il n'utilise la force pour m'amener chez lui. Je n'ai plus osé aller à la patinoire jusqu'à ce qu'il déménage. Puis, je me sentais coupable, coupable face à mes parents surtout, coupable de ne rien leur dire...

Vers l'âge de 10 ans, j'ai fait des choses avec mon petit cousin de 7 ans. Je lui disais quoi me faire. C'était sans violence. Ça s'est répété plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il me demande d'arrêter. Parce

que je voulais aller plus loin, moi aussi... On n'en a jamais reparlé, lui et moi, même si on a bien failli le faire une fois, je pense. Mais il s'est défilé. Je ne sais pas s'il m'en veut. J'ai l'impression qu'il se sent aussi mal à l'aise que moi. Il y a quelque chose qui n'est pas réglé entre nous, encore 20 ans plus tard. J'imaginai revivre l'expérience que j'avais vécue, mais à l'envers, avec moi qui disait quoi faire à l'autre gars. C'est comme une blessure. C'est comme un plaisir aussi. C'est bizarre. Je me demande aujourd'hui si mon cousin a souffert autant que moi après ce qu'on a fait ensemble, s'il a été aussi mêlé après... Je ne peux pas dire si je l'ai vraiment abusé...

Mes premiers fantasmes sexuels portaient sur des gars de mon âge, un peu plus vieux ou un peu plus jeunes. Mon cousin, c'était parce qu'il était là, accessible. Je trouvais excitant de regarder, de toucher les parties de son corps, mais aussi le fait que ce soit interdit. Je me demandais pourquoi je ne faisais pas ça avec des femmes, pourquoi je restais avec les gars. Autour de moi, les autres parlaient de leurs relations avec les femmes; moi, je n'en avais pas eu à ce moment-là. Ça renforçait ma peur d'être homo...

Quelque temps après, j'ai eu des relations avec des joueurs de mon équipe de hockey, des gars de mon âge. Avec un surtout, qui m'invitait tout le temps à aller coucher chez lui. Ça m'a amené à me demander si je n'étais pas homosexuel. Je devais avoir 11 ou 12 ans. J'avais de la difficulté à aller vers les filles. Par gêne. Je me sentais plus à l'aise avec un gars. Mes premières expériences avaient été comme ça, j'avais découvert la sexualité de cette manière-là. Ça a duré deux ans. J'avais souvent des relations avec les mêmes garçons. Par la suite, j'ai fait un effort pour aller vers les femmes, pour sortir avec des filles, aller à des danses, par exemple.

À 15 ans, j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme. On a été 15 ans ensemble — jusqu'à l'été passé. À cet âge-là, c'était clair, je ne voulais plus d'homosexualité, seules les femmes compétaient. Ce qui est passé est passé, que je me disais. L'ami avec qui je baisais le plus souvent est devenu jaloux. Je me suis fâché avec lui à ce moment-là et j'ai laissé tomber l'équipe de hockey à cause de ça. C'est bien plus tard que j'ai réalisé que j'avais encore des fantasmes homosexuels malgré tout. Avec ma femme, ç'a été long avant qu'on

ait des relations sexuelles. J'étais gêné, mal à l'aise. Au moins 10 mois ont passé avant qu'on ait des relations sexuelles. J'avais peur qu'elle découvre mon passé, qu'elle le voie, qu'elle devine tout ça. Je ne lui en ai parlé que des années plus tard.

J'avais commencé à 13 ans à prendre de la drogue. Je ne pense pas qu'il y avait des liens directs avec l'abus, mais peut-être plus avec ma confiance en moi. Je consommait du «pot», du hasch, de l'alcool. Je le faisais pour essayer ça, mais plus ça allait, plus j'aimais ça, parce que ça m'aidait aussi à me sentir moins timide. Je me sentais supérieur. Pas inférieur, comme avant.

Je me sentais mal à l'aise avec mes parents aussi, à cause de tous ces secrets, de ma culpabilité et des remords pour l'abus que j'avais commis sur mon petit cousin. Je portais ça tout seul dans ma tête. D'avoir abusé de quelqu'un, c'est encore ça le plus gros, même aujourd'hui. Plus que l'abus que j'ai subi.

Je garde en moi de l'agressivité envers le bonhomme qui a profité de moi. Le rencontrer aujourd'hui, je ne sais pas ce que je ferais. Je le traiterais de vieux sale. J'avais une relation de confiance avec lui au début. Après, je n'arrivais plus à faire confiance aux adultes. J'étais toujours sur mes gardes, je m'imaginai toujours des choses face aux hommes. Quand un homme me portait de l'attention, surtout dans le hockey, je devenais un peu parano.

J'ai décidé de jouer au macho pour fuir les jugements des autres. J'essayais de me prouver des choses à moi-même. Je me demandais souvent pourquoi il avait abusé de moi plutôt que d'un autre. Cette paranoïa, je la vis encore. Je me demande toujours, même aujourd'hui, si les gens pensent que je suis homosexuel. Avec les filles surtout, je me sens sur la défensive.

Après que mes premières années avec une femme m'aient presque enlevé ça de la tête, mes fantasmes homosexuels sont réapparus. Vers 19 ou 20 ans. Comme si, une fois le coup de foudre passé avec ma femme, je recommençais à regarder ailleurs, mais seulement vers les gars. Comme avant. Mais je ne réalisais pas mes désirs. Je voulais le faire, mais je reculais au dernier moment. Je voyais l'homosexualité comme quelque chose de mauvais, de pas normal. Ça allait quand même assez bien côté sexuel avec ma femme. Elle ne s'apercevait de rien. Au début, j'étais gêné dans mon corps, j'avais peur

de ne pas savoir quoi faire. J'ai fini par avoir l'habitude. Je me suis peut-être empêché d'aller vers d'autres femmes de peur de ne pas me sentir à la hauteur. Je ne me sentais pas comme les autres. Je me sentais ignorant. Surtout que, chez nous, la sexualité, on n'en avait jamais parlé. Mes parents travaillaient fort, ils étaient occupés du matin au soir. On n'avait pas le temps de discuter de ça. J'avais toujours la crainte de décevoir une femme.

J'ai eu peur de devenir abuseur à une certaine époque. Je ressens moins ça maintenant. C'est surtout quand j'ai eu ma fille, qui a presque quatre ans aujourd'hui, que ça m'a tracassé. Je ne voulais même pas la changer de couches: j'avais trop peur que ça me donne des idées. Je me tenais loin d'elle. Pourtant, je dois admettre que je n'avais aucune idée d'abus. Mais j'avais tellement peur d'en avoir! Avec le temps, mes craintes ont disparu. Depuis que je suis divorcé, je ne vois presque plus ma fille de toute façon...

Mon agressivité, mon malaise, c'est dans la drogue que je les ai passés. J'ai fait une première thérapie il y a plusieurs années. Mais je ne parlais pas de ce qui était arrivé quand j'étais jeune. C'est après avoir débarrassé tout le reste que j'ai fini par me dire qu'il fallait aborder mes histoires d'abus aussi. J'étais plus ou moins prêt à le faire. J'avais très peur du jugement des autres. J'ai reculé au moment où j'allais m'ouvrir là-dessus. Je trouvais ça trop angoissant. Je suis parti, j'ai abandonné ma thérapie. C'est tout récemment que j'en ai parlé à mon thérapeute actuel. Ça fait à peine un mois. Je sentais que je n'avais plus le choix d'être honnête ou non avec moi-même. Je ne voulais plus m'évader de mes problèmes. Mes abus, mes fantasmes, et tout ce que je n'accepte pas là-dedans, ça joue un rôle dans ma consommation de drogues. Au début, la drogue, c'était juste pour le plaisir, puis je me suis aperçu que ça me permettait de fuir mes problèmes. On devine la suite...

Quand j'ai fini par parler des abus que j'avais vécus, j'ai été accepté et encouragé. Ça m'a surpris. Dans mon groupe d'ex-toxicomanes, j'ai rencontré plusieurs gars qui avaient aussi été abusés, qui avaient fait de la prostitution même à la suite de ça. J'étais pourtant sûr que j'étais l'un des rares à avoir vécu ça...

Il y a une dizaine d'années, j'ai vu dans un journal que l'homme qui m'avait agressé avait été arrêté. Mais dans une autre

région que celle où je l'avais connu. J'étais content qu'il habite une autre région. Ça m'a soulagé de voir que je n'aurais jamais à témoigner contre lui. Raconter mon histoire devant tout le monde, je ne l'aurais jamais fait. À cause du jugement des autres. Je trouve quand même qu'on fait bien de condamner les hommes qui abusent des enfants. En thérapie, j'ai rencontré un gars qui avait abusé de ses enfants. J'ai reçu ça comme un coup de poing dans le ventre. J'avais besoin d'air. J'ai eu ma petite fille en tête tout de suite.

Avant, je ne voyais pas tellement ce qui m'était arrivé comme un abus. Je voyais ça comme une relation homosexuelle entre un adulte et un enfant. C'est récent que je perçois qu'il pouvait y avoir un abus là-dedans, même s'il n'y avait pas eu de violence. Moi, j'étais plus ou moins consentant. Ça me culpabilisait plus qu'autre chose. Je n'étais qu'un enfant. Je lui en veux maintenant. C'est peut-être signe que c'était vraiment un abus. Il a profité de moi. Pourtant, c'est peut-être moins le côté abus que le côté homosexuel qui m'a le plus marqué finalement. Je n'ai jamais été à l'aise avec ça...

Quand j'ai eu des fantasmes homosexuels que je ne pouvais surmonter, j'ai déjà pensé louer un prostitué. Le soir, je circulais en auto dans les rues où je sais qu'on en trouve. Un prostitué, je voyais ça comme moins angoissant pour moi. Lui, il pouvait faire ça et, après, c'était ni vu ni connu. Je n'avais pas de comptes à rendre.

Finalement, j'ai eu une relation avec un gars de mon âge. C'est lui qui est passé aux actes. On était drogués tous les deux. On s'est revus deux ou trois autres fois. On travaillait ensemble, mais peu de temps après il a été muté dans une autre ville. Il avait aussi sa femme, comme moi. C'était purement sexuel entre nous deux. On ne se parlait jamais de ça. On le faisait, c'est tout, quand l'occasion se présentait. Lui, il était encore plus mal à l'aise que moi là-dedans, je pense.

Aujourd'hui, j'ai des fantasmes où il y a des hommes plus vieux. Je me fais dominer par eux; c'est dans ma tête uniquement. Mais, depuis que j'ai laissé ma femme, j'y pense sérieusement: Est-ce que je devrais essayer de réaliser ces fantasmes-là? S'il faut le faire pour m'en débarrasser, je serais prêt. S'il faut l'essayer pour savoir vraiment qui je suis et de quoi j'ai besoin, je le ferai. Depuis des

années, je me pose toujours la même question: Est-ce que je suis homosexuel, hétérosexuel ou bisexuel?

Récit de François

François, 17 ans, fut victime d'inceste père-fils de 12 à 16 ans.

Je suis fils unique. Je ne me suis jamais bien entendu avec mon père. Je m'entendais mieux avec ma mère. Mon père est militaire et c'est cette mentalité-là qui régnait dans la maison: pas le droit de sortir après huit heures du soir ni d'aller chez des amis. Il n'y avait pas moyen de discuter avec mon père. On ne se parlait presque jamais.

J'avais 12 ans quand il a commencé à me donner des petites tapes sur les fesses à ma sortie de la douche. Au début, c'était par-dessus la serviette. Il ne me donnait jamais d'affection; je me disais que c'en était. Je trouvais ça normal. Quand il s'est mis à m'enlever la serviette pour me tripoter les fesses, je me suis dit: Oups, y a un problème là... Je ne me sentais pas bien. Je venais les yeux pleins d'eau quand il faisait ça et je me sauvais dans ma chambre.

Je me demandais si c'était une preuve d'amour ou autre chose. Peut-être que mon père manquait d'affection, peut-être qu'il avait des problèmes. Je ne savais pas quoi penser. D'un côté, je me disais: C'est bien qu'il commence à porter attention à moi, à me donner de l'affection. Je vais en profiter, je vais me laisser faire, c'est peut-être simplement parce qu'il m'aime. Il disait qu'il aimait me caresser parce que j'avais la peau douce. Mais les choses ont évolué autrement. À un certain moment, il me prend le pénis, me serre, tout nu, contre lui. Il m'amène dans sa chambre quand ma mère est sortie. Il se couche par-dessus moi. Ça va jusqu'à l'éjaculation. Il me masturbe, me demande de le masturber, de mettre mes mains sur ses fesses et de les serrer fort. Je ne comprends plus rien. Je ne sais pas comment réagir: le laisser faire ou le dénoncer? J'ai peur de sa réaction si je le dénonce.

*J'ai vraiment commencé à comprendre que quelque chose clochait quand j'ai vu le film *Mon corps c'est mon corps*. J'ai compris ce qui se passait: Ce que mon père fait avec moi, c'est pas correct, je me suis dit. Depuis longtemps, mon père avait pris l'habitude d'entrer dans la salle de bain quand je me lavais, de me regarder*

sous la douche ou dans le bain, mais il ne me touchait pas, avant. Moi, je me retournais pour qu'il me voie de dos seulement. C'est au début de l'adolescence que ça a commencé à me déranger. Je ne disais rien parce que j'avais peur de mon père.

Dans les films érotiques qu'on avait à la maison ou qui passaient à la télé, je voyais que c'était toujours un homme et une femme, pas deux hommes ensemble. Je me disais: Y a un problème quelque part avec mon père. J'ai commencé à avoir des problèmes, à me replier sur moi-même, à boire, à me droguer en cachette, à faire des coups comme casser des vitres, voler, mettre le feu, me battre. C'est ça qui m'a conduit en centre d'accueil.

Les relations sexuelles avec mon père étaient devenues fréquentes: une ou deux fois par semaine, quand j'étais tout seul avec lui dans la maison. C'était devenu un échange de faveurs: il me donnait de l'argent en retour. S'il ne me donnait pas d'argent, je me servais moi-même dans son portefeuille. Il devait s'en apercevoir, mais il faisait comme si de rien n'était. Moi, ça me soulageait d'avoir cet argent-là. Avec le temps, c'est presque devenu normal pour moi. J'éprouvais une certaine forme de plaisir: je bandais, j'éjaculais même, je me sentais comme à moitié à l'aise dans tout ça. C'était devenu une habitude pour mon corps. Mais pas dans ma tête: c'est là que ça ne fonctionnait pas.

Une fois, j'ai demandé à mon père: Pourquoi tu me fais ça à moi? Il m'a répondu: «Je te l'ai déjà dit, c'est parce que tu as la peau douce, c'est plus fort que moi. Puis ta mère, elle ne me donne pas assez de cul.» J'en ai parlé à ma mère. Elle n'a pas pris l'affaire au sérieux. Mais elle m'a dit «OK, je vais le fournir plus en cul». Elle ne m'en a plus jamais parlé. Ça m'a fait quelque chose de voir ma mère qui est là pour me protéger mais qui ne réagit pas, qui ne me protège pas. C'est à partir de ce moment-là que je me suis jeté dans la drogue.

Vers 14 ou 15 ans, je me suis dit: Qu'est-ce que je vais faire de ma vie? J'ai ma propre vie à faire. Je ne peux pas toujours être l'esclave de mon père... Je fugue, je prends toute la drogue que je peux me payer. Sur vingt-quatre heures, je suis gelé dix-huit heures. Je manque l'école, j'ai de la misère dans mes relations avec les filles, je change souvent de petite amie. La première fille à laquelle je

m'attache me laisse tomber; je vis ça comme un autre abus. Je me sens trahi, comme avec mon père. Je n'aime pas ce sentiment-là, mais je continue à sortir avec les filles, une en remplaçant une autre. Chaque fois que je sortais avec une fille, il fallait que j'aie une relation sexuelle. J'avais quelque chose à prouver: je n'étais pas une tapette, je n'étais pas un homosexuel. Je faisais l'amour même quand je n'étais pas nécessairement bien avec la fille, juste parce que j'avais quelque chose à me prouver. Oui, j'ai peur d'être homosexuel, j'ai peur d'abuser aussi. On entend tout le temps dire: «Qui s'est fait abuser va abuser.»

Quand je faisais l'amour avec mon père, j'évitais ma blonde. Mon père et ma petite amie, ça n'allait pas ensemble. Pénétrer une femme, pénétrer un homme ou se faire pénétrer par lui, c'est bien différent. La femme, c'est normal, c'est plus confortable, c'est sensationnel, quoi! Avec mon père, il fallait que je sois à quatre pattes pour qu'il me pénètre. Ça m'humiliait. Ça me faisait mal. Je mordais dans l'oreiller. Même complètement gelé, je sentais la douleur. Il m'a demandé de le pénétrer, une fois, et ça m'a éccœuré au plus haut point. J'ai couru me laver tout de suite après. Je me suis sauvé par la fenêtre de la salle de bain. Je me suis gelé bien dur ce soir-là.

Il disait que je le provoquais sexuellement. Par exemple, si je portais un short, si je me promenais en robe de chambre... Ça me fâchait qu'il me dise ça. Je changeais de vêtements. À la fin, j'avais tellement peur de le provoquer que je portais tout en double: deux sous-vêtements, deux paires de bas, deux chemises. Même l'été, je portais plusieurs épaisseurs de vêtements et je gardais une ceinture fermée avec un cadenas. J'en mettais aussi — des cadenas — après mes bottes Doc Marten. Il arrivait à descendre mes pantalons, mais pas à m'enlever mes bottes...

Quand j'ai commencé à emmener des filles à la maison, à recevoir des appels de mes blondes, il était bête avec elles. Il me sermonnait: je n'avais pas le droit de leur tenir la main, de les toucher, encore moins de les embrasser devant mon père. C'était plus facile d'aller chez les filles que de les recevoir chez nous... Au début, quand on baisait, il me disait: «Ça te pratique: tu vas voir, avec une femme, c'est encore mieux.» Mais il était jaloux. Il voulait m'empêcher de faire l'amour avec des filles. À un certain moment, il m'a dit: «Je

t'interdis de faire l'amour avant ton mariage.» Je lui ai répondu qu'il n'avait pas d'ordre à me donner, vu ce qu'il faisait, lui. Il s'est fâché. Heureusement que des amis passaient me chercher. Ça m'a sauvé d'une bagarre.

Souvent, quand je baisais avec les filles, j'avais des flash-back, je voyais mon père sur le mur de la chambre. Lorsque je bois, que je prends de la drogue et que je m'approche d'un lit, j'ai encore ce genre de flash: je revois mon père comme s'il était là. J'ai associé la boisson, la drogue et le lit avec l'abus, tout ça va ensemble dans ma tête. Quand je fais l'amour, parfois je bloque, parce que je revois mon père, et moi avec lui. Dans ces cas-là, je sors du lit en vitesse; il faut que je prenne pas mal d'alcool ou de dope pour m'engourdir...

Quand je fais l'amour avec la fille que j'aime, c'est plus fort que moi, il y a des gestes que je fais comme quand j'étais avec mon père. Je lui serre les fesses très fort. Elle dit que je lui fais mal des fois. Je le sais, mais on dirait que j'ai appris ça et que je n'arrive pas à m'en défaire. D'un autre côté, il y a des positions, je veux dire sexuelles, qui me rappellent trop mon père: je ne suis pas capable. Y a que deux positions où je peux y aller sans restriction parce que c'est impossible ces positions-là entre hommes. Si je me rappelle les abus, je ne peux plus avoir d'érection, c'est certain. Il me faut au moins une heure pour m'en remettre. Un exemple: me faire souffler dans les oreilles, ça me donnait le goût de faire l'amour. Mon père me le faisait souvent parce qu'il avait découvert que, de cette manière, il m'excitait. Ma blonde actuelle avait commencé à le faire sans savoir. Ça m'a paralysé. Je l'ai avertie. Si elle s'oublie, je fige, je perds tout de suite l'envie de baiser. Un autre exemple: quand mon amie commence à me caresser, je me demande ce qu'elle veut en retour. Ça me fait penser à mon père qui voulait toujours du sexe après les caresses.

Mes fantasmes sont affectés par mon passé, oui. Il m'arrive de penser que je domine une fille, que je la prends de force. Puis j'aime faire l'amour quand c'est pas prévu. C'est comme un défi pour moi. Je me demande comment les gens vont réagir. L'autre soir, ma blonde et moi on a baisé devant une de ses amies qui n'avait jamais vu ça. On était un peu cachés par les couvertures. La fille a regardé en dessous pour voir si c'était bien vrai, si on ne faisait pas une

blague. J'aurais plus de difficulté à le faire devant un gars, surtout si je le connais. Avec les gars, j'ai comme une carapace — dans mon groupe de thérapie, c'était la première fois que je pleurais devant des gars. Ça m'arrive d'imaginer que je fais l'amour à trois: deux filles avec moi, de préférence, ou deux gars et une fille. Je l'ai fait, une fois, avec un gars que je connaissais, qui avait été agressé lui aussi. Ça a duré quinze minutes. On était trop nerveux tous les deux. C'était plus beau en fantasme qu'en réalité. Des fois, j'imagine deux hommes faire l'amour. Ils ont mon âge ou un peu plus vieux. Les gars qui m'attirent ne sont pas comme mon père. Ils ne sont pas hypocrites, ils ne se cachent pas. Je préfère voir deux homos s'embrasser que de savoir qu'un homme abuse d'un jeune. Mais je préfère les femmes, c'est bien certain, qu'elles soient jeunes ou vieilles.

J'ai de la misère avec les homos. L'an passé, avec des amis, on allait dans le quartier gai à Montréal, le soir. J'en attirais un dans une ruelle en lui parlant puis, avec mes chums qui m'attendaient cachés, on lui faisait les poches, on lui râpait la face sur l'asphalte si on pouvait. C'était comme une vengeance. Le dernier à qui j'ai fait ça, c'était le cousin d'un gars du centre d'accueil. On était allés chez lui le voler. Par la suite, j'ai réfléchi, j'ai décidé d'arrêter. J'ai même été m'excuser auprès du bonhomme. Il m'a demandé pourquoi j'avais fait ça. Je lui ai raconté mon histoire. Il a compris, il m'a pardonné. Il m'a encouragé à porter plainte contre mon père, parce que finalement c'est à des gars comme mon père que j'en veux, pas aux homosexuels. Je fais la différence aujourd'hui entre les hypocrites qui abusent et les homos.

J'ai dénoncé mon père une fois entré en centre d'accueil. Les éducateurs se demandaient pourquoi je ne voulais pas aller en sortie dans ma famille — surtout quand je savais que j'allais être seul avec mon père. Une fois, ma mère, qui était venue me chercher, a fini par se fâcher. Je me suis réfugié dans ma chambre. Les éducateurs m'ont demandé pourquoi je ne voulais pas sortir. J'ai crié: Parce que mon père abuse de moi! Ils ont entamé des procédures judiciaires. Mais, faute de preuves, mon père a été acquitté. Ça s'est fait très vite, sans même que j'aie pu parler et me préparer avec mon avocat. En cour, il n'a rien dit, n'a fait aucun plaidoyer. J'ai porté plainte contre cet avocat et je veux aller en appel de la décision à cause de la

façon dont les procédures se sont passées. Ne pas avoir été cru m'a beaucoup affecté. Moi, j'étais rien que le jeune qui a déjà des gros problèmes et qui porte plainte contre son père si respecté... Les jeunes, on n'est jamais crus. J'ai perdu confiance dans le système. À ma première sortie du centre d'accueil, j'ai recommencé à prendre de la coke; c'était comme un autre abus que je venais de vivre qu'il soit acquitté comme ça.

La drogue, pour moi, c'est devenu automatique: quand j'ai le moindre problème, la moindre contrariété, faut que j'en consomme pour relaxer. Sinon, je déprime, je pense au suicide. Je n'ai pas le courage de m'ouvrir les veines, mais je me suis mutilé quelques fois. Je me coupais sur les bras. Ça se passait quand je faisais des bad trips, avec toujours le même cauchemar: fallait que je m'échappe pour ne pas que mon père m'attrape. Fallait que j'aille dans un autre monde. Je me suis jeté devant des autos une fois, j'ai tenté de me pendre aussi, mais la corde a cassé.

D'avoir parlé des abus que j'ai vécus m'a soulagé. J'ai participé à des groupes de thérapie. J'ai senti que je n'étais pas le seul gars à avoir été agressé et ça m'a aidé. Le centre d'accueil, c'est ma famille. Je pars dans quelques jours et c'est difficile pour moi. Quand on m'a annoncé que j'allais partir, j'ai éclaté en sanglots. Je n'avais jamais autant pleuré. Maintenant, c'est à moi de faire ma famille.

Je me suis fait une nouvelle blonde. Et c'est sérieux cette fois-ci, même si elle n'avait que 14 ans quand on s'est vus la première fois. Elle vient d'en avoir 15. Notre rencontre a eu lieu dans des circonstances vraiment bizarres. Un soir que je passais dans un parc, j'ai entendu crier. C'était une fille qu'une gang de gars essayaient de violer! Je me suis aussitôt senti à sa place. J'ai poursuivi ses agresseurs. Je n'ai pas réussi à les rattraper. Elle me voyait quand même comme un héros de l'avoir sauvée. Mais je ne veux pas qu'elle me voie en héros: j'ai fait pour elle ce que j'aurais aimé que quelqu'un fasse pour moi. Sa rencontre m'a permis de recommencer à zéro. Je veux fonder une famille avec elle. Elle était enceinte, mais elle vient de faire une fausse couche. En amour, je suis possessif, jaloux. J'ai toujours peur que ma blonde se fasse violer... Pour les gars qui ont été agressés, je pense que les relations avec les femmes

sont plus difficiles. Pas un gars n'est préparé à être agressé, à faire face à ça, à survivre après ça. Il faut tout réapprendre.

J'ai une grande méfiance face aux hommes, surtout ceux qui ont un gros ventre comme mon père, ceux qui sont policiers, gardiens de sécurité, militaires, dans son genre... Je suis toujours sur mes gardes, méfiant face aux hommes plus vieux. J'ai un ami dont le père est aussi militaire et qui a vécu une histoire semblable à la mienne. Il y en a combien comme ça? Il y a peut-être un rapport du fait qu'un soldat, à la guerre, ça peut violer des femmes et des enfants. Dans les cadets de l'armée, où mon père m'avais inscrit, j'avais peur d'être agressé. Je mettais un cadenas à une ceinture que je plaçais entre mes sous-vêtements et mon pantalon durant mes camps de cadet. Ça me faisait comme une ceinture de chasteté.

L'année passée, je m'étais fait un ami, un gars dans la trentaine. Il m'invitait à boire chez lui. C'était un alcoolique, un homme qui pouvait être un peu violent avec ses enfants quand il était soûl. Je pensais l'aider. Je passais beaucoup de temps chez lui durant mes sorties du centre d'accueil. Une fois, alors que je l'aidais à faire la vaisselle, il m'a passé un crayon entre les deux jambes, par-derrière. J'ai trouvé le geste bizarre. Il a recommencé des choses comme ça jusqu'au moment où, là, il insistait un peu trop. Je me suis retourné et je l'ai frappé. Il m'a demandé ce qui me prenait. Je lui ai raconté que mon père avait abusé de moi. Par la suite, il a quand même recommencé à m'agacer. J'en ai parlé autour de moi, j'ai réfléchi à tout ça. J'ai vu que son comportement ressemblait à celui d'un agresseur, à quelqu'un qui essayait de me surprendre quand je ne m'y attendais pas. J'ai eu de la difficulté à me défaire de lui. Il courrait après moi. Mais c'est fini. Je me sens trahi par lui.

Aujourd'hui, j'ai une coupe de cheveux «mohawk» pour que personne ne m'approche. Les gens ont peur. En plus, mon père détestait ça. Mais je ne parle plus à mon père. Il ne veut plus me parler. Ma mère et moi, on se parle un peu, mais pas des abus. Elle prend le parti de mon père. Elle ne veut pas briser son mariage. Elle ne veut pas voir la vérité en face. Mon père est un gars correct à ses yeux et aux yeux de la plupart des gens. Mon père n'est pas capable de s'avouer à lui-même ce qu'il a fait. S'il me l'avouait à moi, ou juste en dedans de lui-même, je serais prêt à lui pardonner. Je ne sais

toujours pas pourquoi il a fait ça. Selon moi, il avait lui-même été violé étant jeune — mais ce n'est qu'une supposition.

Moi, je veux m'en sortir. J'ai des bons buts dans la vie: avoir un bon travail, une famille. Je sais que je devrai me débrouiller seul, sans ma famille derrière moi pour m'aider. C'est dur aujourd'hui de ne compter que sur ses propres moyens. Tu ne sais pas par où commencer. Ça me fait peur, mais en même temps, c'est un défi. Mon amie est aussi là pour m'épauler. J'en aurai bien besoin.

CHAPITRE VI

«Pourquoi moi?» ou La dissonance identitaire

Après avoir passé en revue les émotions et les sentiments contradictoires des garçons victimes d'abus, reste à comprendre de quelle façon cette expérience pèse sur leur identité. Comme le laissent entrevoir les témoignages qui parsèment cet ouvrage, une impression de dépossession de soi est caractéristique des hommes ayant été sexuellement agressés par d'autres hommes. Comment s'en ressent leur représentation d'eux-mêmes? Comment construisent-ils leur identité d'hommes? Quelles sont les questions existentielles auxquelles ils sont confrontés? Pour mieux comprendre la dynamique des victimes masculines d'abus sexuels, il est primordial d'aborder ces éléments. Ce chapitre traitera plus précisément de la dissonance identitaire des jeunes hommes victimes d'agressions sexuelles, c'est-à-dire de la discordance entre ce qu'ils sont et ce qu'ils voudraient être. Ce thème sera successivement examiné sous quatre angles différents: l'identité personnelle («Qui suis-je?»), l'identité sexuelle («Suis-je un vrai homme?»), l'orientation sexuelle («Suis-je homo ou hétéro?») et l'homophobie.

«*Qui suis-je?*»: la question de l'identité personnelle

L'identité personnelle, soulignons-le d'emblée, déborde l'identité sexuelle proprement dite. Avant même de savoir s'il est un homme ou une femme, l'être humain doit découvrir qu'il a une existence propre. Selon Alex Mucchielli, l'identité est un sentiment interne, un ensemble de critères servant à se définir soi-même selon son histoire de vie et son évolution¹, d'où le caractère relativement labile de l'identité personnelle. Cette identité s'acquiert et se déploie de façon interactive et continue, au contact des autres et de ce qu'il est convenu d'appeler la réalité. C'est en effet à travers sa compréhension du monde et de la place qu'il occupe dans ce monde que l'être humain façonne son identité. Construction à la fois individuelle, sociale et culturelle, l'identité d'un individu structure à son tour ses rapports à lui-même et avec autrui. Pour la sociologue Helen Rose Fuchs Ebaugh, l'identité personnelle peut être détruite et reconstruite à la suite d'expériences particulièrement marquantes². C'est précisément le cas en ce qui concerne les garçons victimes d'agressions sexuelles.

Un individu ne peut être en harmonie avec lui-même que si les éléments constitutifs du sentiment d'identité ont pu se développer en lui. Or, d'après les témoignages recueillis, la plupart de ces éléments manquent aux garçons victimes d'abus. Ainsi, la négation de son intimité et de son intégrité physique rend problématique une conscience corporelle gratifiante. Comme on l'a vu, certains garçons opèrent même une dichotomie entre eux-mêmes et leur corps, comme s'il s'agissait de deux entités séparées. Plus encore, l'isolement, la solitude et le rejet de la part de proches suscitent chez plusieurs l'impression qu'ils n'appartiennent pas à la collectivité des autres hommes. Enfin, l'imposition par l'agresseur de ses propres règles et désirs fait obstacle à la différenciation et à l'autonomie dont a besoin le garçon pour s'émanciper.

Une estime positive de soi et une confiance minimale dans les autres sont aussi fréquemment défailtantes chez ces jeunes hommes. Les repères que sont, par exemple, l'appartenance à une famille ou à un groupe partageant solidarité et

compassion ont cruellement fait défaut aux garçons victimes d'agressions sexuelles. On comprend pourquoi ils déclarent se sentir mal dans leur peau, désorientés face au présent et à l'avenir, sans balises sûres pour les guider. «Je suis un autre, que je ne connais pas vraiment, mais que quelqu'un a suffisamment deviné pour en abuser. Moi, je me cherche encore», affirme un répondant. Bref, ces garçons n'ont que peu l'impression «d'être quelqu'un» tant est diffuse leur identité.

Les victimes d'inceste commis par un père ou un frère semblent plus sujettes encore à ressentir une identité imprécise et problématique. «J'étais la chose de mon père, j'étais sa chose», dit un jeune interviewé, qui expliquera avoir beaucoup de difficulté à se définir lui-même et à redéfinir sa relation avec son père: «C'était qui pour moi? Mon amant, mon ennemi, mon père? Et moi, j'étais qui, j'étais quoi là-dedans?» Lorsque l'agresseur partage le quotidien de l'enfant — *a fortiori* s'il partage sa chambre ou son lit —, l'envahissement du territoire le plus intime du garçon atteint son paroxysme. Quelques répondants vont jusqu'à affirmer qu'au moment où se produisaient les agressions, ils sortaient pour ainsi dire de leur corps. Cette négation de son propre corps et de ce qu'il ressent contribue, il va sans dire, à dissoudre l'identité du garçon. Qui est-il? Que fait-il? À qui appartient ce corps? Il préfère ne pas le savoir. Il n'est plus vraiment là de toute façon.

Le fait qu'un enfant soit très précocement amené à répondre aux besoins sexuels des autres compromet la formation de son identité personnelle. À l'âge où la majorité des hommes interrogés furent assaillis (autour de 8 ans en moyenne), ils n'étaient pas prêts, ni physiquement ni psychologiquement, à faire face à la sexualité envahissante qu'on leur imposait. «T'es pas considéré comme une personne, t'es considéré comme du sexe», dira l'un d'eux. À l'étape où l'enfant s'ouvre normalement au monde et développe ses propres intérêts, certains garçons voient leur horizon être restreint au monde de la sexualité (et plusieurs d'entre eux deviendront plus tard compulsifs sur ce plan). Traumatisante, leur agression deviendra source de préoccupations constantes: Comment

y échapper? Comment s'en sortir? À partir du moment où survient l'abus sexuel, toute la vie du garçon risque de tourner autour de ce traumatisme envahissant, de ce secret, parfois de cet esclavage. Il n'est plus aussi disponible aux tâches qui attendent habituellement un enfant dans la formation de son identité, tout absorbé qu'il est par le choc de l'agression (que, dans bien des cas, aucune aide ne viendra atténuer).

Être ravalé au rang d'objet sexuel à l'usage d'un adolescent ou d'un adulte introduit finalement un doute dans la tête de l'enfant qui se demande s'il ne serait pas effectivement que ça. Il peut ainsi apprendre à nier ses propres besoins ou désirs et à se centrer sur ceux des autres uniquement. À la limite, il perdra la faculté de définir sa propre sexualité et sa personnalité. Il n'existe que par et pour les autres. Aussi aura-t-il l'impression de ne pas avoir vraiment d'identité propre.

«Suis-je un vrai homme?»: la question de l'identité sexuelle

Dans les lignes qui suivent, j'emploierai l'expression «identité sexuelle» dans une acception très précise, soit la conviction chez un individu de posséder des attributs physiques, psychologiques ou symboliques mâles ou femelles. La notion d'identité sexuelle correspond ici à ce que les Américains appellent l'identité de genre³ et que certains auteurs français préfèrent appeler l'identité sexuée psychologique⁴. Subjective, cette identité inclut le sentiment d'appartenir à l'un des deux sexes et, dans un sens plus large et plus concret, le sentiment d'adopter des attitudes ou des conduites socialement déterminées comme masculines ou féminines. Comme l'a bien montré Erikson, l'acquisition d'une identité psychologique et sociale est un processus extrêmement complexe, qui comporte à la fois une relation positive d'inclusion et une relation négative d'exclusion⁵: on se définit par ses ressemblances et par ses différences avec les autres. L'identité sexuelle diffère de l'orientation sexuelle, évaluée selon l'attrance éprouvée

pour l'un ou l'autre sexe, bien que cette orientation puisse faire partie de l'identité ou, plus justement encore, lui servir de point d'ancrage.

Il est frappant de constater à quel point la plupart des garçons victimes d'abus sexuels ont la conviction que quelque chose en eux est défailant ou anormal sur le plan de leur identité sexuelle, quelque chose que leur agresseur a peut-être perçu et que toute personne perspicace décèlera à son tour. Rien en apparence ne différencie pourtant ces jeunes hommes des autres, mais, intérieurement, ils se sentent volontiers vulnérables et souffrent d'insécurité dans leur sentiment même de masculinité. Cette insécurité est souvent au centre de leurs préoccupations.

Presque tous les répondants l'ont confié à l'un ou l'autre moment de nos entretiens, la première question que se pose le garçon sexuellement agressé est: «Pourquoi? Pourquoi moi?» Évidemment, il n'y a pas et il n'y aura jamais de réponse à cette question existentielle. Mais elle se pose avec d'autant plus d'acuité que les garçons ne sont pas supposés être violés — les victimes de viols étant censées être uniquement des filles ou des femmes, du moins selon la croyance populaire. Il est impensable qu'une telle chose arrive à des garçons, à moins que... À moins que ceux qui sont violés possèdent quelque particularité, honteuse peut-être, sans doute inscrite sur leur visage, sur leur corps, dans leurs attitudes ou leurs comportements. C'est du moins ce qu'ils en viennent à penser. Et ce signe, leur agresseur l'aura remarqué. Comme si, dans leur apparence ou dans leur identité, quelque chose trahissait non seulement leur vulnérabilité mais leur différence fondamentale par rapport aux autres garçons, ceux qui ne sont jamais sexuellement molestés.

Cette impression tenace peut s'expliquer d'un point de vue tant psychologique que sociologique. Nicolas Groth concluait ses recherches sur l'abus au masculin en affirmant que «le viol d'un mâle est souvent vu, à la fois par l'agresseur et par la victime, comme une défaite symbolique et une émas-culation pour le violé doublées d'une affirmation de la colère,

du pouvoir et de la masculinité du violeur⁶». Ce sentiment d'inaptitude virile va provoquer, dans bien des cas, des tentatives inappropriées pour (r)établir cette masculinité, ce qui va de l'agression sexuelle à la délinquance homophobe, de rapports sexuels compulsifs à l'obsession du développement de son corps et de sa force physique, par exemple.

Pour un certain nombre de garçons agressés, avoir une apparence et une conduite viriles devient une hantise. Si, cherchant désespérément la réponse à la question «Pourquoi moi?», le garçon conclut qu'il a été choisi à cause de son apparence physique, de ses attitudes, de sa voix, de son habillement ou de n'importe quelle caractéristique possiblement féminine ou androgyne chez lui (puisque les agresseurs ne s'en prennent pas, pense-t-on, aux «vrais hommes»), il tentera généralement de se débarrasser de ces traits ou de s'en démarquer. Si le garçon se blâme d'avoir attiré son agresseur, se culpabilise de ne pas s'être assez défendu ou débattu, ou encore de s'être «laissé faire» (passivité culturellement associée à la féminité ou à l'homosexualité), il essaiera plus activement encore d'effacer ou de pallier sa supposée carence de masculinité.

L'abus sexuel au masculin transforme donc la vision que la victime a d'elle-même. Le fait d'avoir été agressé ne porte-t-il pas atteinte aux trois «preuves» requises pour qu'un homme en soit véritablement un, selon les critères qui prévalent dans notre culture? Comme je le mentionnais d'emblée au tout début de cet ouvrage, l'adhésion au modèle viril requiert en effet du garçon qu'il se convainque lui-même et qu'il convainque autrui qu'il n'est pas un enfant (sans dépendance ou vulnérabilité), qu'il n'est pas une femme (sans passivité ou complaisance sexuelle) et qu'il n'est pas homosexuel (sans attrait sexuel envers d'autres hommes). Or, les garçons agressés par d'autres mâles doivent se mesurer simultanément à ces trois exigences. Il y a pour eux motifs à se poser des questions, à nourrir des incertitudes et à entretenir des angoisses.

Certaines victimes iront jusqu'à se livrer eux-mêmes à des agressions sexuelles pour prouver leur adhésion à une

virilité qu'ils perçoivent comme étant synonyme de domination. Devenir à son tour agresseur serait une façon de conjurer le sort et de prouver, hors de tout doute, sa faculté de dominance. Certains répondeurs ayant eux-mêmes commis des agressions affirment que c'était pour eux une façon de comprendre «de l'intérieur» les motivations de leur violeur. Mais, même si l'identification à l'agresseur peut représenter une solution permettant de raffermir un sentiment de masculinité, cette façon de penser et de faire n'est ni universelle ni automatique, il faut le souligner. Cette transition du rôle de victime à celui d'agresseur peut toutefois régler symboliquement une certaine confusion identitaire — les «vrais hommes» n'étant jamais du côté des dominés. En ce sens, il est beaucoup plus facile pour un garçon que pour une fille de s'identifier ultérieurement à son agresseur, surtout quand c'est dans le but de consolider à ses propres yeux son image virile.

Florence Rush a pertinemment noté que les garçons qui se sentent diminués et féminisés par l'abus se sentiront plus humiliés que ceux qui s'identifieront à l'agresseur ou qui le deviendront, car ces derniers ne perdent pas autant leur estime de soi (puisque, pour un garçon ou un homme, l'important serait de conserver ou de retrouver sa virilité, sa supériorité, sa dominance). L'auteure explique:

Le genre n'est pas quelque chose de déterminé absolument. Masculin et féminin ne correspondent pas nécessairement au mâle et à la femelle. Que ce soit avec condescendance ou avec colère, avec patience ou indulgence, les femmes et les enfants des deux sexes sont souvent considérés comme faibles, dépendants et impuissants. Contrairement à la différence sexuelle, la différence de genre implique [du moins dans nos sociétés] la supériorité masculine et donc l'infériorité féminine, et étant donné que le prototype de l'amour romantique, comme de l'amour sexuel, comporte un partenaire dominant et un partenaire dominé, il arrive parfois que les hommes

choisissent une personne de même sexe mais de genre opposé comme partenaire sexuel. Sans faire injure à sa virilité, un homme emprisonné pourra violer un autre détenu, pourvu que ce dernier soit assez jeune, menu, beau et vulnérable pour pouvoir être classé dans le genre «féminin»; et il arrive parfois que des soldats violent non seulement les femmes et les enfants, mais aussi les hommes par besoin d'affirmer leur victoire⁷.

Ces remarques amènent d'ailleurs Florence Rush à postuler que les hommes qui abusent d'enfants mâles seraient plus hétérosexuels qu'homosexuels, puisque c'est la «féminité» ou la vulnérabilité accolée à l'immaturation du garçon qui les excitent ou les attirent. Dans son ouvrage sur le viol, Daniel Welzer-Lang⁸ confirme cette assertion en soulignant qu'il n'existe pas de rapport intrinsèque entre le genre et le sexe biologique. Un enfant de sexe masculin utilisé sexuellement par un homme adulte peut très bien être perçu par ce dernier comme étant de genre féminin. Les viols commis dans les prisons illustrent éloquentement pareille situation: le violeur n'est pas perçu comme homosexuel, mais sa victime, plus jeune et plus frêle, sera étiquetée comme telle. Puisque la grande majorité des répondants ayant participé à la présente recherche ont rapporté avoir été agressés par des hommes se désignant comme hétérosexuels, il n'est pas étonnant que ces jeunes s'inquiètent au sujet de leur propre virilité: ils ont attiré des hommes qui n'étaient normalement pas attirés par les hommes...

Comme l'a noté le psychanalyste Robert Stoller, le sens de l'identité sexuelle ou de genre implique en fait deux choses: une conscience — «Je suis un homme» — et une croyance — «Je suis viril»⁹. Or, les garçons agressés ont le sentiment d'avoir failli aux deux prémisses. Ils ne sont pas des hommes parce qu'ils n'ont pas agi, par le passé, comme des «vrais hommes», ayant laissé un autre mâle abuser d'eux. Ils ne seront pas virils à leurs propres yeux tant qu'ils n'auront pas prouvé ou rétabli symboliquement leur masculinité. Un

moyen privilégié d'y arriver sera d'affirmer sa virilité à travers l'accumulation d'aventures sexuelles avec des femmes. Éloquents sont, à ce titre, les témoignages de certains jeunes hommes interrogés, qui révèlent que le but principal de leurs nombreuses conquêtes sexuelles n'est pas forcément le plaisir — certains n'en retirent que peu — mais de prouver qu'ils peuvent plaire aux filles et leur donner du plaisir. On peut vraisemblablement dans un tel cas parler d'hétérosexualité compulsive, c'est-à-dire d'une hétérosexualité qui répond moins aux besoins profonds de l'individu qu'à sa peur d'être homosexuel. Servent aussi volontiers d'exploits virils des délits commis dans le but de prouver que la raison du plus fort a changé de camp, par exemple des vols et des agressions physiques. Sans doute la victime mâle est-elle plus susceptible de diriger sa rage contre les autres par des conduites agressives ou asociales que la victime féminine, du fait qu'une telle conduite est parfois considérée comme l'affirmation d'une certaine virilité.

«Homo ou hétéro?» : la question de l'orientation sexuelle

Au cours des entretiens réalisés, le questionnement des répondants sur leur orientation sexuelle a souvent constitué l'un des points forts de l'entrevue tant leurs préoccupations à ce sujet étaient nombreuses et anxiogènes. «Si j'ai eu des relations homosexuelles, est-ce que ça signifie que je suis homosexuel? Si j'ai eu des réactions physiques — érection ou éjaculation — est-ce que c'est un signe que j'ai aimé ça? Si je n'apprécie pas que ma petite amie me touche ou prenne l'initiative de faire l'amour, est-ce que ça veut dire que je n'aime pas les femmes?» De telles interrogations assaillent les ex-victimes masculines d'agressions sexuelles.

Sera-t-on étonné d'apprendre que les participants à cette étude ont révélé avoir eu des fantasmes de nature homosexuelle dans une proportion de deux cas sur trois, quelle que soit par ailleurs leur orientation sexuelle affirmée? Cette

constatation, pour surprenante qu'elle puisse paraître, n'en concorde pas moins avec les données dont on dispose à ce sujet. Le chercheur américain David Finkelhor n'hésite pas à affirmer que les garçons agressés avant l'âge de 13 ans auraient 4 fois plus tendance que les autres à revivre des expériences homosexuelles¹⁰. Ce qu'il ne précise pas, toutefois, c'est le type de relations homosexuelles dont il s'agit. La présente recherche montre que ces rapports risquent fort d'être mal intégrés, comme l'indiquent les répondants qui ont effectivement eu des relations homosexuelles. Dans beaucoup de cas, l'homosexualité est vécue dans un climat de culpabilité, de rejet de l'autre ou d'abnégation de ses propres besoins, quand ce n'est pas sur un mode compulsif, qui annule toute satisfaction réelle. Pareilles réactions peuvent évidemment être engendrées ou augmentées par la stigmatisation sociale de l'homosexualité. Mais il ne fait aucun doute qu'une confusion entre soumission sexuelle et homosexualité s'installe souvent dans l'esprit des ex-victimes, compte tenu de la nature homosexuelle de leur agression. Ainsi, trois répondants qui ont eu des rapports homosexuels avec des hommes sensiblement plus âgés qu'eux, contre rétribution, ont peine à imaginer qu'il puisse en être autrement, comme si un modèle inégalitaire devait forcément se retrouver dans tout rapport (homo)sexuel.

À la lumière de leur expérience clinique, les psychologues Johnson et Shrier¹¹ constatent que beaucoup plus de garçons agressés par des hommes se désigneront plus tard comme homosexuels ou bisexuels — 6 à 7 fois plus, en moyenne — que de garçons qui furent agressés par des femmes. Mais, sommes-nous en droit de demander, faut-il y voir une relation de cause à effet ou tout simplement une corrélation? Leur orientation homosexuelle ou bisexuelle résulte-elle de leur agression, est-elle indépendante de cet événement, ou est-ce que les garçons présentant déjà une certaine tendance homosexuelle seraient plus susceptibles d'être agressés, et ainsi «punis» de leur non-conformité aux stéréotypes masculins? L'anthropologue Daniel Welzer-Lang suggère d'explorer cette dernière possibilité¹². Non sans raison.

Une thérapeute américaine, Susan Wachob¹³, a fait remarquer que les garçons «pré-homosexuels» sont des victimes toutes désignées d'abus sexuels. Ces garçons n'ont pas forcément été choisis parce qu'on les soupçonnait d'être gais, mais parce qu'ils étaient plus isolés et plus en manque d'attention ou d'acceptation que les autres en raison de leur «différence» naissante. Notre culture n'intègre que difficilement les jeunes garçons considérés comme atypiques, surtout lorsqu'ils s'éloignent des rôles auxquels ils sont destinés ou des comportements qu'on attend d'eux en vertu de leur sexe ou de leur genre. Les garçons non-conformistes sont très rapidement catégorisés comme des efféminés, constate Susan Wachob. La thérapeute croit même que l'abus peut être l'effet direct ou indirect de la haine de pères ou de proches, hétérosexuels *et* homophobes, qui sentent que cet enfant est différent: l'agression lui servira d'avertissement ou de punition «bien méritée». Par ailleurs, les jeunes «pré-homosexuels» seraient plus susceptibles non seulement de conserver le secret auquel ils sont déjà en train de s'habituer en ce qui concerne leur orientation sexuelle, mais aussi de réprimer leurs sentiments et besoins véritables. Des données recueillies dans la présente étude avalisent en partie ces hypothèses: au moins 5 répondants croient que leur père ou leur frère ont profité de leur curiosité homosexuelle pour abuser d'eux. Sans qu'ils s'identifient pour autant comme homosexuels ou même comme bisexuels, d'autres garçons croient que c'est une composante androgyne de leur personnalité qui a attiré l'agresseur.

À l'inverse, plusieurs répondants croient que leurs tendances homosexuelles résultent de leur agression. Le psychanalyste Robert Stoller croyait une telle chose parfois possible: «Il se peut qu'un apprentissage bref [...] soit davantage susceptible d'être capital eu égard à la détermination de l'orientation sexuelle s'il se produit à un stade particulier et, partant, critique du développement¹⁴.» Bien sûr, il serait erroné de penser qu'un viol de nature homosexuelle amènera forcément le garçon à adopter plus tard une orientation

homosexuelle. Il n'existe pas de lien automatique entre l'agression sexuelle au masculin et l'homosexualité subséquente d'un individu. La *victimisation* sexuelle n'est pas la cause de l'homosexualité: la preuve en est que la majorité des hommes homosexuels n'ont pas été sexuellement agressés durant l'enfance ou l'adolescence. Cependant — et cette nuance est importante —, les sensations ressenties au cours d'une agression sexuelle peuvent constituer un apprentissage cognitif qui laissera durablement sa marque. L'auteur américain William Prendergast va jusqu'à parler d'une empreinte sexuelle (*sexual imprinting*), s'exprimant tantôt par la positive, tantôt par la négative¹⁵. En ce sens, l'abus sexuel de nature homosexuelle peut tout autant inciter le garçon à reproduire certains actes qu'il a expérimentés puis érotisés que l'en tenir à jamais éloigné par une insurmontable répulsion. Entre les deux conduites, divers aménagements sont possibles, sans compter qu'il peut exister une certaine ambivalence à cet égard. Cela signifie que, dans bien des cas, l'orientation sexuelle de l'individu sera placée sous le signe de la confusion. Voilà qui expliquerait, en partie du moins, pourquoi certains garçons aboutissent, par exemple, à la danse nue ou à la prostitution en milieu homosexuel alors qu'ils ne s'identifient nullement comme homosexuels ou même bisexuels et qu'au contraire ils se décrivent plutôt comme homophobes.

Concernant la prévalence des abus sexuels chez des hommes qui sont d'orientation homosexuelle ou bisexuelle, une donnée récente s'avère particulièrement intéressante. Elle montre que Stoller, Finkelhor, Johnson et Shrier n'ont pas tort de souligner que le pourcentage des garçons agressés qui manifesteront un intérêt homosexuel serait plus élevé que la moyenne. Selon un article analysant les 2500 premiers questionnaires d'une enquête scientifique menée par le magazine gai *The Advocate* auprès de ses lecteurs, 21 % des répondants considéreraient avoir été victimes d'abus sexuels avant l'âge de 16 ans¹⁶. Cette proportion est plus élevée que celle de la population masculine en général. Si cela ne signifie pas que de

subir des abus sexuels mène à une orientation homosexuelle ou bisexuelle, deux ou trois hypothèses valent néanmoins la peine d'être sérieusement envisagées. Soit, comme il a déjà été souligné, que les enfants atypiques quant à leur identité de genre ou leur orientation sexuelle émergente seraient davantage la cible d'agressions sexuelles; soit que les expériences vécues lors de *victimisation* sexuelle seraient susceptibles de modeler les conduites sexuelles des victimes par un processus d'apprentissage (fût-il inconscient et involontaire). Enfin, comme l'écrit Daniel Welzer-Lang dans *Le viol au masculin*, l'abus subi peut aussi être perçu par certains comme un révélateur de leur homosexualité, même si les hommes qui rapportent de tels propos sont unanimes à dire qu'ils auraient souhaité être «initiés» autrement¹⁷.

Si leur homosexualité est, le cas échéant, malaisée à vivre pour les ex-victimes d'abus sexuel, la situation n'est guère plus facile pour ceux qui ont une préférence ou une orientation hétérosexuelle. Les témoignages de nombreux garçons soulignent l'importance des premières relations hétérosexuelles dans la confirmation de leur normalité. Le succès de leur toute première relation hétérosexuelle est vécu avec grand soulagement, comme une victoire: ils ont su se prouver à eux-mêmes et montrer aux autres qu'ils pouvaient avoir des relations avec l'autre sexe. Pour beaucoup de ces hommes, semblables en cela à leurs pairs, le seul sujet de désir acceptable est une femme; ils ne veulent par conséquent être désirés que par des femmes, non par des hommes. Malheureusement, la stabilité de leurs relations avec des femmes semble souvent problématique, si l'on en juge par les remarques des répondants sur leurs rapports hétérosexuels antérieurs ou actuels. Beaucoup parlent d'une grande instabilité affective, d'une vie amoureuse qui oscille entre la continence totale et la promiscuité sexuelle. On dénote parfois chez eux une hétérosexualité prodigue ou compulsive — leur désir de contacts sexuels n'étant jamais repu (ils rejoignent en cela des répondants homosexuels).

Certains ont déclaré avoir quelque peu différé leurs premières relations avec des filles, de crainte que celles-ci ne

s'aperçoivent qu'ils avaient été violés par des hommes et que, par conséquent, elles les considèrent comme anormaux. Ces répondants avaient peur de ne pas se comporter comme les autres garçons de leur âge ou de laisser paraître quelque chose de vulnérable, d'efféminé, de non viril en eux. Même une fois cette angoisse vaincue, leurs relations sexuelles ne furent pas toujours aussi gratifiantes que prévu. Par exemple, beaucoup se disent à ce point hantés par les souvenirs de l'abus sexuel qu'ils ont de la difficulté à ressentir du plaisir dans la sexualité; d'autres se déclarent presque indifférents à leur propre plaisir, repoussant même la partenaire qui cherche à leur en procurer — ce qui n'est pas sans nourrir leur questionnement quant à leur véritable préférence sexuelle.

Dans nos sociétés, la sexualité est conçue comme un révélateur de soi: le plaisir ressenti révélerait, voire réveillerait, les sensations les plus secrètes et les besoins les plus intimes. Les rapports sexuels produisent, en effet, certaines complémentarités (par exemple, de type dominant-dominé, masculin-féminin, actif-passif) que le garçon peut présumer être révélatrices de ses tendances profondes. Les relations et les sensations sexuelles vécues dans le cadre d'un abus, surtout si ce sont les toutes premières (ce qui est souvent le cas), inspirent certaines représentations de la sexualité, de soi-même et des autres, d'où la difficulté à déterminer ensuite la «vraie nature» de sa sexualité.

Plus le garçon a l'impression d'avoir participé activement aux relations sexuelles engagées par son agresseur, plus il cultivera l'impression de s'être révélé comme «féminin» ou comme «homosexuel» et plus il portera intérieurement le poids de cette révélation. Si le garçon s'est senti physiquement gratifié durant l'abus commis par un autre mâle, les chances pour qu'il se qualifie lui-même d'homosexuel sont évidemment plus grandes encore. L'abus lui apparaîtra alors davantage comme une initiation. Il verra dans sa réceptivité physiologique le signe de sa nature profonde, ignorant qu'un enfant ou un adolescent puisse réagir à un grand éventail de stimulations génitales, même si elles ne font pas partie de ses propres fantasmes — s'il en a déjà — ou de ses propres anticipations.

Parallèlement à leur vie de couple avec une conjointe, plusieurs répondants ont dit avoir des rapports homosexuels occasionnels, sans pour autant se définir ni comme homosexuels, ni même comme bisexuels. S'opère fréquemment en eux une certaine dissociation entre comportements sexuels et orientation sexuelle: «Je fais des choses qui sont de nature homosexuelle mais je ne suis pas homosexuel», se rassurent certains hommes. Cette réflexion n'est pas forcément erronée, car une conduite homosexuelle n'est nullement synonyme ou prédictive d'une préférence homosexuelle permanente ou exclusive. À l'inverse, que certains de ses comportements soient étiquetés comme homosexuels peut inciter un jeune homme à se croire homosexuel ou bisexuel et à agir en ce sens, même si cela ne correspond pas nécessairement à ses fantasmes et scénarios sexuels usuels ou initiaux.

L'opposition établie dans notre culture entre homosexualité et hétérosexualité conduit à une aberration: penser qu'une seule conduite ou gratification homosexuelle serait révélatrice ou initiatrice d'une homosexualité en quelque sorte constitutive. Cette vision essentialiste¹⁸ de l'homosexualité comme source d'identité, vision à laquelle adhèrent de nombreux répondants, les incite à se percevoir comme tiraillés entre deux identités: «Suis-je hétérosexuel ou homosexuel?» Dans bien des cas, la dimension homosexuelle de l'abus sera tout simplement niée afin d'échapper à ce questionnement. Un garçon interrogé rapporte que ses parents ont plus réagi à la nature homosexuelle de l'abus qu'à ses véritables séquelles: «Si l'adulte avait été une femme, je pense qu'ils n'auraient rien fait. Dans le fond, ils avaient peur que je devienne homosexuel.» Cela nous amène à aborder le thème de l'homophobie chez les garçons agressés — et autour d'eux.

Une peur irrationnelle: la question de l'homophobie

La crainte de passer pour homosexuels explique en partie le silence des garçons victimes d'abus sexuels. Plus encore, leur volonté de prouver qu'ils n'ont rien à voir avec l'homosexualité peut mener non seulement à une hétérosexualité prodigue mais à une homophobie quasi obsédante.

Paradoxalement, discours et pratiques carrément homophobes se juxtaposent chez certains à des activités homosexuelles maintenant librement consenties. Le cas de François est éloquent: il allait dans le village gai de Montréal tabasser des hommes qu'il croyait être homosexuels alors qu'il avait lui-même des fantasmes et des rapports homosexuels avec l'un de ses acolytes «batteurs de gais». Tous deux se déculpabilisaient sans doute de leurs pratiques homosexuelles en se convainquant qu'ils n'étaient pas homosexuels puisqu'ils en agressaient! Ces adolescents pouvaient avoir des relations intimes en toute quiétude «entre vrais hommes». Même si ses manifestations ne sont pas aussi éclatantes, une semblable ambivalence peut être décelée chez plusieurs répondants: ils haïssent les homosexuels tout en entretenant eux-mêmes des fantasmes ou même des rapports homosexuels.

Faire une corrélation erronée entre homosexualité et agression sexuelle peut facilement générer une homophobie vengeresse chez ceux qui concluent que tous les hommes homosexuels sont des agresseurs potentiels. Comme le psychiatre Michael Myers l'a souligné, une ambiguïté quant à l'orientation sexuelle et une certaine homophobie sont très fréquentes chez les garçons agressés¹⁹. Un chercheur en ce domaine, John Sebold, va jusqu'à dire que les indicateurs les plus concluants d'abus sexuels chez les garçons seraient précisément leurs préoccupations homophobes²⁰. Il ressort de la présente recherche que de telles manifestations peuvent prendre divers visages: référence insistante à l'orientation homosexuelle, présumée ou connue, d'autres garçons; volonté affirmée de convaincre ses pairs de son hétérosexualité; discours appuyé sur les femmes et sur les aventures, réelles ou imagi-

naires, vécues avec elles; intolérance face à l'efféminement des autres; dissociation d'avec tout ce qui peut être perçu comme inclination homosexuelle; répulsion face à la masturbation vue comme un acte homosexuel (que l'individu se masturbe effectivement — et alors il le fera non sans dégoût et culpabilité — ou non); nervosité manifeste quand la nature homosexuelle de l'agression est abordée.

Oscillant parfois entre l'envie de répéter certains actes ayant marqué l'abus — surtout s'ils ont été source de gratifications physiques — et la plus vive aversion à leur endroit, les jeunes victimes développent volontiers une homophobie certaine. Ils adopteront un discours ou un comportement agressifs à l'endroit des gais ou des bisexuels, assimilés d'emblée à des agresseurs potentiels (bien que, rappelons-le, les agresseurs réels de ces garçons s'identifiaient généralement comme hétérosexuels et que certains tenaient eux-mêmes des propos homophobes). Même chez les ex-victimes qui se disent d'orientation homosexuelle, l'image qu'ils ont de cette réalité n'est guère positive. L'illustrent bien les propos d'un jeune répondant se déclarant gai, qui affirme: «On ne devrait pas permettre aux homosexuels d'élever des enfants, c'est pas normal, ça leur donnerait un mauvais exemple. L'homosexualité, c'est la pire chose qui puisse t'arriver.» C'est ce que l'on appelle l'homophobie intériorisée.

Il est clair que, pour la majorité des répondants, la nature homosexuelle de l'abus pose presque infailliblement la question de leur propre tendance homosexuelle, qu'elle existe véritablement ou non. L'idée que, si on ne déteste pas les homosexuels, c'est «qu'on en est», paraît évidente à beaucoup d'entre eux, surtout aux plus jeunes, qui semblent se dire que, s'ils ne montrent pas clairement qu'ils sont homophobes, on croira qu'ils ont aimé avoir des rapports sexuels avec celui qui les a agressés. Certains admettent jouer sciemment au macho intolérant de peur de passer pour homosexuels, alors que ce machisme ne correspond pas vraiment à leurs sentiments profonds: «J'ai l'air d'un rockeur, mais c'est pas mon genre. C'est juste pour être respecté, pour ne pas que l'on m'approche

de trop près. Dans le fond, je suis un gars super sensible. Mais j'ai pas le choix. Faut que je me protège.»

Un adolescent qui fut agressé par son cousin avoue s'être senti rassuré lorsqu'il a regardé pour la première fois des films pornographiques apportés à la maison par son père. Il s'est rendu compte alors qu'il était capable de réactions hétérosexuelles, ce qui a atténué sa crainte de devenir homosexuel:

Ceux qui me traitent d'homo parce que j'ai été abusé, je m'en fous, ça ne m'affecte pas, parce que je sais que j'ai de l'intérêt pour les femmes. Avant, oui c'est vrai, j'avais peur de refaire la même chose. Aujourd'hui, les homos, je les flaire: s'il y en a un qui s'essaye avec moi, il va manger une mornifle [gifle]. Je me suis déjà retrouvé dans le quartier gai; quand j'ai vu deux gars se tenir par la main, j'ai déguerpi à toute vitesse.»

Un autre jeune répondant confie:

Je ne suis pas capable de me contrôler si un gars me touche [...] Si un fif me touchait, par exemple me pognait une fesse, il aurait mon poing dans la figure.

Un troisième — fait plus rare — est conscient que c'est sa propre homosexualité qui l'a peure:

Quand je vois un beau gars qui me plaît dans la rue, il faut que je change de trottoir. Je connais trop ma sensibilité.

La confusion entre identité (homo)sexuelle et attirance homosexuelle n'est certes pas le propre des victimes masculines d'abus, mais elle se retrouve en force dans leurs discours: être hétérosexuel c'est être masculin, être homosexuel, c'est être féminin, ou du moins efféminé et soumis. La mascu-

linité est, pour plusieurs, le contraire de la vulnérabilité et surtout de la *victimisation* qu'ils ont endurée, d'où leurs efforts pour afficher leurs performances (hétéro)sexuelles ou leurs prouesses physiques (rudesse envers les autres et envers leur propre corps, obsession du développement ou de la performance physiques). Bref, ils sont (re)devenus des «vrais hommes» et entendent bien le faire savoir à tout le monde.

Il n'en demeure pas moins que, dans leur ambivalence, certains semblent «jouer avec le feu»: ils sont à la fois attirés et dégoûtés par l'homosexualité. Une grande anxiété mais aussi une curiosité certaine en amènent plusieurs à entretenir à la fois des préoccupations homosexuelles et homophobes. Le cas de Bruno, 25 ans, est à ce titre éloquent. Il dit détester les homosexuels mais hésite, au cours de promenades nocturnes, entre deux possibilités: les pourchasser ou les inviter à faire l'amour avec lui... Ses expériences récentes montrent qu'il est effectivement capable d'adopter avec succès les deux attitudes. Plus encore, certains jeunes ont peur d'être de nouveau victimes d'abus, mais se replacent volontiers dans des situations potentiellement «risquées»: fréquentation du milieu de la prostitution homosexuelle, conduites exhibitionnistes (danse nue ou figuration sur des photos érotiques destinées à un public homosexuel), incursion dans des endroits reconnus pour être fréquentés par des hommes homosexuels. Sans doute cherchent-ils ainsi à exorciser leurs traumatismes passés. Mais à quel prix? Certains se retrouvent effectivement dans des situations leur rappelant leur agression initiale. Ces événements viennent renforcer leurs appréhensions selon lesquelles *tous* les hommes peuvent éventuellement s'intéresser sexuellement à eux et les agresser.

Une homophobie manifeste, voire exacerbée, peut évoluer vers la violence. Pour certaines victimes masculines d'abus, agresser quelqu'un d'autre, en particulier l'homosexuel, assimilé à l'agresseur, c'est conjurer sa peur. Certains ont évoqué cette éventualité, et au moins un répondant l'a réalisée. Ses copains (parmi lesquels au moins une autre ex-victime) et lui se prouvaient vraisemblablement qu'ils étaient les plus forts, qu'ils avaient vaincu le monstre, qu'ils avaient

récupéré leur virilité aux mains de ceux qui, à leurs yeux, représentaient symboliquement *tous* les agresseurs. La peur de l'homosexuel, traditionnellement associé, à tort, au pédophile, et la dépréciation de l'homosexualité possiblement présente ou latente en eux-mêmes créent souvent chez les hommes victimes d'abus sexuels un malaise important, qu'il importe de ne pas sous-estimer. Peut-être le sociologue Christophe Gentaz a-t-il raison lorsqu'il écrit que l'homophobie agit comme un préservatif psychique de la virilité²¹.

À l'inverse, se lier d'amitié avec des hommes gais ou bisexuels est peut-être, pour certains, une façon de liquider en quelque sorte leur traumatisme en montrant qu'ils peuvent entretenir une relation avec un homme attiré par d'autres hommes et potentiellement par eux, tout en restant maître de la situation — ou du moins en ayant cette impression. Cela leur permet sans doute de se reconforter en se disant qu'ils sont désormais les plus malins, qu'ils ont repris le pouvoir sur eux-mêmes et sur ceux dont ils se défient. Cette réaction indique que ce qui répugne le plus est parfois aussi ce qui attire le plus: vaincre sa peur exige que l'individu la teste, jusqu'à un certain point. Se rapprocher de son objet d'angoisse est la façon privilégiée de dominer cette peur — les psychologues tant freudiens que behavioristes l'ont assez dit. Le paradoxe n'est donc qu'apparent: homophobie et fréquentation d'hommes ou de milieux homosexuels non seulement ne s'excluent pas forcément mais vont souvent de pair chez les hommes qui ont été agressés par d'autres hommes.

Notes

1. A. Mucchielli, *L'identité*, Paris, PUF, 1992.
2. H. R. Fuchs Ebaugh, *Becoming an Ex*, Chicago, Chicago University Press, 1988.
3. H. M. Lips et N. L. Colwill, *The Psychology of Sex Differences*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1978; J. Money, *Gendermaps*, New York, Continuum, 1995; R. Stoller, *Recherches sur l'identité sexuelle*, Paris, Gallimard, 1978; R. Stoller, *Masculin ou féminin?*, Paris, PUF, 1989.

4. C. Chiland, «L'identité sexuée en Occident», dans *Nouvelle Revue d'Ethno-psychiatrie — Marques sexuelles*, n° 18, Paris, La Pensée sauvage, 1991.
5. E. Erikson, *Enfance et société*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1950.
6. N. Groth, *Men Who Rape*, New York, Plenum Press, 1979, p. 140.
7. F. Rush, *Le secret le mieux gardé*, Paris, Denoël/Gonthier, 1980, p. 247.
8. D. Welzer-Lang, *Le viol au masculin*, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 194.
9. R. Stoller, *Masculin ou féminin?*, ouvr. cité.
10. D. Finkelhor, «Four Preconditions: A Model», dans *Child Sexual Abuse: New Theory and Research*, New York, Free Press, 1984.
11. R. L. Johnson et D. K. Shrier, «Sexual Victimization of Boys: Experience at an Adolescent Medicine Clinic», dans *Journal of Adolescent Health Care*, n° 6, 1985, p. 372-376.
12. D. Welzer-Lang, «L'homophobie: la face cachée du masculin», dans D. Welzer-Lang, P. Dutey et M. Dorais, *La peur de l'autre en soi*, Montréal, VLB éditeur, 1994.
13. Citée dans E. Jansen, «Daddy Dearest», *Genre*, n° 21, septembre 1994, p. 37.
14. R. Stoller, *Masculin ou féminin?*, ouvr. cité, p. 156.
15. W. E. Prendergast, *Sexual Abuse of Children and Adolescents*, New York, Continuum, 1996, p. 296-297.
16. J. Lever, «Sexual Revelations», *The Advocate*, n°s 661-662, 23 août 1994.
17. D. Welzer-Lang, ouvr. cité.
18. Pour une critique de cette perspective, on se reportera à mon article «La recherche des causes de l'homosexualité: une science fiction?», dans D. Welzer-Lang, P. Dutey et M. Dorais, ouvr. cité.
19. M. F. Myers, «Men Sexually Assaulted as Adults and Sexually Abused as Boys», dans *Archives of Sexual Behavior*, vol. XVIII, n° 3, 1989.
20. J. Sebold, «Indicators of Child Sexual Abuse in Males», *Social Casework*, février 1987.
21. C. Gentaz, «L'homophobie masculine», dans *La peur de l'autre en soi*, D. Welzer-Lang, P. Dutey et M. Dorais, ouvr. cité.

Récit de Bruno

Bruno, 25 ans, fut abusé par son beau-père de l'âge de 6 à 14 ans.

Mon père était en fait mon beau-père, parce que, mon vrai père, je ne l'ai jamais connu. Il a abandonné ma mère j'étais bébé. Elle avait déjà deux autres enfants, des garçons aussi.

J'avais six ans la première fois que c'est arrivé. Je ne connaissais rien à la sexualité. Je faisais ce qu'il me demandait. C'était mon père, je lui obéissais. Je savais que c'était un secret parce qu'il me demandait de ne pas en parler, mais je pensais que c'était normal. Enfin, plus ou moins. Puis, il faisait la même chose avec mes frères. Quand je me suis rendu compte, quelques années plus tard, que ce n'était pas normal, j'en ai parlé à ma mère. Elle a dit qu'elle y verrait. Mais elle n'a rien fait... En tout cas, son comportement à lui n'a pas changé. Encore aujourd'hui, j'en veux à ma mère, qui est décédée depuis.

Tant qu'à être obligé de faire ça, tu t'arranges pour en tirer du plaisir. De toute façon, tu ne peux pas empêcher ton corps de ressentir des sensations. À 9 ou 10 ans, j'ai commencé à dire non, surtout qu'il essayait de m'obliger à avoir des relations avec mes frères devant lui. À cette époque-là, il payait aussi un de mes cousins de 14 ans pour baiser avec lui. Un jour, il m'a demandé de faire l'amour à trois avec ce cousin-là. C'était quand même moins pire qu'avec un de mes frères... Par la suite, mon cousin a pris l'habitude de me faire boire quand mon père était sorti. Ma première cuite, c'était à l'âge de 9 ou 10 ans, avec mon cousin de 14 ans. Il m'avait demandé si j'aimais boire. Je lui avais répondu que j'étais bien trop jeune pour que mon père me donne la permission d'en prendre. Il était allé acheter une grosse caisse de bières. J'en ai bu la moitié, ensuite on a baisé. Lui, il était plus jeune, il avait un beau corps. Je ne vois pas ça comme un abus aujourd'hui, même si, sans l'alcool qu'il me faisait prendre, je ne suis pas certain que je me serais laissé aller si facilement. Je ne suis pas homo. Je me demande si mon habitude de boire avant de faire l'amour ne vient pas de là. Je ne l'ai jamais fait à jeûn par la suite. Une fois qu'il a découvert mon goût

pour la boisson, mon père aussi ne s'est pas privé d'en profiter... À neuf heures le samedi matin, il commençait à boire avec moi. À dix ou onze heures, j'étais soûl. On devine ce qui arrivait.

Mon père disait que j'avais un gros pénis. La sodomie aussi, il aimait ça. Au début, ça me faisait mal, mais on dirait que j'y ai pris goût par la suite. Au début, il m'avait avec des petites récompenses: 25 cents, un sac de bonbons. Après il a dû monter les prix ou me menacer de couper mes sorties, de ne pas me payer la classe de neige, des choses comme ça...

Les filles, je les ai découvertes seulement à l'adolescence. Tous les gars disaient combien c'était extraordinaire d'aller avec une fille. Moi, je n'avais été qu'avec des gars. J'avais hâte de connaître la sensation avec une fille. L'occasion s'est présentée quand j'ai passé un week-end avec une cousine. J'avais 14 ans. Elle avait une dizaine d'années de plus que moi. Le matin, elle est venue dans ma chambre m'aider à faire mon lit. Je sentais qu'il allait se passer quelque chose, j'avais un peu cette idée-là en tête. On devait l'avoir tous les deux. On s'est chamaillés, on est tombés sur le lit et puis tout s'est passé tout seul: on a fait l'amour. Même si c'était ma cousine et qu'elle était plus vieille que moi, je n'ai pas vu ça comme un abus. Au contraire, je me disais qu'elle m'avait rendu un peu plus normal... Après, j'ai pu continuer avec les filles normalement.

Des fois, je regrette de ne pas avoir voulu dénoncer mon père. Ma cousine, la première à qui j'en avais parlé, m'avait suggéré de le faire. Quand il a senti la soupe chaude, il a dit qu'il irait en thérapie, il a promis tout ce qu'il pouvait... Je suis allé vivre seul à l'âge de 15 ans et c'est ainsi que ça s'est arrêté. Ou presque... Parce qu'il n'a pas abandonné facilement, mon père. Il venait me voir à mon appartement et il s'essayait encore. À un moment donné, on habitait tout proche l'un de l'autre. Par mesure de précaution, il avait ma clé, j'avais la sienne. Une nuit, j'entends du bruit. C'est lui qui était entré sur la pointe des pieds. Il est dans ma chambre. Il me regarde. J'ai l'impression qu'il se masturbe. Je me lève en sursaut et je lui crie: «Qu'est-ce que tu fais là?» Il bredouille n'importe quoi. Je l'ai mis dehors. C'est une des dernières fois qu'on s'est vus. Il devait sentir qu'il m'avait rendu à bout. Il avait peut-être peur que je parle ou que je le dénonce, parce que, là, j'en avais vraiment marre.

L'abus comme je l'ai vécu, c'est comme une bombe à retardement dans ton cerveau. Tu ne sais pas quand ça va éclater... Des problèmes à cause de tout ça, depuis le début, j'en ai eu plein. Ça n'allait vraiment pas bien à l'école. Je n'étais pas capable de me concentrer. J'ai préféré aller travailler dès que j'ai pu. Je n'ai jamais manqué d'ouvrage depuis. Je suis quand même un gars travaillant. Puis, il fallait bien que je me débrouille tout seul.

Mon principal problème, aujourd'hui, c'est que je pense au sexe presque tout le temps. C'est comme une obsession, du matin jusqu'au soir. Les femmes, les hommes, je ne pense qu'au cul. Je préfère les femmes, c'est sûr, mais avec les hommes c'est plus facile. Les femmes, il faut mettre des gants blancs, il faut du temps pour les convaincre. Même quand c'est ta petite amie, elle ne veut pas tout le temps. Puis elles s'attachent vite. C'est pas facile d'avoir rien qu'une aventure avec une femme. Les hommes, ils sont toujours prêts pour le sexe. Puis ils acceptent qu'après c'est ni vu ni connu. De la façon que je fonctionne avec les hommes, j'aurais la même attitude avec une fille qu'elle penserait que je suis un obsédé. Mon truc préféré, c'est d'aller dans les parcs et les toilettes publiques. J'attends qu'un homme arrive, qu'il traîne là, qu'il me regarde... Y a bien des signes qui montrent s'il est intéressé. Comme je suis beau bonhomme...

Avant d'être stable avec une fille, comme je le suis en ce moment, j'ai eu énormément d'aventures avec des femmes aussi. Les copines de travail, leurs amies, les filles rencontrées dans les bars et les discothèques, ça finissait souvent au lit. Je me faisais un point d'honneur à avoir toutes les filles... Mais ça causait souvent de la bisbille parce que les filles sont jalouses entre elles. C'est une des raisons pour lesquelles je suis moins actif qu'avant de ce côté-là. Les hommes m'attirent bien moins, mais pour moi c'est plus pratique.

L'été, c'est dans les parcs que je me promène. Je connais les bons endroits. Je m'étends dans l'herbe, à l'écart. J'enlève mon chandail. J'aime qu'on m'admire. J'aime montrer mon corps. C'est bizarre: dans ma tête, je trouve ça dégueulasse deux hommes ensemble, mais quand mes pulsions montent, je ne peux résister à la stimulation, qu'elle soit homo ou hétéro. Quand un gars s'approche et qu'il me plaît, je le laisse faire. Quand il ne me plaît pas et qu'il s'approche

trop, je lui dis: «Aie, qu'est-ce que tu fais? Laisse-moi tranquille, maudite tapette!» Je peux avoir l'air méchant quand je veux. Le gars déguerpit assez vite.

Ce qui m'excite le plus c'est le danger, le thrill. Les hommes m'excitent peut-être moins que le contexte où les choses se passent. Baiser avec un gars tranquillement, dans une chambre à coucher, avec un petite musique de fond, c'est bon pour les homosexuels. Moi, ça ne m'intéresse pas. Ce que je veux, c'est sentir le risque, la peur de me faire prendre. La surprise aussi.

Avec mon amie, si je n'ai pas pris l'initiative, on ne baise pas. Je n'aime pas qu'une fille décide de ça. Elle et moi, on n'est pas synchronisés. Quand ça me tente, elle est fatiguée. Quand ça lui tente, c'est moi qui ne veux pas. Avec elle, c'est le côté affection et compréhension qui me retient. Puis, comme sa famille m'adore, ça m'en fait une vraie, enfin. Je me sens aimé pour moi-même, pour la première fois de ma vie. C'est très important pour moi. C'est pour cette raison-là que je resterai avec elle tant qu'elle voudra de moi.

Quand j'étais un peu plus jeune, j'ai connu des hommes assez riches. Je n'ai pas fait de prostitution, non, mais disons que je me faisais gâter. Personne ne m'avait gâté. J'en ai profité, mais quand il a fallu choisir entre cette vie-là et les femmes, je n'ai pas hésité. Avec un homme, je me serais toujours senti mal à l'aise. Ce n'est pas vraiment mon genre de vie. Le déclic s'est fait une fois que j'étais sorti avec un homme. Il voulait m'acheter un baladeur. La vendeuse a dit: «C'est agréable quand c'est papa qui paye, hein?» Je me suis senti tout croche. Effectivement, cet homme-là avait à peu près l'âge de mon père. J'ai revu tout mon passé en quelques secondes. Je me suis dit que je n'avais pas l'intention que mon avenir ressemble à ça. J'ai décroché. Au même moment, je venais de rencontrer la femme avec qui je vis aujourd'hui. J'ai fait le bon choix. Je ne l'ai jamais regretté. Je n'ai jamais aimé autant quelqu'un que cette fille-là. Et je m'en voudrais de la faire souffrir. Je n'aime pas lui mentir, mais je n'ai pas le choix: elle ne comprendrait pas...

Est-ce que je suis homo ou hétéro? Je me vois comme hétéro; l'homosexualité, ce n'est pas pour moi. Je suis certain que ça vient des abus. Si je n'avais pas appris cette sexualité-là, je ne sais pas si j'y aurais pensé tout seul. Je suis attiré par les hommes plus vieux

seulement. J'aime sentir que l'homme est lui aussi attiré, que je pourrais faire ce que je veux de lui.

J'ai comme deux personnalités: le bon petit gars d'un côté, l'obsédé de l'autre. Je ne trouve pas que c'est normal de penser tout le temps au sexe. J'ai peur que ça finisse par briser ma vie, si j'étais arrêté, par exemple, ou si la fille que j'aime le savait. J'aurais peut-être besoin d'une thérapie, mais je ne me vois pas aller parler de ça. J'ai entendu dire qu'il existait des groupes pour hommes victimes d'abus et des groupes de «drogués du sexe» aussi, mais je ne me vois pas en train de raconter mes histoires devant tout le monde.

Mon père, j'en ai des nouvelles indirectement, par la famille. Il s'est remarié. J'espère qu'il ne fait pas la même chose à d'autres enfants. Sa femme ne peut pas en avoir. On ne pourra jamais avoir confiance en lui. Il a l'air d'un bon gars, mais il ne se contrôle pas du côté sexuel. Je ne sais pas s'il est pédophile ou homosexuel ou quoi que ce soit, mais je pense qu'il est mal dans sa peau. Mes frères non plus ne veulent plus le voir. Ils sont plus vieux que moi, ils ont des enfants. C'est bien sûr qu'ils ne veulent pas risquer qu'ils soient violés, eux autres aussi.

Récit de Paul

Paul, 28 ans, a été victime d'abus sexuels commis successivement par son père, par ses frères et par des inconnus.

J'ai été abusé à partir de l'âge de cinq ans par des membres de ma famille. Ça s'est arrêté complètement il n'y a pas longtemps, j'avais 24 ans. Mes premiers souvenirs datent de l'âge de trois ans environ. J'étais souvent changé de foyer parce que ma mère avait des problèmes psychologiques et qu'elle avait déjà une grosse famille à sa charge. J'ai des images de ce temps-là: je vois la madame qui me garde en famille d'accueil me mettre dans un bain de glace quand je mouille mes culottes ou quand je suis tannant. Ma mère venait me chercher des fois, mais pas souvent et pas longtemps. Je retournais toujours en famille d'accueil. Malgré les mauvais traitements, j'aimais mieux être dans cette famille-là que chez nous: il y avait trop de cris et de violence chez nous.

Je pleurais souvent à cause des chicanes à la maison. Ma mère disait qu'un garçon ça ne pleure pas. Pour me punir, elle me mettait en pénitence debout devant un miroir, en m'humiliant devant mes frères et mes sœurs. Elle disait: «Regarde le braillard, regarde de quoi t'as l'air! T'es même pas un homme, t'es rien qu'un lâche...» Il n'y avait pas de tendresse chez nous. Pas pour moi en tout cas. Ma mère chicanait tout le temps. Je n'étais jamais correct à ses yeux. On était 10 enfants et j'étais le plus jeune. Mes sœurs et mes frères plus vieux étaient plus gâtés que moi. Je ne mangeais pas à table avec tout le monde parce que ma mère disait qu'on était trop. Je me contentais des restants, qu'elle venait me porter dans le salon. Jamais ma mère ne m'a pris dans ses bras. Mon père encore moins. C'était un homme qui n'a jamais été capable de prendre un enfant dans ses bras, même plus tard, quand ç'a été le tour de ses petits-enfants. Il ne voulait pas les voir. Il disait que les enfants lui tombaient sur les nerfs. Avec nous, ses enfants, il était toujours de mauvaise humeur. Il avait sûrement des problèmes psychologiques lui aussi.

Un jour qu'il y avait de la visite à la maison, j'ai dû coucher sur le sofa du salon pour prêter mon lit. C'est là que tout a commencé. Je suis couché sur le ventre, en sous-vêtements. Dans mon

demi-sommeil, je sens quelqu'un arriver par-derrière moi, qui baisse mon caleçon, qui me pénètre le rectum. J'ai si peur que je n'ose pas me retourner. J'entends ses râlements, je sens son haleine, mais je ne le vois pas. Je crois que c'est mon père à cause de la senteur, de l'haleine, de la pesanteur. Je ne sais pas quoi faire, quoi dire. J'ai mal partout. Je saigne du rectum. Le lendemain, je reste couché, je n'arrête pas de brailler. À partir de ce moment-là, quand je prends les nerfs, je chie dans mes culottes. C'est ce qui m'est arrivé le lendemain quand la peur qu'il recommence m'a pris. Peut-être que c'est physique à cause du rectum dilaté, peut-être que c'est psychologique, je ne sais pas, mais j'ai eu pendant des années ce problème-là. Ça me faisait deux traumatismes: celui de l'abus et celui de ne pas être capable de retenir mes selles quand j'étais stressé.

À partir du jour où j'ai été violé, j'ai perdu quelque chose que je n'ai jamais retrouvé. Je ne me sens jamais heureux, jamais normal. Quelque chose me manque: la volonté et la joie de vivre. Je me suis révolté contre tout le monde. Et je le suis resté.

Un peu après, mes frères ont commencé à m'agresser eux aussi. J'avais six ou sept ans. Ils étaient adolescents. À un moment donné, il y en a un qui m'amène dans le bois. Il faisait du dessin et voulait me dessiner nu. Il m'installe sur un rocher, dans la montagne pas loin de chez nous. Je suis gêné, j'ai peur qu'on me voie. Ça finit autrement que par un dessin. Je ne comprends pas ce qui arrive. Mais je suis quand même content, quelque part, d'avoir son attention. Je ne sais pas ce qui est normal et ce qui n'est pas normal. Mais il n'est pas violent. Je fais la découverte de mon corps et du sien.

Nous avons recommencé par la suite. Il est resté doux jusqu'à ce que je refuse d'aller plus loin. Il me demandait de lui lécher le pénis, puis le rectum. Je trouvais ça dégoûtant. J'ai essayé de lui résister, mais je n'avais pas le choix.

Un jour que mes parents n'étaient pas là, j'ai entendu une de mes sœurs crier. Mon frère était dans la salle de bain, en train d'essayer de la pénétrer. Elle avait 10 ans. Je me suis décidé à en parler à ma mère, à dénoncer mon frère. Ma sœur, elle, ne voulait pas parler. Ma mère l'a amenée chez le médecin. Il a dit qu'elle était encore vierge. C'est moi qui passais pour un fou, pour un menteur. Mon frère m'en voulait énormément. Pour me punir, il a exigé que je le fasse plus souvent avec lui, sinon il allait violer ma sœur.

Peu après, je vois que, durant la nuit, mes frères de 16 et 17 ans entraînent mes sœurs dans les toilettes, en silence. Je sais ce qui se passe. Ça me traumatise. Je me dis qu'il vaut mieux que je me sacrifie pour sauver mes sœurs...

Mes frères, c'était répugnant ce qu'ils me demandaient de faire. Je ne sais pas où ils prenaient ces idées-là. Il y en a un qui m'a uriné dans la face. Une autre fois, il a chié sur moi. Il riait, il trouvait ça drôle. Moi, je pleurais et je me sauvais en courant. Un peu plus tard, ma sœur la plus vieille m'a demandé elle aussi d'avoir du sexe avec elle. Elle riait de moi parce que je n'avais pas encore d'érection. Elle disait que j'avais un petit pénis. Je me sentais mal à l'aise. J'ai de la misère à affronter l'humiliation.

Je me suis sauvé de chez nous. La première fois, j'ai huit ans. Je marche seul sur la route. Les policiers m'arrêtent et m'enferment au poste parce que je refuse de dire mon nom et où je m'en vais, de peur de retourner chez mes parents. Quelqu'un du village me reconnaît. On me ramène à la maison. Mon père me bat. J'ai pourtant recommencé à la première occasion... Je me sentais prisonnier, rejeté, sans compréhension, sans amour. Puis la honte de tout de ce que j'avais fait... Mon grand-père et mon parrain, les seuls qui m'aimaient, sont morts cette année-là. Ça m'a fait très mal: il ne restait plus personne à qui je tenais.

À l'âge de 10 ans, j'ai commencé à toucher des petits enfants que je gardais. Je les déshabillais, je touchais leurs parties génitales. Je n'allais pas plus loin. Je savais que ce n'était pas bien, mais je ne me sentais pas assez normal pour aller vers du monde de mon âge. J'essayais peut-être de voir ce que mes frères avaient ressenti.

Vers 11 ans, j'ai commencé à faire du pouce sur la grand-route. Je cherchais de l'attention, de l'affection. De n'importe qui. Des hommes s'arrêtaient pour me faire monter dans leur auto. Je n'osais pas dire non quand ils me demandaient de les sucer. Ils me testaient en me touchant, avant. Quand ils voyaient que j'avais l'air consentant, que je ne me débattais pas, ils arrêtaient leur auto plus loin. On faisait ce qu'on avait à faire dans un bois, dans un champ.

C'est vers le même âge que j'ai commencé à prendre de la drogue. Du hasch, pour commencer. C'est que je me retrouvais pas mal tout seul comme adolescent. J'aurais aimé qu'une fille s'intéresse à moi, mais je n'attirais pas les filles. Faut dire que je me sentais mal

dans ma peau. J'avais des complexes. À 11 ans, je n'éjaculais pas encore. Mes frères se moquaient de moi. Je me demandais comment faire pour aller vers les filles.

Vers l'âge de 12 ans, j'entre dans les cadets de l'armée. C'est supposé faire un homme de moi, mais je me trouve toujours inférieur aux autres. L'été de mes 13 ans, je vais en colonie de vacances. Je rencontre une fille qui tombe amoureuse de moi. Une belle fille, une Amérindienne. Elle me permet de la caresser, mais je ne suis pas tellement capable d'aller plus loin. À partir de ce moment-là, je commence à rêver à des femmes. Je fais des wet dreams, comme on dit. Je ne sais pas trop si c'est normal, ça non plus. J'imagine une orientale, mince, avec des longs cheveux, très douce comme ces femmes-là le sont: ç'a toujours été mon fantasme. Mais je n'ai jamais attiré les filles parce que j'étais pas violent, pas macho.

La première fois que je me suis masturbé sur un enfant, je gardais la petite fille d'un de mes frères. Elle devait avoir deux ou trois ans. Je lui ai enlevé sa couche et j'ai frotté mon pénis sur ses parties génitales. Je n'avais pas l'intention de la pénétrer, juste de sentir un contact. Je l'ai refait quelques fois avant que je commence à avoir peur de moi-même. J'ai arrêté. Je ne me trouvais pas normal. Pour oublier ça, je buvais, je volais des pilules, je prenais de la drogue. C'est peut-être la douceur du bébé qui m'attirait. Encore aujourd'hui, avec les femmes, je ne me sens jamais totalement satisfait sexuellement. C'est les enfants qui m'excitent le plus, même si je ne veux plus les toucher.

À l'adolescence, j'ai commencé à m'automutiler, à me taillader les bras parce que je m'en voulais. Je n'étais pas capable de sortir ma violence, sauf contre moi-même. J'avais d'autres problèmes: j'avais commencé à me masturber un peu partout, en pleine classe, dans l'autobus. Je voyais ça comme une expérience. Je me rentrais des objets dans le rectum aussi. De cette façon-là, je ne faisais de mal à personne. J'ai de la misère à accepter ma sexualité.

Finalement, ma mère m'a amené voir un psychologue. J'ai été placé dans un foyer d'accueil, comme dans ma jeunesse. Je me sentais encore plus incompris. Les éducateurs disaient que j'avais des chances de m'en sortir, que je n'étais pas encore un criminel. J'ai finalement mis le feu dans le foyer d'accueil, par révolte, pour me venger des autres garçons qui ne m'avaient jamais bien accepté.

Après, on m'a envoyé jusqu'à mes 18 ans dans un centre de détention pour délinquants juvéniles. On essayait de me faire parler de mon passé, mais je gardais le silence: je n'ai jamais voulu détruire ma famille, malgré tout.

Quand je suis sorti du centre de détention, à 18 ans, un des frères qui avait abusé de moi a accepté de me prendre avec lui. Quand sa femme n'était pas là, ça continuait comme avant. On prenait de la drogue ensemble. J'étais toujours incapable de dire non. Plutôt que de résister, je m'apitoyais sur mon sort. Je voyais que plus ça change, plus c'est pareil.

Je me suis trouvé un petit boulot dans un centre pour personnes âgées. C'est avec une employée de là que j'ai eu ma première relation complète avec une femme. J'avais 19 ans. C'est elle qui avait commencé en me montrant ses seins. Mon frère m'avait déjà dit que cette fille-là était nymphomane. J'ai pensé que je pourrais être satisfait, que je pourrais aller jusqu'au bout avec elle. En fin de compte, elle n'était pas une mauvaise fille. J'ai été deux ou trois mois avec elle, mais je trouvais qu'elle manquait d'expérience, qu'on ne faisait pas grand-chose, côté sexe. Je trouvais que les hommes savaient mieux comment s'y prendre. On ne s'est pas revus quand j'ai perdu mon emploi à cause de coupures de budget. Ça m'écœurerait de voir qu'avec les expériences spéciales que j'avais eues, j'étais si difficile à satisfaire sexuellement.

La seule personne qui m'a vraiment apporter du plaisir, c'était un travesti: ça s'est passé plus tard, quand j'ai fait de la prison. Là-bas, j'ai aussi eu des relations avec un vieux qui me prêtait de l'argent, mais il ne m'intéressait pas. J'avais juste besoin d'argent parce que la drogue, c'est vite devenu mon gros problème. J'étais soûl ou drogué du matin au soir.

J'ai finalement volé de l'argent à mon frère et je suis parti en ville. Quand je n'ai plus eu de monnaie, je me suis retrouvé itinérant. Un homosexuel m'a ramassé et m'a hébergé. Après quelques jours, il m'a demandé d'avoir des relations sexuelles avec lui. Je n'ai pas dit non. Avoir du sexe était devenu une routine pour moi. Je ne me demandais même pas si j'étais aux hommes ou aux femmes. Je ne me vois pas comme homosexuel: dans mes fantasmes, j'imagine plutôt des femmes ou des enfants.

Je me suis mis à voler pour vivre. Voler des clients quand tu te prostitues, c'est assez facile. Je me suis retrouvé souvent en prison. J'entrais et je sortais, mais pour des petits délits. J'ai essayé de me pendre. J'ai raté mon coup. On m'a mis tout nu dans le trou. Je me sentais rabaissé, humilié une fois de plus.

Après ça, j'ai voulu entrer en religion. J'étais sérieux dans mes intentions. Mais j'ai fini par abandonner. Je ne savais pas quel groupe religieux choisir, j'allais de l'un à l'autre, je faisais le tour: témoins de Jéhovah, charismatiques, ainsi de suite. Quand je me sentais bien accepté à un endroit, j'étais porté à les voler, à leur faire du mal. Je ne savais pas comment exprimer mon amour. Moi, c'est au mal que je suis habitué, pas au bien. Je vis mieux là-dedans en un sens. À force de me faire répéter que j'étais un bandit, un raté, j'ai fini par le croire, par agir en conséquence.

J'ai des idées de violence. Acheter des armes, me venger. Je sais qu'il me manque quelque chose, qu'il y a quelque chose de mort en dedans de moi que je ne retrouverai jamais. Je ne l'accepte pas. Pourtant, tout petit, j'étais romantique, j'écrivais des poèmes... Les filles trouvaient ça beau. J'en écrivais même pour les blondes de mes amis. J'aurais tourné autrement si ces histoires n'étaient pas arrivées.

J'ai arrêté de voir mes frères. Les abus ont cessé de cette façon-là. Il y a un an ou deux, une travailleuse sociale m'a convaincu d'en parler à mes parents et de traîner de mes frères devant les tribunaux. Ma mère m'a dit que si je faisais ça, elle me renierait. Ces deux frères-là, ils sont bien placés au niveau social. Ils ont fait des études, ils ont des commerces, ils fonctionnent bien, ils ont fait de beaux mariages. Je ne serais pas surpris qu'ils abusent de leurs enfants pourtant. Il y en a un qui prenait encore sa douche avec sa fille de neuf ans... Je pense qu'un père n'a plus d'affaire dans la douche avec sa fille quand elle a cet âge-là. Sa femme s'en serait plainte apparemment. Je n'en sais pas plus. Mes frères donnent de l'argent et des cadeaux à mes parents. C'est comme ça qu'ils les achètent...

Tant qu'à ne pas être comme les autres, sans sexualité normale, j'aime mieux me cacher. Depuis quelques années, je n'ai plus de relations sexuelles. Rien que des fantasmes. La sexualité me manque. Je ne trouve pas normal de ne pas en avoir, de ne pas être aimé par quelqu'un qui trouve que j'en vaudrais la peine. J'ai de la misère à imaginer l'avenir.

CHAPITRE VII

De cauchemars en fantasmes: des stratégies adaptatives

Sur les plans affectif et cognitif, le garçon agressé doit s'adapter d'une façon ou d'une autre aux traumatismes qu'il a subis. Ses réactions dépendent, entre autres choses, de la réaction de son entourage à ces abus, du type d'abus en cause, des circonstances dans lesquelles ils se sont produits, de leur nombre, de leur durée et des autres événements significatifs qui sont survenus auparavant, simultanément ou ultérieurement. Une chose semble néanmoins certaine: les traumatismes liés à l'agression sexuelle agissent comme des apprentissages puisqu'ils créent certains liens cognitifs dans le cerveau du jeune enfant ou de l'adolescent. C'est la raison pour laquelle les garçons et les hommes qui ont connu l'abus sexuel en sont toujours affectés, bien qu'ils ne le soient pas tous de la même façon. L'agression subie leur a fait connaître des émotions, des sensations, des gratifications, des répulsions et des angoisses qui feront désormais partie de leurs expériences de vie et de leurs perceptions de la réalité.

Il ne faut pas perdre de vue, par ailleurs, qu'un apprentissage ne requiert pas forcément la coopération volontaire de celui qui «apprend». Au contraire, la majorité des apprentissages sont faits de manière involontaire, que ce soit par l'imitation d'adultes ou de pairs, ou encore par une adaptation graduelle à des situations dont il s'agit de minimiser les désagréments. L'enfance et l'adolescence sont à juste titre reconnues

comme des périodes clés de l'apprentissage humain parce que le cerveau, encore relativement vierge, emmagasine alors plus volontiers des informations nouvelles, établissant de cette façon des liens cognitifs durables. C'est ainsi que certains garçons victimes d'agressions sexuelles en viendront à associer sexualité et souffrance, désir et interdit, excitation sexuelle et sentiment de culpabilité, etc.

Tous les répondants de cette recherche l'ont souligné: après l'abus, ils n'ont plus jamais été les mêmes. Quelque chose a dérapé en eux et autour d'eux. Leurs façons de voir et de vivre ont incorporé, d'une certaine manière, des «leçons» tirées de l'abus et des événements qui l'ont entouré. Dans son ouvrage *Trauma and Recovery*¹, la psychiatre Judith Lewis Herman soutient qu'un événement particulièrement traumatisant remet en question toutes les relations humaines de base: l'attachement, la confiance, l'amitié, l'amour, le lien avec la communauté. Chez l'enfant ou l'adolescent, ce choc traumatique peut chambarder la constitution en cours de l'identité et du sentiment de sécurité. Il bouleverse aussi le système de valeurs porteur du sens de la vie et anéantit jusqu'à la croyance en un ordre divin ou naturel auquel le jeune pouvait se rattacher, le plongeant dans une profonde crise existentielle.

Perceptions et stratégies d'action se développent à partir des souvenirs puis des anticipations de chaque individu. Les ex-victimes d'abus sexuels ne font pas exception à la règle. Leurs souvenirs d'expériences marquantes ou traumatisantes peuvent ainsi être utilisés pour orienter leur conduite dans le dessein de s'adapter à ces expériences, sinon de les exorciser. C'est ce que j'appellerai dans les pages qui suivent leurs stratégies adaptatives. Vraisemblablement en partie conscientes et en partie inconscientes, ces stratégies comprennent des scénarios de vie qui, à la manière d'un synopsis de film, dictent ce qu'il serait indiqué de faire sur le plan affectif, amoureux ou sexuel pour s'adapter à un contexte donné, en l'occurrence ici celui de l'agression sexuelle et de ses contrecoups.

L'abus et ses suites sont susceptibles de générer des stratégies de survie relativement spécifiques. Ces stratégies adaptatives prennent la forme de scénarios relationnels développés

par les garçons ou les hommes agressés pour préserver ou restaurer, de leur propre point de vue, leur équilibre et leur identité. Je ne saurais trop insister sur le fait que le terme «adaptatif» ne revêt ici aucun sens mélioratif. En tentant de s'adapter à leurs traumatismes ou de s'en libérer, certains ex-agressés vont, au contraire, déclencher des drames aussi graves que ceux dont ils cherchaient à se remettre.

Les différentes stratégies que nous examinerons ne sont pas toujours évidentes aux yeux mêmes des garçons ou des hommes concernés. Non pas qu'ils ignorent leurs propres conduites, mais ils sont parfois les derniers à prendre conscience des dynamiques relationnelles dans lesquelles ils s'inscrivent. Six schémas de conduites émergent assez nettement des récits entendus. On notera toutefois que ces stratégies ne sont pas, ou pas forcément, exclusives. Beaucoup de garçons ou d'hommes interrogés sont passés d'un schéma à un autre au cours de leur évolution. Plus encore, les six stratégies décrites se sont presque toutes retrouvées, à différents moments, dans l'évolution de certains garçons.

Rappelons enfin que toute interprétation de nature stratégique suppose que les comportements humains sont orientés vers des résultats, selon la rationalité acquise par la personne et les possibilités ou marges de manœuvre qui s'offrent à elle². Cela dit, les êtres humains, et *a fortiori* les jeunes, n'ont que rarement une idée parfaitement claire et consciente de ce qu'ils sont en train d'accomplir. Ils expérimentent et ils découvrent que, dans un contexte donné, certaines stratégies semblent plus profitables que d'autres. Bref, ils s'adaptent aux comportements des autres et aux situations, mais pas nécessairement d'une façon totalement planifiée, comme pourrait le laisser entendre l'idée de stratégie. C'est plutôt par le biais d'un ensemble d'essais et d'erreurs et d'une compréhension imprécise, partielle et subjective de la situation que s'élaborent les stratégies adaptatives. Que les résultats visés soient effectivement atteints ou non est une dimension sur laquelle nous insisterons davantage dans le dernier chapitre de cet ouvrage.

Avant d'exposer dans le détail chacune des tactiques identifiées au fil de cette recherche, présentons-les très brièvement. Plusieurs garçons victimes d'abus se retrouvent toujours dans de nouvelles situations de *victimisation*. Parfois, on se demande s'ils ne s'y placent pas volontairement, comme si le fait de revivre le même scénario pouvait à la longue le rendre banal ou inoffensif. On retrouve, par exemple, ces jeunes hommes dans le commerce de la sexualité (prostitution, danse nue dans des bars, pornographie) ou dans des relations intimes axées sur la soumission consentie ou la dépendance. Une autre façon de tenter de s'en sortir est d'inverser les rôles de jadis: l'agressé devient l'agresseur de plus jeunes que lui. Comme s'il allait de soi que chacun doive «passer par là» à son tour, ou encore comme s'il fallait ainsi satisfaire une persistante soif de vengeance. Cette vengeance peut aussi s'exercer sur des adultes, qui paieront de diverses façons pour ce que leurs semblables ont provoqué en abusant du garçon ou en ne le protégeant pas. À l'inverse, certains tenteront de conjurer leurs traumatismes à travers une relation très intime avec un adulte non menaçant qui, tel un héros, devra sauver le garçon et racheter les trahisons que ce dernier a vécues. Il ressort aussi des entrevues réalisées que beaucoup de garçons ont appris à érotiser des interdits associés de près aux circonstances mêmes des abus subis, transformant ainsi leur angoisse en excitation. Enfin, par-delà le comportement en apparence très conformiste de certains garçons, se profile une stratégie planifiée: montrer que, malgré le fait qu'ils aient été agressés, ils sont bel et bien «normaux».

«C'est la fatalité»: la stratégie de la victime

Les récits de vie de certains garçons donnent l'impression qu'ils se retrouvent toujours en position de victimes. Il s'agit parfois de situations dans lesquelles le jeune homme supportera de nouveaux abus sans les dénoncer ni tenter de les fuir. Il est en effet convaincu que les subir va de soi, qu'être sexuellement exploité fait partie de la vie, de sa vie. C'est ce

que l'on appelle la *revictimisation* passive. Existent aussi des situations qui donnent à penser que le jeune homme se remet plus ou moins délibérément en présence du danger d'être à nouveau exploité ou agressé sur le plan sexuel. Il va en quelque sorte au-devant de relations lui rappelant d'une manière ou d'une autre les abus qu'il a subis. C'est ce que l'on appelle la *revictimisation* active.

Chez les garçons jadis victimes d'abus qui se retrouvent prostitués, escortes sexuelles ou danseurs nus, par exemple, il est vraisemblable que l'abus ait créé certains liens cognitifs faisant de la sexualité un moyen d'obtenir ce qu'ils désirent (attention des adultes, argent, drogues, vêtements, cadeaux). Ces jeunes hommes ont souvent assimilé très jeune le principe du donnant-donnant: en retour de rapports sexuels, ils ont reçu des gratifications matérielles ou affectives, apprenant ainsi une leçon dont ils se souviendront. Plus encore, l'expérience traumatisante d'autrefois est désormais répétée de façon à la banaliser. Rejouer sans cesse la même scène les rassure, les conforte dans l'idée que ce n'est pas si grave, après tout, et qu'ils sont maîtres de la situation puisque c'est eux-mêmes qui décident maintenant de livrer leur corps (du moins en ont-ils l'impression). Ainsi, Éric, 23 ans, violé à compter de 6 ans par un père de famille d'accueil, déclare:

Depuis que je suis tout jeune, j'ai été obligé d'aller avec des hommes. Au début, je ne comprenais même pas, mais j'ai dû apprendre à aimer ça quelque part. Quand je me lève le matin, la première chose à laquelle je pense, c'est de me préparer pour trouver des bonshommes [clients]. C'est devenu comme un réflexe. Même les affaires les plus dégueulasses que le gars me demande, ça ne me dérange plus tellement. Pour gagner de l'argent, je ne saurais pas quoi faire d'autre de toute façon.

Steve, 25 ans, agressé sexuellement par deux adolescents à l'âge de 5 ans, explique:

Les bonshommes, c'est pour le fric, c'est pour la drogue. Pour moi, il n'est pas question d'aimer un homme, mais de profiter de lui comme il profite de moi. J'aime mieux les filles, sauf qu'elles ne payent pas.

Comme pour ces deux répondants, l'abus sexuel sert souvent d'école de la prostitution. Rappelons que, selon une enquête réalisée au Canada pour la commission Badgley sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants, 77 % des garçons prostitués avaient eu leurs premières relations sexuelles à l'âge de 12 ans ou moins, dans un cas sur trois dans un contexte de violence et dans au moins un cas sur quatre dans un contexte d'inceste³. Des études américaines vont jusqu'à doubler ces derniers chiffres⁴. Il semble qu'une victime d'abus puisse se prêter d'autant plus volontiers au rôle d'objet sexuel qu'elle y a été accoutumée. Un garçon qui a été traité des années durant en esclave sexuel peut se cantonner dans ce qu'il connaît : l'univers de la dépendance, de la soumission, de l'humiliation, voire de l'agression subie. Plusieurs ont tendance à nier leurs propres besoins affectifs ou sexuels et à adopter une philosophie fataliste : « Si je veux être aimé ou apprécié, il faut que je donne du sexe, que ça me le dise ou non. » Ce raisonnement expliquerait pourquoi plusieurs jeunes hommes interrogés affirment que, dans leur sexualité, « faire plaisir à l'autre » est une priorité absolue, peu important leurs désirs (ou absence de désirs) et leur propre satisfaction.

« Victime un jour, victime toujours », tel semble être le réflexe de ces hommes qui en viennent à banaliser les situations problématiques dans lesquelles ils se retrouvent plus souvent qu'à leur tour. Ils pensent qu'ils portent une fatalité à laquelle ils n'arriveront jamais à échapper. Ils se perçoivent comme le jouet des autres ou du destin. Ceux qui furent agressés par plusieurs adultes ou pendant de longues périodes sont tout particulièrement enclins à entretenir de telles pensées. Leur résignation peut sans doute s'expliquer par le fait que les abus endurés ont sapé leur capacité de croire en la possibilité d'orienter leur propre vie. Persiste en eux une

impression de dérive sans fin: «Après ce qui m'est arrivé, que veux-tu que je fasse?» Cette perception essentialiste d'eux-mêmes — ils seraient presque, de leur point de vue, nés pour souffrir — est probablement à l'origine d'un grand nombre des réactions de fuite en avant (négation, automutilation, compulsivité sexuelle) ou de dépendance (à des substances toxiques ou à des personnes). Ces jeunes sont aussi parmi les plus suicidaires puisqu'ils ont perdu tout espoir.

Il est possible qu'en se cantonnant dans une attitude psychologique ou relationnelle déjà familière — celle ayant prévalu lors de l'abus — certains garçons se sentent paradoxalement sécurisés. Leur condition de victime, ils y tiennent. Car l'inconnu leur fait peur. Un sort malheureux peut être perçu comme un rempart contre un sort pire encore. Certains enfants ou adolescents ont été à ce point privés sur le plan affectif ou maltraités sur le plan physique que leur univers ne dépasse guère la gamme des expériences tourmentées qu'ils ont toujours connues.

«Chacun son tour»: la stratégie du passeur

Le dictionnaire Robert définit ainsi le mot «passeur»: «personne qui fait passer clandestinement une frontière, traverser une zone interdite, etc.» Quel que soit le motif qu'il invoquera par la suite, tel est bien l'acte du garçon qui fait vivre à d'autres enfants ce qu'il a lui-même subi: il traverse avec eux une frontière défendue. Il les fait ainsi entrer dans cette zone interdite dans laquelle il s'est lui-même retrouvé jadis: celle de l'abus, du silence et du secret.

Comme je l'ai déjà souligné, la reproduction sur un mode actif de l'abus autrefois subi passivement vise sans doute à réparer le passé puisque, cette fois, le scénario traumatique devient source de plaisir. En revivant l'expérience traumatisante de façon à inverser les rôles et à s'identifier jusqu'à un certain point à l'agresseur, et non pas à la victime qu'il fut, l'adolescent ou l'adulte tente de sauvegarder son

sentiment de masculinité. Il prend le «beau rôle», si j'ose dire, dans cette relation de pouvoir qui se joue entre agressé et agresseur. Cela expliquerait, du reste, pourquoi les ex-victimes qui deviennent agresseurs ne manifestent guère d'empathie à l'endroit de leurs victimes: c'est qu'ils ne veulent surtout pas se remettre dans la position qu'ils cherchent précisément à fuir.

Les garçons qui s'identifieront à l'agresseur perdraient moins l'estime d'eux-mêmes, du moins dans un premier temps. Ils s'en sortiraient donc mieux, provisoirement, sur le plan identitaire. L'important pour un homme est de conserver sa virilité, sa supériorité, sa dominance: le plus grand déshonneur est d'être soumis sexuellement par un autre homme. Aussi, l'affirmation de leur virilité est une urgence ressentie par plusieurs victimes masculines d'abus. Commettre un abus est malheureusement l'une des stratégies possibles pour ce faire. C'est la tentative de se libérer d'un traumatisme par la répétition active de ce qui fut jadis subi passivement. Les thérapeutes qui travaillent auprès d'agresseurs d'enfants confirment que, dans bien des cas, ces derniers reproduisent effectivement leur propre *victimisation* en s'en prenant à des enfants d'âge similaire au leur à l'époque du premier abus. En effet, les agresseurs reconnaissent souvent en ces enfants des traits qu'ils avaient eux-mêmes étant jeunes. Ils réécrivent ainsi leur propre histoire de façon à en sortir symboliquement vainqueurs cette fois.

Une majorité de répondants ont confié avoir déjà eu des fantasmes d'abus. Environ le tiers d'entre eux ont réalisé ces fantasmes ou ont tenté de le faire au moins une fois. Après avoir eux-mêmes été violentés sexuellement, certains en viennent rapidement à inverser les rôles. Ainsi, Marcel n'avait que 14 ans lorsqu'il abusa de son petit frère et de sa petite sœur de 5 et 6 ans. Paul, lui, commença dès l'adolescence à avoir des attouchements sur les petites filles, encore bébés, de son frère, quand il les gardait. Jean-Marc, 16 ans, a tripoté une petite voisine et Pascal, 17 ans, la petite fille qui habitait dans la même famille d'accueil que lui: c'est

d'ailleurs la raison pour laquelle ces deux adolescents ont été envoyés en centre d'accueil. Vladimir, quoique lui-même encore adolescent, était proxénète de prostituées mineures.

Qu'un certain nombre d'adolescents ou d'adultes de sexe masculin qui ont subi l'abus puissent adopter à leur tour des conduites semblables ne doit pas mener, répétons-le, à une généralisation hâtive et erronée du type «Qui fut agressé agressera». Le phénomène doit plutôt nous aider à comprendre que ceux qui abusent d'enfants trouvent momentanément dans cette conduite une résolution de leurs propres traumatismes. Les motive le sentiment de récupérer la masculinité ou le pouvoir auparavant abandonnés aux mains de leur agresseur. Commettre une agression signifie à leurs yeux le retour d'un juste équilibre: «Ce qu'on m'a fait subir, j'ai le droit de le faire à d'autres.»

Suivant l'exemple de son propre agresseur et négligeant les retombées négatives de sa propre expérience passée, l'adolescent qui abuse d'un plus jeune se perçoit davantage comme un initiateur que comme un agresseur. Certains enfants ont tellement été amenés à banaliser la sexualité coercitive qu'ils la perçoivent désormais comme allant de soi. Les garçons agressés ont aussi acquis un certain répertoire de réactions et de conduites sexuelles. Une participation précoce et prolongée à des activités sexuelles, fussent-elles non désirées, peut amener l'enfant ou l'adolescent à érotiser certains de ses aspects. Cet apprentissage involontaire est d'autant plus marquant que cet enfant n'a guère la faculté de comprendre sa propre sexualité, et encore moins de la gérer.

L'abus sexuel, surtout s'il est répété, peut ainsi entraîner chez la victime une habitude et une désensibilisation progressive. Malgré lui, le garçon victime d'abus sexuels a fait des apprentissages par lesquels il peut avoir associé déshumanisation de soi ou de l'autre avec plaisir sexuel. Paradoxalement, les agissements de son agresseur peuvent lui servir de renforcement positif: «S'il obtient ce qu'il veut en s'y prenant comme ça, pourquoi ne ferais-je pas de même?» Ce raisonnement sera encouragé si le jeune a l'impression que

l'agresseur s'en sort gagnant, sans comptes à rendre et sans être inquiété ou puni — ce qui est fréquemment le cas, la majorité des agresseurs des garçons interviewés n'ayant guère eu à subir les conséquences de leurs actes. L'individu qui a commis l'abus étant souvent un homme qui a tenu une place signifiante dans la vie du garçon, il est même possible qu'il puisse demeurer un modèle. Les préadolescents ne sont-ils pas, de façon générale, incités à apprendre de leurs aînés?

Quelques témoignages illustrent bien la situation qui vient d'être décrite. Maxime, 23 ans, agressé alors qu'il était enfant, puis ayant tenté, adolescent, d'abuser de son frère de 8 ans, déclare: «Je n'y ai pas pensé plus que ça. Ça me semblait normal de lui demander de me sucer. On me l'avait fait tellement souvent.» Marcel, 17 ans, victime de 6 à 8 ans d'abus commis par un voisin et devenu par la suite agresseur de son petit frère et de sa petite sœur, dit: «Il y a des choses que tu as trouvées agréables là-dedans, tu es porté à les refaire, à vouloir savoir ce que ça fait.» Agressé par plusieurs membres de sa famille de 5 à 24 ans, Paul ne trouve quant à lui pas d'autre explication aux abus commis sur ses jeunes nièces que la curiosité et le défoulement: prendre enfin la place de l'agresseur.

«Quelqu'un doit payer»: la stratégie du vengeur

La conduite du vengeur ressemble à celle du passeur à la différence que ce qui motive le vengeur à commettre des agressions, qu'elles soient physiques ou sexuelles, n'est pas de l'ordre de la curiosité, de l'indifférence ou du rétablissement de sa virilité, mais bien de la pure vengeance. Faire vivre à une autre personne ce qu'il a subi peut en effet impliquer une intention vindicative chez le garçon agressé. Le psychanalyste Robert Stoller, tentant de comprendre la dimension vengeresse de l'excitation sexuelle chez nombre de ses patients, écrivait:

L'excitation sexuelle est très vraisemblablement déclenchée au moment où la réalité à laquelle fait face l'adulte se rapproche du traumatisme ou de la frustration de l'enfance. [...] L'anticipation du danger [...] est perçue comme excitation, mot qui décrit moins une sensation voluptueuse qu'une vibration à la limite de la peur du traumatisme et de l'esprit de triomphe. [...] L'élément central qui permet cette progression jusqu'au plaisir est la vengeance. Celle-ci inverse la position des acteurs du drame en même temps qu'elle inverse leurs affects. La victime devient le vainqueur⁵.

Contrairement au passeur précédemment décrit, le vengeur qui commet des agressions sexuelles va préférentiellement choisir des enfants qui ne lui ressemblent pas. Dans sa volonté de pervertir ou d'avilir quelqu'un d'autre, il va généralement cibler «l'enfant idéal», épanoui, confiant, populaire, bref celui qu'il aurait voulu être n'eût été le drame qu'il a vécu⁶. Notons que le garçon victime d'abus sexuel a tellement entendu dire qu'il risquait de faire la même chose plus tard que cette prophétie le poursuit et l'angoisse. Ceux qui ont pu être aidés et sécurisés à la suite des agressions subies lorsqu'ils étaient enfants apparaissent notablement moins à risque que les autres à cet égard. À l'inverse, ceux qui ont continué de vivre dans un climat de stress, de secret ou de culpabilité présenteront davantage de risques de devenir vengeurs, bien qu'il n'existe aucun automatisme à cet effet, il faut le souligner.

Cette recherche de vengeance ne se retrouve pas uniquement dans la reproduction exacte de ce que les victimes ont vécu. Colère et ressentiment peuvent s'exprimer de différentes manières. Vandalisme, agressions physiques ou prostitution comportant une exploitation du client (par le vol, par exemple) constituent d'autres façons de se venger. Par exemple, Éric, 23 ans, se donne par la prostitution l'impression de «faire baver» les clients, de les dominer et de les faire payer, littéralement, pour ce que d'autres hommes lui ont infligé

dans sa prime jeunesse. François, 17 ans, sympathisant des skinheads, a participé activement à des expéditions de «tabassage de tapettes» dans le village gai de Montréal. D'autres garçons interrogés ont raconté avoir commis différents délits avec d'autant moins de remords qu'ils avaient l'impression de faire payer la société pour ce qu'ils avaient injustement enduré.

À vrai dire, la stratégie de la vengeance n'est que rarement dirigée contre les véritables agresseurs de jadis — qui, bien souvent, ne sont tout simplement pas ou plus accessibles. La revanche s'exerce plutôt sur ceux qui, dans l'esprit de l'adolescent ou du jeune adulte, sont assimilés à l'agresseur pour une raison quelconque: certains types d'hommes, des individus soupçonnés d'avoir des tendances homosexuelles ou bisexuelles, des personnes représentant l'autorité, etc. La révolte de certaines victimes masculines d'agressions sexuelles est ainsi tournée contre un monde extérieur perçu comme menaçant, profiteur, injuste ou dangereux.

La stratégie du vengeur ne s'applique pas uniquement à des étrangers assimilables à l'agresseur; cette vindicte s'exerce aussi dans le quotidien, sur les proches et même les personnes aimées. Dans bien des cas, ce sont ses propres relations affectives, amicales ou amoureuses qui vont permettre au garçon d'assouvir sa vengeance. Être aimé, être désiré, voilà qui est vu comme une façon — sinon une raison — de «faire marcher» l'autre, d'exercer un certain ascendant sur elle ou sur lui. C'est la raison pour laquelle nombre d'exagressés se sont un jour retrouvés aux prises avec des problèmes de violence dans leurs relations intimes. «Quelqu'un doit payer.» À la limite, ce peut être n'importe qui, à commencer par l'entourage immédiat, quel que soit le mode de vengeance retenu: sexualité coercitive, chantage, menace, dénigrement, violence physique, etc. Qui plus est, la tactique vengeresse va souvent faire tache d'huile dans la vie de celui qui l'a adoptée, plus ou moins consciemment. À l'image de sa douleur, sa colère est inextinguible. Les autres, il doit les assaillir avant qu'ils ne passent eux-mêmes à l'attaque.

Comme Batman et Robin: la stratégie du sauveur

Il est frappant de voir à quel point plusieurs garçons victimes d'abus vont par la suite chercher à se lier avec un homme de l'âge de leur agresseur. Comme s'ils se disaient que celui-là, au moins, pourra les aimer «correctement», les sauver en quelque sorte et, éventuellement, les aider à devenir des sauveurs à leur tour. Il faut comprendre que, chez l'enfant dont on a abusé, tout le système relationnel a généralement été perturbé, laissant un grand vide. Le jeune cherchera donc, tôt ou tard, à reconstituer des liens affectifs. C'est alors qu'apparaît ce que j'appelle le syndrome de Batman et Robin.

Tout le monde connaît Batman et Robin, ces héros de bande dessinée devenus personnages de la télévision puis du cinéma. Ils forment une paire inséparable, le plus vieux servant de mentor au plus jeune. Or le duo Batman et Robin est le prototype de la relation idéale que cherchent à établir, plus ou moins consciemment, nombre de garçons agressés. Ces derniers sont en effet à l'affût d'une relation sécurisante, pour ne pas dire réparatrice, avec un aîné. Un rapport plus ou moins fusionnel avec une figure rassurante apparaît comme une façon de soigner leur masculinité blessée, de regagner confiance en eux-mêmes et dans les autres. Quelle plus grande victoire sur le destin, en effet, que la rencontre d'un aîné qui, cette fois, les protégera? La relation de type Batman et Robin vise aussi à compenser une perte fréquemment ressentie: celle du père, de l'oncle, de l'ami ou du grand frère — qu'ils soient eux-mêmes les agresseurs ou non — qui avaient jadis semblé les aimer, avant de les abandonner. Certains jeunes semblent vouloir retrouver dans cette relation la valorisation que leur a initialement accordée leur agresseur, avant qu'il le devienne vraiment et dévoile ses véritables intentions.

Dans les années suivant l'abus et malgré certaines appréhensions, plusieurs jeunes hommes racontent avoir entretenu une relation privilégiée avec un adulte leur servant de mentor. Leur but plus ou moins avoué: trouver en cet homme le modèle qui saurait les guider (comme Batman le fait avec Robin) et qu'ils admireront en retour (comme Robin admire

Batman). Le problème, lorsqu'il survient, est que cette recherche ne met pas fin à leur méfiance et encore moins à leur ambivalence face aux adultes: chat échaudé craint l'eau froide. Les risques que le jeune soit de nouveau déçu sont d'autant plus grands que sont élevées ses attentes face à cet adulte porteur de tous les espoirs. Du coup, le moindre faux pas, le plus petit dérapage apparaît comme un nouvel abandon ou une nouvelle trahison. Les vrais héros se faisant rares, la relation idyllique dont rêve le jeune ne se réalisera que rarement telle quelle. On devine le drame qui surgira lorsque l'adulte se montrera incapable d'endosser le rôle attendu de lui ou lorsque, à tort ou à raison, son pupille croira reconnaître en lui un autre exploiteur.

Être appréciés et aimés pour eux-mêmes, et non pour leur corps, c'est ce à quoi aspirent le plus grand nombre d'hommes qui furent victimes d'abus sexuels. D'une certaine façon, ce qui leur fait le plus peur est en même temps ce qui les attire le plus: un homme qui les aimera véritablement pour eux-mêmes. La promiscuité dont ils ont souffert lors de l'abus, ils entendent la transformer en intimité vraie, et la servilité, en complicité. Leur masculinité remise en question, ils comptent la rétablir au moyen de cette amitié, prétexte de fusion virile. Mais ce type d'amitié particulière présente aussi des difficultés, sinon des risques.

L'enfant ou l'adolescent qui fut sexuellement agressé peut établir malgré lui des relations propices à une nouvelle exploitation de sa personne. Cela d'autant plus qu'il a parfois tendance à recourir à ce que le contexte de l'abus lui a précocement appris: la séduction. Certains répondants furent cruellement déçus de constater que leur «sauveur» pouvait s'intéresser à eux sur le plan sexuel. Tous les adultes ne sont pas des agresseurs potentiels, mais les motivations d'un aîné à revêtir, sur le plan symbolique, le costume de Batman, ne sont pas toujours limpides. Lui aussi porte son histoire et ses traumatismes; on ignore ce qui se cache derrière le masque du héros.

Certains adolescents ou jeunes adultes, surtout s'ils sont d'orientation homosexuelle ou bisexuelle, envisagent leur

relation privilégiée avec un adulte comme pouvant inclure des rapports sexuels mutuellement gratifiants. Au contraire, d'autres sont allergiques à tout contact qui pourrait suggérer des rapports sexualisés ou, pire, provoquer un contexte d'abus. Dans un cas comme dans l'autre, leurs scénarios relationnels visent à effacer le passé; ils entendent se prouver que les hommes ne sont pas tous pareils, puisqu'au moins l'un d'entre eux a pu leur manifester une affection sincère.

Environ le tiers des répondants à cette enquête furent un temps des émules de Batman et Robin. Si, dans certains cas, la stratégie du sauveur fut source d'échecs, sinon de traumatismes répétés, elle s'est révélée plus heureuse dans d'autres situations. De telles relations semblent vraiment piégées. Et pour cause: en raison de la confusion des sentiments dont ils ont hérité, les rescapés d'agressions ressentent souvent une certaine ambivalence sur le plan affectif. Ce qu'ils admirent un jour, ils peuvent le détester le lendemain. Par exemple, certains déplorent la dépendance affective inhérente à la relation de symbiose qu'ils ont pourtant recherchée. D'autres, après avoir offert des rapports sexuels à des adultes significatifs, regrettent que ceux-ci aient répondu à leurs avances: encore une fois, ils ont été exploités et trahis, puisqu'on ne les a aimés que pour profiter de leur corps.

Un mélange de confiance et de méfiance fait en sorte que le garçon agressé soupçonnera volontiers tout adulte d'avoir un programme caché: profiter ou abuser de lui. Contrer une telle impression est d'autant plus malaisé que, dans sa volonté d'exorciser le passé, ce jeune homme recherchera parfois, consciemment ou non, des rapports qui s'apparentent à ceux qu'il a jadis entretenus avec celui qui a abusé de lui — avec tous les risques et les désillusions que cela comporte.

Pour compléter ce parallèle avec Batman et Robin, il importe de souligner combien plusieurs ex-victimes rêvent de devenir «sauveurs» d'enfants. Parmi les répondants en âge de travailler, plusieurs ont en effet choisi des métiers se rattachant à la relation d'aide ou à l'enseignement. Tous ces hommes disent éprouver une grande satisfaction à donner ce

qu'ils n'ont pu recevoir: l'attention sécurisante d'un adulte. Parfois, cependant, la peur de commettre eux-mêmes des abus les a tenu, un temps, éloignés de leurs aspirations. «J'aurais aimé travailler avec des jeunes, mais on a tellement dit que les abusés devenaient abuseurs que je n'ai pas voulu prendre de risques», dira un répondant qui a longtemps hésité avant de se tourner vers l'enseignement au niveau primaire, profession qui aujourd'hui le comble. Plusieurs des hommes interviewés songent à aider d'autres victimes d'abus physiques ou sexuels. Quelques-uns ont, d'une façon ou d'une autre, réalisé ce projet. Cette attitude est à l'opposé de celle du vengeur, qui veut remettre «œil pour œil, dent pour dent», mais il est probable qu'elle ait la même origine et qu'elle nous parle du même besoin d'effacer le passé et de réinventer le monde.

*L'érotisation de composantes de l'abus:
la stratégie du téméraire*

Le traumatisme fonctionnant souvent comme un apprentissage, il n'est pas étonnant que le garçon en arrive à érotiser certains éléments de l'abus. Par exemple, le secret lié à une relation sexuelle clandestine, l'interdit qui frappe certains actes, la nudité exhibitionniste ou le danger de se faire prendre en situation d'illégalité se retrouvent au cœur même de la sexualité de plusieurs ex-victimes. En incorporant dans leurs propres fantasmes ou rapports sexuels certains aspects des agressions subies, ces garçons ou ces hommes tentent de transformer en plaisir ce qui les a auparavant traumatisés. Ce qui était douloureux est, de cette façon, transformé en source d'euphorie. La tension provoquée par le risque devient source d'excitation.

Ainsi, l'exhibitionnisme auquel se livrent certains répondants peut être une façon d'appriivoiser ou de banaliser la nudité à laquelle les a obligés leur agresseur. Certains font allusion à des situations dans lesquelles ils ont pris plaisir à

avoir des relations sexuelles devant témoins, à se masturber devant des personnes étrangères (par exemple, dans des parcs ou des toilettes publiques, devant les fenêtres de femmes vivant seules, en faisant des photos érotiques ou encore de la danse nue). Que ce thème revienne si souvent, bien qu'aucune question ne portait sur ce sujet initialement, donne à penser qu'il s'agit peut-être d'une pratique relativement courante chez des victimes masculines d'abus sexuels. On pourrait aussi se demander si l'exhibitionnisme n'est pas, du moins dans certains cas, une autre façon de commettre une agression, mais sur le plan psychologique uniquement: imposer sa sexualité à quelqu'un d'autre, comme le fit naguère l'agresseur.

L'érotisation de l'interdit se manifeste souvent par des images intrusives persistantes, alors que des scènes ou des pratiques associées aux agressions autrefois subies reviennent constamment à l'esprit, avec une coloration érotique cette fois. C'est le cas pour certains fantasmes sadiques ou masochistes, que certains transformeront en réalité: avoir mal au cours de la relation sexuelle ou, à l'inverse, faire violence à sa ou son partenaire, chercher à dominer l'autre ou tout au moins en avoir l'impression. Peut-on parler ici de contraphobie? Sans doute. C'est à leur stupéfaction que certains reproduiront, dans le cadre de leurs relations sexuelles ou amoureuses aujourd'hui consensuelles, des actes sexuels qui les ont jadis dégoûtés. Par leur témérité apparente en matière de sexualité, ces garçons ou ces hommes semblent démontrer qu'une des stratégies permettant de composer avec l'abus est d'intégrer quelques-uns de ses aspects à des fins érotiques.

Il faut préciser que beaucoup de garçons violentés n'ont pas appris à tenir compte de quelque barrière que ce soit sur le plan sexuel, l'agresseur les ayant toutes allègrement enfoncées. Les abus qu'ils ont vécus, dès le plus jeune âge, leur ont fait découvrir une sexualité adulte qu'ils décrivent comme «sauvage» et «hors contrôle». Pour plusieurs, la sexualité serait la zone d'ombre de chaque être humain, une zone dans laquelle les instincts les plus incontrôlables se manifestent.

Dans leur angoisse de voir leur sexualité modelée sur celle de leur agresseur, certains jeunes passent volontiers d'un extrême à l'autre: de l'impudeur à la pudicité la plus stricte, de la continence à la multiplication des partenaires. Ainsi, François se fabriquera une «ceinture de chasteté» qu'il portera sous plusieurs couches de vêtements afin que son père ne puisse le dévêtir totalement; pourtant, après avoir pris de l'alcool ou de la drogue, le même adolescent se montrera volontiers exhibitionniste dans des soirées chez des amis. De même, Bruno passe d'une homophobie déclarée à des attitudes sexuellement provocantes à l'endroit d'hommes fréquentant des lieux reconnus de drague homosexuelle. Plusieurs répondants ont fait état d'une vie amoureuse livrée aux plus grandes variations: ou ils étaient dégoûtés par la sexualité ou ils se montraient insatiables, voire compulsifs. L'interdit allait tantôt dans un sens, tantôt dans un autre.

En fait, l'érotisation du secret ou du «pas permis» semble associée aux apprentissages réalisés dans le cadre de l'abus lui-même, renforçant ainsi un lien séculaire entre la sexualité et les tabous de toutes sortes. On peut penser que l'abus sexuel répété d'un adulte sur un enfant constitue un tel envahissement de son intégrité que le rapport du jeune à son propre corps posera par la suite problème: il ne sait plus quelles sont ses aspirations, ses restrictions et ses limites. D'où l'éventail de conduites opposées susceptibles d'être adoptées par un même individu à différents moments de sa vie: tantôt écœuré par la sexualité, tantôt obsédé par elle; tantôt homophobe, tantôt homosexuel; tantôt abstinent, tantôt don Juan. Mais toujours insatisfait, parce que ne sachant pas vraiment ce qu'il désire et ce qui est bon ou mauvais pour lui.

Les apparences normales: la stratégie du conformiste

Dans son roman *Le conformiste*, l'écrivain Alberto Moravia⁷ décrit l'évolution de Marcel, une jeune victime d'attouchements sexuels qui tue par accident son agresseur et qui, toute sa vie, essaiera d'effacer le double souvenir de l'agression et du meurtre

en prouvant à tout le monde qu'il est «comme les autres». À l'instar de ce personnage, l'ex-agressé qui opte pour le conformisme tend non seulement à nier ce qui lui est arrivé mais encore à modeler sa conduite en fonction de ce qu'il estime se rapprocher des «apparences normales» les plus conventionnelles.

Mathieu, âgé de presque 18 ans au moment de l'entrevue, est un bon exemple de cette stratégie: son assurance masque mal son insécurité devant toute référence à l'homosexualité ou à la vulnérabilité masculine. Le cas de Vladimir est plus probant encore: dès l'adolescence, il deviendra souteneur pour un réseau de jeunes filles qu'il recrutera parmi ses petites amies. Il joue les «durs» et les tombeurs de femmes, mais en lui-même il se demande s'il ne serait pas homosexuel. Le soir, pendant que ses «filles» travaillaient, il lui arrivait de passer devant les bars gais et de se dire qu'il devrait peut-être tenter sa chance et franchir leurs portes. Son image de macho bien baraqué cache un garçon ambivalent quant à son orientation sexuelle. Chez certains garçons comme lui, on pourrait même parler d'une hétérosexualité de façade, qui sert à repousser l'épouvantail des rapports homosexuels, qu'ils ont certes subis, mais qu'ils ont jusqu'à un certain point érotisés.

Selon des auteurs freudiens, dont Serge Tisseron, «la victime d'une séduction a souvent placé à l'intérieur d'elle-même des aspects contradictoires de son séducteur. En particulier, elle peut avoir fait siennes la honte du séducteur et l'idée qu'elle était, elle, la victime, responsable de l'excitation du séducteur et de la séduction⁸». Il résulte de ce phénomène que certains jeunes hommes vont, comme le petit Marcel du roman de Moravia, prendre tous les moyens pour effacer de leur vie, de leur apparence et de leurs conduites ce qui a pu intéresser l'homme qui a abusé d'eux. À l'inverse de ceux qui deviennent exhibitionnistes, par exemple, ils tentent de se fondre dans le décor, de toujours passer inaperçus, de s'enlaidir même par de l'automutilation, par une maigreur ou une obésité volontairement provoquées. Ils tiennent ainsi à se prouver à eux-mêmes et à montrer aux autres qu'ils sont tellement quelconques qu'ils n'auraient jamais dû ou pu subir quelque chose de semblable à un abus sexuel.

Dans ce souci de conformisme, une certaine homophobie pointe très souvent. Étant des hommes «normaux», c'est-à-dire hétérosexuels exclusifs, ils vomissent les homosexuels et leurs pratiques. Pourtant, par-delà ce rejet ostentatoire de l'homosexualité, se profilent parfois des pratiques homosexuelles manifestes, quoique culpabilisées: l'obsession de «l'apparence normale» — qui, dans la culture occidentale, tend à exclure l'homosexualité — guide même les réactions de nombreux répondants homosexuels ou bisexuels. Bruno, par exemple, malgré un discours carrément homophobe, a vraisemblablement davantage de relations homosexuelles que de relations hétérosexuelles. Il en va de même pour Éric, qui se prostitue exclusivement avec des hommes; quoiqu'il s'affirme plus volontiers hétérosexuel qu'homosexuel, il n'a presque jamais eu de rapports hétérosexuels. Le cas de Justin, aujourd'hui âgé de 34 ans, est aussi éclairant: il a consacré des années de sa vie à entretenir «l'apparence normale» du bon mari et du bon père de famille, alors qu'il luttait en vain contre des attirances homosexuelles d'autant plus coupables dans son esprit qu'associées à une perte de maîtrise de soi. L'insistance de plusieurs, surtout parmi les plus jeunes, à se proclamer hétérosexuels exclusifs trahit leur besoin de se rassurer eux-mêmes quant à une certaine normalité, du moins telle qu'ils la conçoivent à ce moment de leur vie.

Notons enfin que le conformiste sera le plus enclin de tous à nier ce qui lui est arrivé, y compris à ses propres yeux. Bien sûr, il est difficile de dire si l'amnésie, partielle ou totale, vécue par certains répondants dans les années qui ont suivi leur agression fut le résultat d'une stratégie consciente ou non. Ce mécanisme de défense leur a néanmoins permis d'oublier l'abus subi ou de minimiser un temps ses séquelles. Certains hommes ont été des années en thérapie en raison de symptômes qu'ils essayaient en vain d'étouffer, avant de reconnaître que ces derniers étaient liés à des agressions sexuelles enfouies depuis des décennies dans leur mémoire.

Les stratégies adaptatives permettant de composer avec les séquelles d'agressions sexuelles peuvent prendre plusieurs visages. Je n'ai fait qu'esquisser celles qui me sont apparues les plus courantes. Ces stratégies ne sont d'ailleurs pas exclusives. Un garçon ou un homme peut très bien passer de l'une à l'autre. Si contradictoires ou paradoxales qu'elles puissent paraître, elles visent toutes à réinstaurer un certain équilibre chez l'individu qui les met en œuvre. Bien qu'elles puissent souvent sembler inefficaces après coup, toutes ces stratégies sont à un moment ou à un autre apparues comme des baumes sur les blessures traumatiques des garçons agressés. Aussi aurait-on avantage à reconnaître ces tactiques pour ce qu'elles sont, ne serait-ce que pour aider les victimes masculines d'abus sexuels à comprendre leurs conduites et, si nécessaire, à élaborer des solutions de rechange. Le prochain et dernier chapitre de cet ouvrage abordera notamment cette importante question.

En terminant le présent chapitre, il importe de souligner que les stratégies adoptées pour atténuer ou exorciser des séquelles d'abus ne conduisent pas forcément à des comportements problématiques. Ainsi, ces tactiques ne se déploient pas nécessairement sous leurs aspects les plus extrêmes: il y a des sauveurs, des téméraires ou des conformistes qui ne causeront jamais d'ennuis à quiconque, eux-mêmes y compris. Et ces stratégies sont parfois mises en œuvre de façon très subtile, à travers des actes plutôt anodins, qui n'en sont pas moins porteurs de sens profond pour la personne qui les pose. En somme, seule la signification que l'individu donne à ses conduites peut ultimement permettre de déterminer à quelles stratégies elles se rattachent.

Notes

1. J. Lewis Herman, *Trauma and Recovery*, New York, Basic Books, 1992, p. 51 et suiv.
2. Pour un résumé succinct de cette approche, voir «L'acteur et ses logiques», dans *Sciences humaines*, hors série n° 9, mai-juin 1995, p. 15. L'analyse stratégique a notamment été développée par le sociologue français Michel Crozier.

Intéressante est l'application qu'en a fait le criminologue québécois Maurice Cusson dans *Délinquants, pourquoi?* Montréal, Hurtubise HMH, 1981.

3. *Rapport du Comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1984.

4. «Youth Prostitution», dans A. W. Burgess (dir.), *Child Pornography and Sex Rings*, Lexington, Lexington Books, 1984.

5. R. Stoller, *La perversion*, Paris, Payot, 1978, p. 114.

6. W. E. Prendergast, *Sexual Abuse of Children and Adolescents*, New York, Continuum, 1996, p. 50-51.

7. A. Moravia, *Le conformiste*, Paris, Flammarion, 1952 (réédition de poche, éditions J'ai lu, 1971).

8. S. Tisseron, *La honte*, Paris, Dunod, 1992, p. 76.

Récit de Justin

Justin, 34 ans, fut victime d'incestes impliquant successivement son père, son oncle et son frère aîné, cela dès son tout jeune âge.

Ça ne m'est revenu en tête qu'assez récemment, quand je me suis mis à analyser mes comportements, mes refus de m'engager, ma peur des hommes, même quand je les aime et qu'ils sont bons pour moi. J'ai été abusé sexuellement à quatre ans par mon père et un peu plus tard par mon oncle. Après, ç'a été par mon frère de quatre ans plus vieux que moi.

Mon père a été le premier. Il a quitté la maison par la suite, il a fait une dépression. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit. Il a été placé dans un centre psychiatrique. On m'a déjà dit qu'il avait reçu des électrochocs. Je pense que ma mère nous avait surpris ensemble. Le souvenir que j'en ai est que c'était la première fois que mon père, ordinairement assez brutal, me donnait de l'affection. Quelques images me reviennent: il m'enferme dans le garage et il court après moi pour m'attraper. Une autre fois, il est assis dans l'auto. Son pénis est sorti. Il a une érection. Ce serait arrivé quatre ou cinq fois, je pense, entre quatre et sept ans. À chaque fois, c'est par son autorité qu'il obtient quelque chose de moi, pas par la violence. C'est une forme de contrôle, de manipulation. C'est mon papa après tout. Je lui obéis. Il n'y a pas de pénétration, mais éjaculation, dans ma bouche probablement. J'ai toujours eu très peur du sperme par la suite, encore aujourd'hui. Est-ce que c'est à cause d'une expérience traumatisante reliée à mon père ou à mon oncle? C'est difficile à dire. Parce que vers la même époque, entre 5 et 6 ans, mon oncle déménage chez nous. Il vient de laisser sa femme. Lui aussi, il va disparaître de la maison du jour au lendemain. Il habitait au sous-sol. Il me touchait et me demandait de le toucher. J'avais peur de lui. J'avais conscience que ce n'était pas naturel. Avec mon père, c'était différent, il y avait une certaine candeur, peut-être. Ça ressemblait à un jeu. Pas avec mon oncle. Avec lui, c'était plus cru...

J'essaie de retrouver la mémoire de ce temps-là, mais ce n'est pas facile. Je me souviens que j'étais devenu un enfant qui acceptait l'amour de n'importe qui et qui aurait fait n'importe quoi pour être

aimé. Ma famille était dysfonctionnelle. Il n'y avait pas beaucoup d'amour, on ne se parlait pas, c'était un climat tendu. J'achetais la paix en m'arrangeant pour plaire à tout le monde. Je n'avais aucune identité à ce moment-là; tout ce qui comptait c'était de me faire aimer. Jusqu'à 17 ans, je serai le bon petit gars à papa et la petite fille que maman n'a pas eue: parce que j'étais plutôt efféminé comparé à mes frères. Tout pour vaincre ma peur que mes parents se séparent, quoi. C'est probablement une des raisons pour lesquelles je n'ai rien raconté de ce qui s'est passé avec papa. Jamais. Ma mère n'a jamais rien su de moi. Aujourd'hui encore, je me demande si elle l'a réellement découvert ou non en ce qui concerne mon père et mon oncle.

Malgré tout, j'étais un petit gars souriant. Je le vois sur les photos. Mais, en dedans, je me sentais tout mal. J'avais comme deux personnalités. À l'extérieur, j'étais un bon petit gars rangé, bon en classe. En dedans de moi, je me sentais différent des autres. J'avais des inquiétudes.

Vers l'âge de six ans, j'entends pour la première fois le mot «tapette». Mon père me répète souvent: «Si tu ne fais pas ça, tu vas avoir l'air d'une tapette.» Je ne sais pas ce que c'est mais je me doute que ce n'est pas correct, que ce n'est pas bien. Sauf qu'à la maison on m'identifie vite à ça. À l'école, évidemment, on me traite de tapette. Je ne sais pas pourquoi exactement: je suis mince, un peu délicat, c'est jamais bien vu chez un garçon. Je ne sais pas ce que c'est une tapette, mais je ne veux pas l'être.

Ma seconde personnalité, qui va se développer en secret, c'est le petit gars qui regarde de plus en plus les autres gars, qui apprécie leur beauté. Mais c'est tellement inaccessible ce désir-là... Je l'étouffe. C'est l'autre personnalité qui prend le dessus. Je choisis de ne pas être comme ça. Je me souviens que mon père, une fois que je m'enfuyais d'une bataille de gars, m'avait dit: «Cours pas comme ça, t'as l'air d'une tapette!» J'étais humilié. À partir de ce jour-là, j'ai décidé d'être caméléon. J'ai appris à jouer un jeu.

À 13 ou 14 ans, une relation sexuelle s'est établie avec mon frère aîné. Tout a commencé par du tirailage. On est collé l'un sur l'autre. Je ne sais pas comment ça s'est passé, mais à un moment donné nos pantalons se sont baissés... Je n'ai pas été forcé. Je ne voyais pas ça comme un abus. C'est par la suite que je me suis aperçu qu'il m'avait trompé émotionnellement, qu'il avait exploité ma soif

d'affection. J'ai des séquelles encore aujourd'hui de cette trahison-là. C'est le troisième contact que j'avais avec un homme dans ma vie; dans les trois cas c'était une forme d'inceste et je n'étais toujours pas sorti avec une fille à ce moment-là.

Dans la relation avec mon frère, bizarrement, il était passif et c'est moi qui étais actif, qui le faisais jouir, autrement dit. Lui, il était très peu participant, sauf pour faire les premiers pas. Il sait que je suis stimulé par son corps, par ce que je vois, il sait comment me prendre. Mon frère devient mon idole. C'est la première fois que je sens de l'affection de la part d'un mâle parce que mon père me critiquait tout le temps. Le départ de mon frère pour se marier me prouve que je ne peux faire confiance à un homme. C'est un choc pour moi. On baisait depuis au moins trois ans, régulièrement.

Je dis que je l'aimais, mais en dehors de nos activités sexuelles, on ne se parlait pas tellement. À vrai dire, il n'était pas vraiment présent dans ma vie. C'était seulement dans l'acte sexuel comme tel qu'il me donnait de l'amour. Mais à ce moment-là j'en étais plus ou moins conscient. Tout comme j'étais plus ou moins conscient que les hommes m'intéressaient. Ce n'était tout simplement pas une option possible. Tu te maries et t'as des enfants: c'est ça que les hommes font. L'exemple de mon frère me le montrait bien.

Vers 16 ans, je me suis tourné vers les femmes. J'ai rencontré une fille, puis une autre. Je suis conscient que je me programmais pour leur faire l'amour, pour avoir une éjaculation. Et je deviendrais très bon pour faire jouir une femme. J'apprenais à avoir du plaisir et à en donner. Parce que l'homosexualité, il fallait oublier ça. Ma femme, encore aujourd'hui, elle ne croit pas que j'ai toujours été gai: elle me rappelle que j'étais souvent en érection, qu'on faisait l'amour tous les jours facilement... Moi, je sais...

Vers 18 ans, je rencontre donc la mère de mes enfants. Déjà, j'ai commencé à boire. L'alcool me donnait le courage, le culot d'agir. Ma femme, je fais sa connaissance au mariage de mon frère. Il y a des hasards qui ne trompent pas. Assez vite, elle me déclare son amour; c'est la première fois qu'une femme dit qu'elle m'aime. Je suis son prince charmant. Elle est très jolie, sensuelle, riche, populaire. Je monte de niveau social, sa famille étant très aisée. Mais après deux ans de fréquentation je la quitte par peur de m'engager. Je me soûle comme jamais. Je lui téléphone quelques jours plus tard. Elle réussit

à me convaincre. Nous reprenons nos fréquentations. J'ai peur de l'abandon, du rejet de mes parents, de mes amis. Puis l'homosexualité reste associée à la trahison de mon frère. Vers cette époque-là, ma mère tombe malade du cancer. Elle est la seule personne qui compte vraiment pour moi. Je promets à Dieu, si elle survit, d'être le garçon parfait dont elle rêve. J'ai donné ma vie pour sauver sa vie.

Je me marie, j'ai 20 ans. Mon ménage va bien durant les premières années. Mes réticences tombent. Tout fonctionne grâce aux parents de ma femme qui nous gâtent et nous valorisent socialement par leur situation. Je me souviens pourtant que le jour de mes noces, dans le bain, je me regarde le pénis en me disant: «Là, mon gars, oublie ça, t'as plus le droit...» Je me lève, je m'habille et je commence à boire. Mon père est de mauvaise humeur de me voir comme ça. Ma femme est déjà habituée. Pour elle, ce n'est pas un problème, l'alcool, tant que je demeure fonctionnel. Elle est ma fée.

Juste avant de me marier je lui avoue ma relation avec mon frère. Elle me dit ce que je veux entendre, que c'est juste un mauvais pas, que c'est du passé. Très vite, je sens des pressions sexuelles de sa part. J'ai toujours besoin d'alcool pour baiser avec elle. Je veux jamais le matin parce que je suis à jeun. Le soir, je commence à boire assez tôt pour me préparer. Je lui impose mon rythme. Je m'arrange pour avoir toujours de l'alcool dans le corps quand nous faisons l'amour. Je me souviens des premières nuits. Nous habitons un gros building. D'une fenêtre de l'appartement, je voyais un voisin se promener nu. Je me levais quand elle dormait pour l'observer, lui. Le plus excitant, c'était ce moment-là. Nous n'étions jamais tout seuls au lit, ma femme et moi. Mes fantasmes me tenaient compagnie. Les hommes que j'érotisais ressemblaient à mon père, à mon frère surtout.

Après un an, nous avons eu un garçon et par la suite une fille. J'étais devenu très actif professionnellement pour bien faire vivre ma famille, mais aussi pour ne pas être à la maison. Je me sentais coupable face à mes enfants. Ma femme était devenue plus mère qu'amante. Elle était moins exigeante au niveau sexualité: ça faisait bien mon affaire. Moi aussi, je devenais plus père qu'amant. Je misais tout sur mes enfants: ça empêchait de questionner ma relation de couple.

Après six ans de mariage, c'est moi qui me fais un amant... C'est mon beau-frère, le frère de ma femme. C'est la relation que

j'avais eue avec mon frère qui se continuait, en un sens. Il est un peu plus vieux que moi. On consomme de la drogue et de l'alcool tous les deux. Un soir, il est soûl, moi aussi. Je sens que je peux en prendre davantage. Je pose un geste, il y répond bien. Je suis chez moi, au sous-sol, ma femme dort en haut avec les enfants. L'alcool aidant, tout s'enchaîne. Ça va durer à peu près deux ans à raison d'une relation par mois environ. Il est exactement comme mon frère: passif, il se laisse faire. C'est moi qui suis actif, qui lui fais des fellations. Comme mon frère, il se considérait complètement hétérosexuel.

Après ça, je dégringole assez rapidement. Il a réveillé quelque chose en moi. Je commence à me promener dans les parcs la nuit. Ma descente aux enfers, elle commence là. Mon estime de moi tombe à zéro. Quand je me suis assez soûlé, je sors, je vais baiser dans les buissons avec le premier venu. Je rentre chez moi très tard. Et le lendemain, c'est le choc: je me réveille à côté de ma femme qui me dit «Allô, mon amour!» Mes enfants viennent nous rejoindre au lit: «Allô, daddy!» Je me sens très mal.

Une veille de Noël, je suis un homme dans un centre commercial. Il m'invite à aller chez lui. Je refuse, mais je regrette ma décision. En revenant, je consomme énormément d'alcool. Je m'enfuis de mon foyer. Je veux tout quitter. Je prends l'autobus sans savoir où je vais. Pour ne pas que ma femme s'inquiète, je lui téléphone. Et là je lui raconte tout, même ce qui concerne son frère. Elle refuse de me croire. Puis elle dit que si c'est vraiment comme ça, je ne reverrai plus mes enfants. Je joins ma mère par téléphone. Je lui demande si je peux aller habiter chez elle. Elle me dit que je serais irresponsable de quitter ma famille. Je retourne donc chez moi comme si de rien n'était et je reste une année de plus, en augmentant ma consommation d'alcool. Ce n'est qu'un délai.

Un matin, ma fille me demande si c'est du vin qu'il y a dans mon verre. Elle me dit qu'il est trop tôt pour boire. Wow! Elle ne sait pas écrire son nom mais elle sait que son père est alcoolique. Ça me donne un choc. Je m'aperçois de l'impact que mon comportement peut avoir sur les enfants. Je pars définitivement de chez moi. Je fais une tentative de suicide. Puis, je cherche un thérapeute pour guérir mon homosexualité. Mais plutôt que de faire ça, il m'apprend à m'accepter tel que je suis, à faire la part des choses entre les abus, la compulsions et une sexualité équilibrée. Parce que, finalement, je

n'étais pas plus à l'aise dans l'homosexualité que dans l'hétérosexualité.

C'est difficile pour moi d'avoir une vision saine de l'homosexualité. Les hommes que j'ai aimés m'ont toujours abandonné après s'être servis de moi. J'avais et j'ai encore peur d'être aimé. Longtemps, je n'ai pas fait la distinction entre mon émotivité, mon affectivité et ma sexualité. Ce n'est pas évident encore. J'ai compris récemment combien mon père m'avait manqué. Je ne veux pas faire comme lui, même s'il a admis ses torts et que nous avons une bonne relation aujourd'hui, contrairement à ma relation avec mon frère aîné, qui ne me parle plus ou presque. Mon frère a peur, j'ai l'impression, que je révèle des choses le concernant, surtout depuis que je m'accepte comme gai. Il ne reste jamais longtemps en ma présence. Mon père, lui, je pense qu'il a oublié ce qui s'est passé après tous les traitements qu'il a eus.

J'ai décidé dernièrement de retourner vivre près de mes enfants. Je viens d'abandonner mon emploi pour me rapprocher d'eux. Je ne veux pas qu'ils manquent d'un père. Je ne veux pas qu'ils soient perturbés comme moi plus tard. J'ai été conscient qu'il y avait eu de l'abus dans ma vie et je n'ai pas voulu transmettre la même chose à mes enfants.

Je me rends compte que je n'ai jamais vécu une vraie relation humaine avec un homme ou une femme, pas seulement quelque chose de sexuel. Je me suis longtemps perçu comme hétérosexuel. Après mon acceptation, je me suis vu comme homosexuel. Au niveau affectif, je serais plutôt bisexuel parce que j'aime autant la présence des femmes que celle des hommes. C'est un peu faire l'amour debout que d'être bien avec une personne, quel que soit son sexe.

Aujourd'hui, j'ai beaucoup d'amis, hommes et femmes, et c'est important pour m'en sortir. Ma honte d'avoir vécu ce que j'ai vécu et d'être ce que je suis s'en va graduellement. C'est la peur de l'intimité, de l'engagement, qui est difficile à vaincre. J'y travaille. Malgré les problèmes qu'elle m'a posés, je crois que mon orientation sexuelle serait la même, qu'il y ait eu abus sexuel ou non. Le problème, c'est que l'inceste m'a peut-être empêché de vivre ma sexualité sereinement dès le départ.

CHAPITRE VIII

Tourner la page ou la réécrire? Prévention et intervention

Difficile de terminer cet ouvrage sans traiter de prévention et d'intervention thérapeutique. Au fur et à mesure que je menais mon enquête, les mêmes questions revenaient de la part des répondants que je rencontrais et des collègues qui s'informaient de mes observations: Est-il possible de se débarrasser des séquelles d'abus sexuels? Qu'est-ce qui différencie les ex-victimes qui semblent en voie de «s'en sortir» et les autres? Comment mieux aider les garçons qui ont subi l'agression sexuelle? La diversité même des types d'abus et de leurs séquelles appelle un grand éventail d'interventions, que les quelques pages consacrées à ce thème n'arriveront évidemment pas à épuiser. Je n'ai pas la prétention de réinventer l'intervention sociale en matière d'abus sexuels; je veux plutôt tirer les conclusions qui se dégagent de ma recherche à cet égard. En améliorant notre compréhension de l'abus sexuel au masculin, ne sommes-nous pas davantage en mesure d'y faire face? C'est le pari que je fais.

Peut-on prévenir les abus sexuels sur les garçons?

Tout enfant, garçon ou fille, doit apprendre à distinguer les attouchements sexuels des manifestations sincères d'affection,

et la sexualité gratifiante de l'exploitation. Qu'elle se fasse à la maison, à l'école ou dans d'autres lieux de socialisation, une telle éducation doit mettre l'accent non pas uniquement sur les dangers de la sexualité mais aussi sur ses aspects positifs lorsqu'elle est explorée dans le respect de soi et des autres. Trop souvent, parents ou éducateurs n'acceptent d'aborder la vie sexuelle que s'il s'agit d'effectuer des mises en garde, oubliant qu'une représentation positive de la sexualité est nécessaire à l'équilibre personnel. Les témoignages recueillis dans le cadre de cette recherche ont clairement montré que les agresseurs tablent sur l'ignorance, la vulnérabilité et la culpabilité des garçons. La pauvreté de l'éducation à la vie amoureuse et sexuelle est la complice de ceux qui abusent des enfants: plus naïfs et sans recours sont les jeunes, plus ils deviennent des proies faciles.

Si des campagnes de prévention abordent maintenant la question de la violence familiale ou sexuelle, très peu a été fait en ce qui concerne précisément les abus sexuels impliquant des garçons. Dans l'esprit de beaucoup de gens, l'agression sexuelle concerne uniquement les jeunes filles. Des ouvrages récents sur le viol ou l'exploitation sexuelle ignorent la réalité des abus entre mâles ou les considèrent comme très exceptionnels. On a parfois l'impression que la littérature, la télévision ou le cinéma ont fait davantage ces dernières années pour mettre le sujet sur la sellette que les institutions chargées de la protection de l'enfance. La reconnaissance publique de l'existence de l'abus sexuel au masculin est encore en émergence. Quelques initiatives pourraient néanmoins accélérer les choses. Par exemple, ne serait-il pas opportun que les messages préventifs destinés aux jeunes incluent nommément les agressions sexuelles commises sur des garçons? On aurait aussi avantage à identifier clairement les différents types d'abus; il y a encore une réticence à reconnaître que la majorité des agressions sur les enfants sont le fait de proches.

Les campagnes de prévention devraient de surcroît viser non pas seulement les victimes potentielles mais aussi les responsables d'abus sexuels, c'est-à-dire les agresseurs en puis-

sance et leurs complices. En sensibilisant les agresseurs réels ou potentiels et les adultes qui les protègent par leur silence, on agirait sur l'origine du problème et non pas uniquement sur ses conséquences. Malheureusement, les récidives en ce domaine abondent, compte tenu du peu de cas que l'on fait de ces dossiers. Souvent, les jeunes hommes interrogés témoignent du fait qu'ils ne furent pas les seuls, loin de là, à être violentés par le même individu. Si on me permet l'expression, le tableau de chasse de certains agresseurs d'enfants aligne parfois des dizaines, voire des centaines de victimes.

Hélas, les perspectives thérapeutiques qui sont offertes à ceux qui exploitent sexuellement des enfants restent encore très limitées. Sans doute est-il illusoire de penser que l'on puisse réorienter les désirs profonds d'un individu, comme certaines approches thérapeutiques l'ont prétendu. Il est toutefois certain que l'on peut apprendre à des adultes, y compris aux agresseurs, à gérer autrement leurs désirs et à en contrôler les manifestations. Autrement dit, même si les fantasmes d'un individu s'avèrent inaltérables, ce dernier peut toujours arriver à éviter des situations de vulnérabilité, à maîtriser sa conduite et à vivre une sexualité qui ne porte pas préjudice aux autres — en particulier aux enfants. On a fait grand cas au cours des dernières années des thérapies antiandrogéniques, dites aussi de castration chimique, sans se poser des questions beaucoup plus fondamentales par-delà les arrêts d'agir. Pourquoi tant d'adultes agressent-ils des enfants? Dans quelle mesure cette tendance est-elle irrépressible? Comment orienter ces adultes vers d'autres types de gratifications psychiques ou sexuelles? En matière de prévention et même d'intervention dans ce domaine, nous en sommes encore à l'âge de pierre. Aussi aurions-nous grand besoin de recherches plus poussées sur les profils, les dynamiques ou les motivations des agresseurs d'enfants et sur les types d'approches thérapeutiques qui arrivent à les empêcher de récidiver. Nous devons de plus constater que la majorité des abus sont commis par des hommes que rien ne distingue de leurs congénères: le papa, le grand frère, l'oncle, le grand-père,

l'ami de la famille, le voisin, le gardien, etc. Lorsqu'on parle d'agresseurs d'enfants, on a encore trop tendance à songer à des hommes traînant derrière eux d'impressionnantes carrières de pédophiles, oubliant que beaucoup n'ont pas ce profil.

Plus encore, le mythe de la pédophilie comme maladie d'une part braque les projecteurs sur un type très spécifique d'agresseur — le compulsif — et d'autre part déresponsabilise les hommes qui commettent des abus — puisque ce serait «plus fort qu'eux». En travaillant sur le sujet, j'ai, au contraire, acquis la conviction que tous les pédophiles ne deviendront pas agresseurs d'enfants, leur attraction n'étant pas nécessairement actualisée, et que tous les agresseurs d'enfants ne sont pas forcément pédophiles. En effet, nombre d'agresseurs semblent érotiser moins le garçon dont ils abusent que le type de relation qu'ils entretiennent avec lui. Ainsi, certains semblent érotiser le pouvoir, d'autres, la vulnérabilité, la détresse, la transgression, etc.

Tous les hommes ne sont certes pas des agresseurs mais tous devraient être davantage sensibilisés aux conséquences des abus sexuels puisque ce problème est épidémique et se retrouve dans toutes les catégories sociales. *A fortiori*, les hommes qui estiment avoir un potentiel d'agresseur devraient pouvoir profiter d'une écoute et d'une aide spécialisée avant même que des abus ou des récidives ne se produisent. En ce domaine, presque tout reste à faire: les timides efforts jusqu'à présent consentis ne correspondent aucunement à l'ampleur du problème.

Tout indique que plusieurs violeurs d'enfants ont eux-mêmes été victimes d'abus durant leur jeunesse. Il importe donc de briser la «chaîne de reproduction» des abus sexuels, en permettant aux hommes pris dans cette dynamique d'acquérir d'autres représentations des rapports sexuels et d'autres scénarios érotiques. L'éducation sexuelle des agresseurs, à l'image de celle de leurs victimes, comporte souvent des failles. Il y a quelques années, j'ai reçu en consultation un client qui considérait la masturbation plus répréhensible que les agressions qu'il avait commises. Cet homme avait été violé

à 5 ans, avait commis son premier abus sexuel à 16 ans et avait récidivé de multiples fois depuis, entre de courts mais fréquents séjours en prison. L'agression était la seule forme de sexualité qu'il connaissait. Au cours des thérapies qu'il avait suivies dans le passé, personne ne semblait s'être soucié du fait qu'une éducation sexuelle des plus élémentaires lui faisait défaut. On avait tenté, en vain, d'éliminer ses désirs et ses comportements axés sur l'abus sans se rendre compte qu'il ne connaissait rien d'autre. Faire évoluer ses scénarios érotiques de façon que des relations sexuelles avec des adultes lui soient agréables ne fut d'ailleurs pas chose facile: dans son corps d'adulte, il était demeuré l'enfant pour lequel les adultes étaient tous des agresseurs...

Tous les cas, j'en conviens, ne sont pas aussi problématiques. Il n'en demeure pas moins que la compréhension des origines et des motivations de leurs conduites est incontournable dans le travail auprès des hommes qui ont commis des agressions sexuelles. Seule la mise au jour de leurs propres traumatismes pourra servir de point de départ à la recherche de solutions pour eux, l'empêchement de récidives étant une priorité absolue. Quel que soit leur passé, ces hommes ont souvent en commun d'être les prisonniers de leur mémoire et des stratégies préjudiciables qu'ils ont adoptées dans le dessein d'échapper à leurs traumatismes — fût-ce en les transmettant aux autres.

Portant le débat un cran plus loin, je dirais que c'est toute la socialisation masculine qui est à questionner dans l'optique d'une prévention des comportements de domination ou d'agression. On ne peut pas, d'un côté, valoriser la domination (y compris sur le plan sexuel) comme étant virile et, d'un autre côté, la condamner. Les agresseurs ayant souvent été eux-mêmes violentés, ou incités par l'exemple de leurs pairs ou de leurs aînés, le moyen le plus efficace de prévention est l'éducation et l'intervention auprès des jeunes générations. Prévenir les abus sexuels qui pourraient se produire demain, c'est offrir de meilleures conditions de vie et des services appropriés aux jeunes qui sont aujourd'hui

violentés, meurtris, rejetés. Ils sont les premières victimes de la violence et de la bêtise humaines; ils seront parmi les plus susceptibles de trouver en elles une façon de s'affirmer ou de se venger. Contrer la violence sexuelle, c'est être en mesure de proposer autre chose comme solution aux problèmes de ceux qui agressent. La violence, qu'elle soit sexuelle ou autre, est aussi un problème collectif qui appelle des réponses collectives, dans lesquelles doivent s'impliquer tant les individus que les institutions (lesquelles, à défaut de la combattre, l'avalisent et la banalisent). Comme j'ai voulu le montrer dans le chapitre intitulé «Le secret de la maison-des-hommes», l'abus sexuel sur les garçons n'est finalement que le symptôme, sinon l'héritage, de problèmes plus vastes qui concernent les relations entre hommes, entre générations, voire entre hommes et femmes.

On aura remarqué que tous les pères agresseurs dont il fut question dans cette recherche avaient des relations distantes ou tendues avec leurs fils. La participation accrue des hommes dans les soins aux enfants apportera-t-elle une lueur d'espoir à cet égard? Il est plus facile d'agresser sans remords un enfant pour lequel peu d'empathie et d'affection sont ressenties. La confusion entre sexualité et affectivité qui favorise l'abus sexuel sera amenuisée quand plus d'hommes feront l'apprentissage de véritable tendresse dans leurs relations avec les enfants. L'amour est un bon antidote à la violence. Mais il ne suffit pas toujours. C'est pourquoi toute mesure visant à rendre les enfants moins vulnérables face à leurs aînés, quels qu'ils soient, doit être encouragée. Cela inclut notamment l'accroissement des droits des enfants et la possibilité de témoigner contre des adultes sans être intimidés ou effrayés par ces adultes et par un système judiciaire inhumain. Sachant qu'il sera écouté et sécurisé s'il demande de l'aide, le garçon agressé sera plus enclin à sortir de son mutisme. En accordant des recours non intimidants et des droits accrus aux enfants et aux adolescents, nous ferons un pas en avant, car les lois actuelles, souvent excellentes en théorie, n'ont en pratique que peu de portée. Comme en font foi

nombre de récits recueillis, les agresseurs ont souvent le dernier mot sur leurs victimes parce qu'en tant qu'adultes ils connaissent les brèches du système socio-judiciaire et peuvent plus aisément s'y soustraire.

Le problème des fausses allégations d'abus sexuels, dont on a fait grand cas ces dernières années, a sans doute nui à tous les enfants agressés, alors que les accusations injustifiées demeurent plutôt l'exception que la règle — environ 5 % des plaintes, selon une recension d'écrits américains¹. Les juges eux-mêmes ne manifestent pas beaucoup d'empathie face aux victimes d'agressions sexuelles, comme l'indiquait encore récemment l'in vraisemblable déclaration d'une juge québécoise qui concluait que la sodomie pratiquée sur une fillette était une circonstance atténuante puisque «préservant sa virginité²»... Tant que le système socio-judiciaire ne facilitera pas le traitement des plaintes pour agressions sexuelles sur des enfants et tant que des juges traiteront à la légère de tels crimes, les agresseurs se croiront protégés et les enfants se tairont.

Les jeunes victimes sont souvent intimidées par le fait qu'on leur demande de témoigner en public ou de répéter *ad nauseam* leur histoire. Alors que les moyens techniques et les autorisations légales pour enregistrer ces témoignages une seule fois et en privé existent, il est inacceptable de ne pas les utiliser. Trop nombreuses sont les histoires d'horreur relatées par mes répondants lorsqu'ils se remémoraient leur passage à la cour pour témoigner contre leur violeur. Être accusé de fabuler ou de mentir n'aide sûrement pas la jeune victime, qui a réuni tout son courage pour faire ou refaire ce témoignage, à regagner confiance en elle-même et dans la justice. Encore une fois, elle comprend que la loi du plus fort prévaut.

Lorsque des agressions sexuelles sont révélées

Les cas rapportés tout au long de cet ouvrage devraient nous sensibiliser au fait que les réactions de l'entourage et des institutions concernées sont déterminantes pour ce qui est de

la cessation des abus et la réduction de leurs séquelles. Or, il n'est pas rare que la révélation d'agressions ne débouche sur aucune action en vue de les empêcher et de permettre à la victime de recevoir l'aide requise. On aurait pu espérer que les plus jeunes répondants aient reçu plus de soutien que leurs aînés, compte tenu de l'évolution récente des lois et des mentalités. Il n'en est rien: trop souvent encore, l'abus est nié, la parole du jeune ne fait pas le poids par rapport à celle de son agresseur et l'aide apportée n'atteint pas ses objectifs. Dans nombre de situations, c'est encore la victime qui se sent punie, en étant retirée de son milieu naturel, par exemple. Elle se retrouve seule à affronter les séquelles de l'abus, si pénibles ou évidentes soient-elles. Aujourd'hui comme hier, une telle situation est évidemment inacceptable.

Les professionnels de la santé ou des services sociaux et les thérapeutes en général semblent mal préparés à recevoir les demandes d'aide en provenance de victimes d'abus sexuels de sexe masculin. Faut-il s'en étonner? Depuis plusieurs années, la condition féminine a reçu, à bon droit, une attention accrue. Les violences commises sur les femmes ne sont plus passées sous silence. Mais la réflexion sur la condition masculine demeure ténue. Comme si les hommes n'avaient pas de problèmes intimes ou relationnels, comme si les rapports entre hommes n'étaient pas porteurs de violence, comme si la condition masculine n'était jamais problématique... Ajoutons à cela que la formation des professionnels de l'aide ou de la santé est souvent déficiente en ce qui concerne la sexualité humaine. Ce champ est souvent perçu comme tabou ou comme réservé aux seuls sexologues attitrés (qui n'ont pas toujours, il faut bien le dire, une formation poussée sur des sujets tels que l'agression sexuelle entre mâles). Les conséquences de ces carences sont une tragique méconnaissance des répercussions de l'agression sexuelle sur les garçons et un certain malaise à aborder cette réalité.

Cette méconnaissance se fait aussi sentir lorsqu'il s'agit d'intervenir auprès de la famille et des proches du jeune garçon afin de s'assurer qu'il soit protégé de l'agresseur (une

rupture initiale de leurs contacts s'impose dans la plupart des cas) et qu'il ne soit pas stigmatisé en raison de ce qui s'est passé. Comme dans les cas d'inceste père-fille, il arrive dans l'inceste père-fils que la mère de l'enfant soit déçue ou jalouse de son fils; il arrive aussi qu'elle soit tentée de croire les dénégations de son conjoint, de blâmer ou de punir l'enfant. Elle doit donc être activement soutenue face au choc qu'elle vit et encouragée à améliorer sa relation mère-fils, si une telle chose est envisageable. À l'inverse, il peut arriver que le garçon en veuille à sa mère de n'avoir pas su le croire ou le protéger. Des ponts doivent être rétablis, le plus tôt possible.

Il est essentiel que les proches et les intervenants sociaux écoutent et croient l'enfant qui révèle être victime d'abus sexuels. En niant l'existence ou le sort des garçons agressés, on aggrave possiblement leur désarroi et par conséquent leurs séquelles. Il est aussi nécessaire que la victime reçoive, dès que possible, des réponses à ses questions. Dans sa tête — en particulier si la situation d'abus a duré ou s'il s'agissait de ses premières expériences sexuelles — s'entremêlent abus et (homo)sexualité, amour et génitalité, attachement et haine, douleur et plaisir, dépendance et méfiance, etc. Il est primordial que le garçon agressé puisse apprendre à différencier ces phénomènes. Les jeunes qui ressentent des attirances homosexuelles ou bisexuelles ont tout particulièrement besoin d'être sécurisés et déculpabilisés: l'homosexualité et la bisexualité ne sont pas plus que l'hétérosexualité synonymes d'abus. Une sensibilisation similaire est parfois requise auprès de leurs parents.

Lorsqu'un enfant est victime d'abus dans une famille, il est très important de s'assurer qu'il n'y en a pas d'autres dans le même cas. Encore là, les témoignages de nos répondants sont très parlants: il n'était pas exceptionnel que leurs frères ou leurs sœurs vivent le même drame, en silence, généralement avec le même agresseur. Sans compter que certains jeunes agressés ont très tôt commencé à reproduire sur de plus jeunes frères et sœurs ce qu'ils avaient connu. Certaines familles ont intégré, au fil du temps, une véritable culture de

l'abus sexuel; il serait déraisonnable de penser qu'on puisse y mettre fin instantanément.

Aussitôt qu'un enfant révèle avoir été sexuellement agressé, lui et sa famille devraient pouvoir bénéficier d'un éventail d'interventions thérapeutiques accessibles, pertinentes et gratuites. C'est à tort que l'on croit que le seul arrêt d'agir met fin aux problèmes générés par une agression sexuelle. Il semble même que plus une écoute et une aide appropriées sont apportées rapidement au jeune et à ses proches, plus les séquelles du drame seront amoindries.

Il arrive parfois, on l'a vu, qu'un enfant agressé le soit à de multiples reprises par différents individus, ce qui est d'autant plus troublant pour lui, qui se demande si ce n'est pas normal, après tout. Des psychologues ou psychanalystes ont cru pouvoir en conclure que certains garçons non seulement étaient plus vulnérables, mais qu'ils participaient, jusqu'à un certain point, à l'abus, allant jusqu'à «séduire» les adultes. Cette interprétation met de côté les séquelles d'un premier abus comme facteur explicatif d'un second; pire encore, elle place sur le dos des enfants une responsabilité qui incomberait plutôt à leurs agresseurs. Si un enfant devient vraisemblablement plus vulnérable encore à la suite d'un premier abus sexuel, c'est qu'il en a appris la logique. On voit mal pourquoi il devrait en être blâmé et dès lors accusé de débaucher des adultes. Sur cette notion de séduction prétendument volontaire, les auteurs Pauzé et Mercier notent pertinemment:

Être soumis à des agressions sexuelles par un adulte n'est pas sans conséquences sur les relations que l'enfant va entretenir ultérieurement avec d'autres adultes. Certains enfants peuvent parfois s'engager dans des modes de relation axés sur la séduction. Cela peut s'expliquer par le fait que ces enfants grandissent en apprenant que la sexualité constitue leur principale stratégie d'attraction ou de pouvoir sur les autres, en particulier sur les adultes. Autrement dit, ils apprennent que

pour être pleinement acceptés des personnes qui prennent soin d'eux, que ce soit le père, l'ami, le professeur, ils doivent s'engager dans des comportements sexuels. Conséquemment, les enfants en viennent à considérer les services sexuels qu'ils accordent aux adultes comme une condition à leur intégration sociale et familiale³.

Bref, l'enfant dit «séducteur» a intégré à un tel point la dynamique de l'abus qu'il cherche plus ou moins consciemment à la reproduire, ne serait-ce que parce qu'il croit qu'il n'y a guère d'autre relation possible pour lui d'après ce qu'il a appris. Cette logique renvoie donc davantage à des scénarios de survie ou à des stratégies adaptatives qu'à de supposées perversions. Les garçons ou les hommes rencontrés qui avaient été victimes d'abus répétés ont, selon leurs propres dires, présenté un tel profil à un moment ou un autre de leur existence: ils ne connaissaient guère d'autres façons d'attirer l'attention et de gagner l'affection d'autrui que de se montrer physiquement charmeurs. Consentir plus ou moins à faire tripoter leur corps par un adulte était devenu, pour certains, une habitude, une routine, un mode de vie, même s'ils étaient les premiers à déplorer cette réalité.

On ne saurait trop insister, enfin, sur l'importance du fait que l'agresseur ait à rendre compte de ses actes et qu'il soit confronté dans un délai raisonnable. La plupart des agresseurs mis en cause par les répondants de cette étude n'ont jamais eu à répondre de leurs actes et n'ont par conséquent subi aucune sanction. Seuls 5 répondants sur 30 rapportent que leur agresseur a été semoncé et traduit en justice. Et encore: ceux qui furent reconnus coupables écopèrent une peine relativement légère eu égard à ce qui leur était reproché. Les institutions livrent un double message en ce qui concerne l'abus sexuel: sur le plan législatif, on prétend que c'est un crime grave, tandis que, sur le plan pratique, très peu d'agresseurs sont inquiétés et, quand ils le sont, les peines infligées demeurent plutôt symboliques. Encore récemment, un juge québécois n'osait recommander une thérapie à un

agresseur récidiviste, sous prétexte que ce dernier ne manifestait guère l'intention de s'amender. Raison de plus, monsieur le juge! Les violeurs qui se promettent de récidiver sont sûrement ceux qui ont le plus besoin d'être surveillés. La motivation à changer, ça se travaille aussi.

Aider les victimes à moyen et à long terme

Selon nombre de répondants, des psychologues, travailleurs sociaux, éducateurs et policiers agissent fréquemment comme si la dénonciation de l'agression sexuelle allait mettre fin à ses conséquences et à ses séquelles. Tel n'est pas le cas. La détresse que vit le garçon ou l'adolescent à ce moment-là est souvent à son paroxysme: Va-t-il être cru? Que va-t-il lui arriver? Comment réagiront l'agresseur et son entourage? Quand il s'agit d'un abus intrafamilial, l'angoisse du garçon d'être responsable de l'éclatement de sa famille ou encore d'en être rejeté est extrême.

Comme l'indiquent les récits de vie recueillis, les traumatismes et les contrecoups des agressions sexuelles subies continueront à faire des ravages bien longtemps après que les événements soient survenus. Le garçon dont on a abusé reste aux prises avec des confusions déstabilisantes, avec des questionnements sans réponse, avec une identité blessée et avec des stratégies adaptatives souvent inefficaces. Trouver des solutions à ces problèmes prendra du temps. Il faudra parfois autant de temps pour soulager ces maux qu'il en a fallu pour qu'ils croissent, d'où la nécessité d'envisager l'intervention auprès des ex-victimes comme un continuum et non pas la limiter à un travail à court terme, quand vient tout juste d'être dévoilée l'agression.

Il est remarquable que, même lorsque leur situation a évolué, beaucoup d'hommes qui furent sexuellement molestés ont conservé intactes leurs perceptions déformées, leurs émotions confuses et leurs stratégies défensives, même quand elles ne sont plus ni requises ni indiquées. Ainsi, certains sont

restés renfermés en eux-mêmes, hyperméfiants et solitaires. D'autres ont appris à inverser les rôles afin de se prouver que ce sont eux qui détiennent le pouvoir désormais. D'autres encore semblent se complaire dans un éternel statut de victime, comme s'ils n'arrivaient pas à échapper à une certaine fatalité ou comme si la multiplication d'expériences douloureuses pouvait arriver à les insensibiliser. Nombreux sont ceux qui présentent des conduites compulsives ou de dépendance entretenues avec des personnes — dans la sexualité notamment — ou avec des substances telles que la drogue, l'alcool, les médicaments. Ces échappatoires sont malheureusement parmi celles qui s'imposent lorsque, abandonné à lui-même, le jeune homme doit se protéger intérieurement et extérieurement. Les solutions les plus inadaptées socialement apparaissent souvent comme les seules logiques quand ne subsiste aucun repère fiable.

Il en ressort que l'intervention la plus souhaitable en matière d'abus sexuels est une démarche d'accompagnement: elle permettra à la victime de reprendre à son propre rythme confiance en elle-même et dans les autres et d'élaborer des projets de vie en dehors des solutions magiques souvent trompeuses qu'elle a utilisées dans le passé. Seule la vie arrive à réparer la vie.

On serait sans doute surpris de constater combien d'hommes qui requièrent de l'aide pour différents problèmes personnels ou relationnels traînent depuis leur enfance des séquelles de l'abus sexuel. Leur difficulté ou leur incapacité de régler leurs problèmes actuels provient souvent de leur réticence à dévoiler ce drame — quand ils ne l'ont pas tout simplement retranché de leur mémoire. Ignorer ou mésestimer les retombées d'agressions sexuelles peut faire échouer toute intervention auprès d'une ex-victime. Trop souvent, les problèmes pour lesquels consultent les garçons ou les hommes sont des conséquences de traumatismes inavouables et inavoués. Il appartient aux aidants d'effectuer le nécessaire travail de débroussaillage qui s'impose: Comment ce garçon est-il devenu toxicomane? Comment en est-il venu à

détester les adultes, à être homophobe, à tenter de se suicider ou à s'automutiler? Par-delà le symptôme, il y a une souffrance, souvent muette, qu'il s'agit de découvrir si l'on veut durablement l'amenuiser.

Je me suis souvent posé la question: Est-ce que la conscience d'une stratégie ou d'un scénario de vie inefficaces, voire préjudiciables, peut arriver à les modifier? Se rendre compte qu'une stratégie adaptative adoptée il y a plusieurs années, plus ou moins consciemment, généralement faute de mieux, ne donne aucun résultat positif permet-il de la modifier plus aisément? Je ne saurais répondre à cela avec le matériel dont je dispose. La plupart des psychothérapies actuelles reposent sur la prémisse qu'une meilleure connaissance de soi est nécessaire à toute velléité de se transformer. Jean-Paul Sartre écrivait que «l'homme se caractérise avant tout par le dépassement d'une situation, par ce qu'il parvient à faire de ce que l'on a fait de lui⁴». Comprendre une réalité différemment ne la modifie-t-elle pas, dans la mesure où notre perception détermine notre conduite?

Cela dit, comprendre rationnellement ce qui s'est passé à la suite d'une agression sexuelle ne suffit pas. Ce n'est pas seulement la perception que les ex-victimes ont de la réalité qui doit changer, mais aussi les émotions qui y sont attachées. Se faire dire: «Tu n'es pas coupable de l'abus que tu as subi» est une chose; le ressentir en est une autre. Savoir que l'amour peut être agréable, soit; cesser d'avoir peur quand quelqu'un dit qu'il vous aime est plus difficile. En identifiant les émotions et les sentiments ressentis dans le contexte de l'agression, les survivants d'abus peuvent arriver à saisir les associations cognitives qui se sont créées. C'est alors seulement qu'ils pourront juger de leur pertinence, de leur empreinte dans leur conduite actuelle et de la nécessité de tenter ou non de les transformer aujourd'hui.

Renoncer à des conduites ou des stratégies de survie qui ont fait leur preuve dans le passé requiert un contexte de vie sécurisant. Il est impossible de procéder à une saine remise en question de ses réactions dans un contexte qui perpétue

l'abus ou qui le rappelle. Je me souviens à ce sujet de l'histoire d'un jeune homme vu il y a des années en thérapie. Celui-ci n'arrivait pas à se libérer d'idées intrusives issues de son passé, alors qu'il avait été agressé par l'oncle qui le gardait. Rongé par la culpabilité, hanté par des délires paranoïaques, ce jeune homme se retrouvait dysfonctionnel, à vrai dire prostré. Tous les thérapeutes consultés avaient déclaré forfait. Un psychiatre atténuait sa souffrance par des médicaments qui le rendaient moins fonctionnel encore. Quand j'ai appris que cet homme demeurait encore avec la famille de son oncle, dans la même maison, qu'il occupait la même chambre et couchait dans le même lit où s'étaient produites les agressions, j'ai compris que, même si son agresseur était décédé, le contexte symbolique de l'abus continuait à paralyser cet homme. Une fois sorti de cet endroit, il a su progresser de manière surprenante, voyant ses symptômes traumatiques — cauchemars, angoisses, paranoïa — s'atténuer les uns après les autres au fil de ses efforts pour reprendre en main sa destinée.

J'ai tenu à parler de ce dernier cas parce qu'il montre l'importance de sécuriser physiquement et mentalement les victimes d'abus, même après que les agressions ont cessé depuis longtemps. Des répondants qui ont raconté n'avoir pas été crus ou protégés par leur famille quand ils ont dénoncé les agressions, ont affirmé que seule une rupture, si douloureuse soit-elle, avec cette famille leur avait permis de «s'en sortir». Les problèmes d'estime et d'image négatives de soi susceptibles d'accabler les victimes masculines d'abus sexuels exigent en effet qu'elles acquièrent un sentiment de contrôle sur leur propre vie. Cela ne signifie pas qu'il faille couper tous les ponts avec le passé, mais que les liens qui sont devenus des chaînes puissent être dénoués. Comme le disait un répondant victime d'inceste, «Il vaut mieux couper les ponts avec des membres de ta famille plutôt que d'accepter qu'ils te fassent mal chaque fois que tu les vois.»

En amenant les rescapés de l'abus sexuel à mettre au jour leurs stratégies d'adaptation, nous pouvons les aider à en

évaluer la pertinence et, le cas échéant, à les transformer au travers de leurs expériences de vie actuelles. Il semble primordial pour ces hommes de développer des relations interpersonnelles gratifiantes en dehors d'un contexte qui rappelle l'abus et d'éviter, *a fortiori*, des relations qui perpétuent d'une façon ou d'une autre un état de soumission, de dépendance ou de vengeance. Chacun doit évaluer dans quelle mesure les stratégies de survie qu'il a jadis adoptées lui permettent véritablement de s'en sortir aujourd'hui sans qu'elles portent préjudice à lui-même et à autrui. Correspondent-elles encore à ses besoins? Existerait-il, le cas échéant, d'autres façons d'exorciser ses traumatismes? Si oui, quels en sont les avantages et les risques? Il importe surtout d'encourager l'individu à canaliser sa colère autrement que contre lui-même ou contre les autres. Ce ne sont pas les exutoires par où s'épanchent les émotions humaines qui manquent: la créativité artistique, le dévouement à une cause, la pratique d'activités sportives, etc. Sera bienvenue toute initiative qui permettra à l'ex-victime de vivre un succès personnel tout en se rendant davantage disponible au présent et à l'avenir. Ainsi, certains répondants ont dit combien encourageante fut, par exemple, leur découverte d'habiletés ou de talents auparavant insoupçonnés; la poésie, la peinture, la musique ou la performance sportive, par exemple, ont représenté pour certains une fenêtre ouverte sur l'espoir. Le passé conditionne, certes, mais il n'emprisonne pas l'individu, qui conserve toujours un certain libre arbitre et la faculté de changer.

Comme nous l'avons vu, subir un abus sexuel entraîne généralement chez le garçon une remise en question fondamentale de sa représentation du monde et de sa propre masculinité. Une réflexion sur la condition masculine est donc incontournable. Elle permettra notamment d'aborder les questions de l'origine et de la perception des abus sexuels, des rapports entre hommes et entre générations, de l'identité de genre, de l'orientation sexuelle et de l'homophobie, problèmes qui concernent tous au premier chef les ex-victimes d'abus. Or, si les dernières années ont vu se développer de très nombreux groupes d'entraide pour hommes, la question

de l'abus reste fréquemment taboue. Ce n'est que timidement qu'apparaissent des groupes d'entraide pour des adolescents ou des jeunes hommes qui furent victimes d'abus sexuels. Ces groupes ne remplacent évidemment pas une démarche thérapeutique individuelle, lorsque celle-ci est requise. Mais rencontrer d'autres hommes qui ont été agressés permet à chacun, lorsqu'il se sent prêt, de discuter de ses propres expériences et questionnements sans crainte d'être jugé ou marginalisé. Cela permet aussi de profiter des réponses et des solutions des autres. Les répondants qui ont participé à de tels groupes ont tous déclaré avoir grandement profité de l'expérience, ne serait-ce que parce qu'ils se sentaient enfin pleinement compris par d'autres hommes. Précieuse solidarité.

En ces temps où sévit le sida, la faculté de négocier ses relations amoureuses ou sexuelles en tenant compte de ses besoins et de ses limites reste un défi pour les garçons qui ont plutôt appris à se soumettre aux désirs des autres. Les résultats d'une récente recherche québécoise⁵ font réfléchir à ce propos. En comparant les garçons qui, dans leur échantillon initial, avaient été victimes d'abus sexuels (au nombre de 26) à ceux qui ne l'avaient jamais été (au nombre de 324), les chercheurs ont découvert que:

- les garçons agressés présentent quatre fois plus de risque d'utiliser des drogues injectables;
- ils ont davantage de relations sexuelles avec pénétration (anale ou vaginale) sans protection contre MTS et sida (et pratiquent la sodomie trois fois plus fréquemment que les autres);
- ils ont contracté deux fois plus souvent des MTS;
- ils s'adonnent davantage à la prostitution.

Cet inquiétant tableau ne concorde que trop avec les données de la présente étude et suggère que les jeunes hommes qui furent victimes d'abus sexuels constituent peut-être l'un des sous-groupes les plus à risque pour ce qui est de contracter ou de transmettre le VIH et le sida. Des études plus pointues devraient être menées à ce sujet⁶.

Puisque quelques répondants s'en sont plaints avec amertume, un mot s'impose sur les dédommagements aux victimes d'actes criminels, qui devraient normalement s'appliquer dans les cas d'abus sexuels. Or, non seulement la majorité des garçons interrogés ont-ils été agressés en bas âge, mais plusieurs années s'étaient en général écoulées avant que l'acte criminel dont ils furent victimes ne soit dénoncé — dans les cas où il le fut. Il y avait donc prescription en ce qui concerne tout dédommagement possible. Ne serait-il pas justifié que, dans les cas d'abus sexuels sur des mineurs; l'indemnisation aux victimes d'actes criminels ne connaisse pas de limite temporelle? D'une part, les garçons révèlent peu et souvent tardivement qu'ils subissent des agressions sexuelles; d'autre part, ils en éprouvent des séquelles à très long terme. Dans un passé encore récent, les intervenants qui s'occupaient d'eux ne songeaient guère à demander au nom de l'enfant violenté quelque compensation que ce soit. Certes, les choses matérielles n'adoucissent pas les souffrances intérieures. Elles peuvent toutefois aider à recourir à de meilleurs services pour y faire face. Il importe que soient pleinement reconnus socialement les méfaits de l'agression sexuelle. Trop de garçons agressés ont le sentiment que rien n'a été fait pour eux et ne pourra jamais l'être. Paradoxalement, pour leur permettre de tourner la page, il faut d'abord reconnaître qu'ils furent des victimes.

*Quand l'ex-victime, c'est un conjoint, un frère,
un fils, un ami ou vous-même...*

Beaucoup d'entre nous côtoient des ex-agressés ou vivent avec l'un d'eux. Certains ne le savent que trop, d'autres s'en doutent uniquement, sans jamais avoir osé aborder le sujet. Plusieurs l'ignorent encore. Composer avec les séquelles d'abus sexuels n'est pas facile. Vivre avec une ex-victime non plus, surtout si ce secret persiste entre vous. Dans ce dernier cas, vous vous demandez peut-être depuis des

années, en vain: D'où proviennent ses angoisses inexplicables? Pourquoi cette ambivalence dans ses relations avec les autres? Si vous êtes parent ou ami d'un rescapé d'abus sexuels, vous vous inquiétez de voir cet homme se renfermer en lui-même ou, au contraire, se montrer compulsif ou agressif dans ses rapports avec les autres. Si vous êtes en couple avec l'un de ces hommes, vous vous retrouvez face aux séquelles de l'abus dans votre propre intimité. Enfin, si vous avez vous-même été sexuellement agressé durant votre enfance ou votre adolescence, vous cherchez à vous débarrasser des fantômes qui, à tout moment, ressurgissent du passé. Comment s'en sortir?

Pendant des semaines, des mois ou des années, le garçon violenté s'est vu privé de sa faculté de dire non. À un âge où il aurait dû apprendre à affirmer ses besoins et ses limites, il a appris à les taire. Il y a de fortes chances pour que cet apprentissage fasse aujourd'hui partie de lui, quelle que soit l'ampleur ou la nature de ces inhibitions. Par exemple, il a si peur d'être rejeté qu'il va provoquer lui-même ce rejet. Il est insatiable sur le plan affectif et, simultanément, il craint d'être aimé. Ambiguïtés et incertitudes tourmentent fréquemment les hommes qui furent victimes d'agressions sexuelles. Leurs repères cognitifs ou émotifs ont été à ce point bouleversés que toute relation peut leur paraître d'emblée menaçante ou dangereuse. Une méfiance quasi chronique les tenaille: Pourquoi les aime-t-on? Dans leurs relations amoureuses, ils redoublent de prudence: Pourquoi les désire-t-on? Est-ce encore pour profiter d'eux? S'ils ont le sentiment de perdre le contrôle sur une seule parcelle de leur territoire, leurs peurs et leurs réflexes de petit garçon refont surface. Des rapports qui sembleraient anodins pour la plupart des gens sont lourds de symboles et d'anxiété pour ces hommes. Être aimé, être touché, être caressé, par exemple, peut raviver des souvenirs insupportables.

Souvenons-nous que les garçons agressés ont souvent été trahis par un de leurs proches. Il leur est dès lors difficile de faire confiance aux autres de nouveau. Cette faveur doit

être plus que méritée; elle sera éprouvée. Seuls la patience et le temps permettront de passer ce test avec succès. Approcher un écorché vif n'est pas chose aisée. Quoi que vous fassiez, vous aurez l'impression de risquer de lui faire mal ou encore d'être blessé à votre tour par quelqu'un qui, à la moindre fausse alerte, est prêt à se débattre comme si sa vie en dépendait. C'est pourquoi, grande peut être la tentation de surprotéger cette personne. Ce serait une erreur. La sécuriser ne signifie pas éviter de la confronter lorsqu'il le faut. Un sens accru de l'autonomie, une meilleure estime de soi et une habileté à affirmer sainement ses besoins et ses limites ne s'acquièrent pas sans expériences concluantes et sans heurts.

Les hommes qui en furent victimes peuvent-ils surmonter les séquelles d'abus sexuels? Certainement, comme l'indique le témoignage de certains répondants, parmi les plus âgés il est vrai. Les traces laissées par de nouvelles expériences de vie, heureuses ou malheureuses, ne cessent de se superposer dans la mémoire de tout individu, remodelant ainsi sa vision du monde et orientant différemment les conduites qui en découlent. L'écriture de nouveaux souvenirs ne peut effacer les anciens mais arrive parfois à leur donner un sens différent, voire à les reléguer à l'arrière-plan. Dans le cerveau de chaque être humain, chaque nouvelle donnée s'additionne aux précédentes et peut ainsi contribuer à redéfinir le tout. Certes, à mesure que la personne vieillit, il faut probablement des événements marquants ou des expériences répétées pour arriver à infléchir des perceptions ou des conduites déjà bien ancrées. Mais toute vie comporte de telles éventualités. Les traumatismes hérités du passé réduisent davantage le champ des possibles qu'ils ne le clôturent. Ils conditionnent perceptions, réactions et anticipations. Mais aucun être humain n'est un simple robot. Parmi la gamme, si limitée soit-elle, des possibles, des choix toujours se présentent.

Nous demandons peut-être aux hommes blessés par l'abus sexuel de démontrer une force de caractère et un courage dont très peu de gens sont capables. Les fausses solutions et les pièges qui les guettent sont nombreux et il est bien

difficile d'échapper à un traquenard que l'on ignore. Il serait déraisonnable de penser que l'on puisse annihiler les séquelles d'agressions sexuelles par seule bonne volonté. Reprogrammer des scénarios relationnels, amoureux ou sexuels élaborés depuis l'enfance ou l'adolescence est une démarche longue et ardue, en admettant qu'elle soit possible. L'abus sexuel pouvant agir chez de nombreux garçons comme un apprentissage de la virilité et de la sexualité, il est susceptible de laisser des traces qu'il sera ardu d'effacer. En effet, non seulement ces traces font désormais partie de la personne, mais elles modèlent, jusqu'à un certain point, ses façons de percevoir et d'agir.

Si vous êtes son partenaire ou son ami, il peut arriver que les motifs pour lesquels vous vous retrouvez, consciemment ou non, en relation avec un homme qui fut sexuellement agressé ont aussi à voir avec vos propres traumatismes. Les accointances et les affinités sont rarement le fruit du hasard. Sans partager forcément les mêmes blessures — bien que cela soit aussi une éventualité —, vous avez senti chez lui quelque chose qui vous interpellait. Peut-être avez-vous aussi tendance à vous sentir victime, peut-être cherchez-vous à jouer au sauveur, peut-être admirez-vous sa témérité, etc. Quoi qu'il en soit, vos complémentarités parlent autant de ses besoins que des vôtres. Cela me rappelle une jeune fille qui avait fait l'impossible pour que son amoureux, ex-victime d'abus, entreprenne une thérapie afin qu'il affronte ses angoisses. Le hic, c'est qu'elle ne reconnaissait plus ensuite celui qu'elle avait choisi pour partenaire: il avait «trop» changé. Leur couple éclata sans qu'elle comprenne vraiment pourquoi. Elle avait voulu le sauver, mais une fois qu'il eut entrepris de le faire lui-même, elle s'était retrouvée inutile, laissée pour compte...

Partager, d'une façon ou d'une autre, la vie d'une victime d'abus sexuels, c'est accepter d'être soi-même questionné, puisque ses doutes et ses remises en question affecteront tôt ou tard ses proches. Sans compter que tout travail d'introspection requiert un certain isolement. Le garçon agressé a été

souvent à ce point perturbé que, encore des années plus tard, il ne sait pas précisément qui il est, ce qu'il désire ou réprouve, ce qu'il aime ou ce qu'il hait. Apprendre à s'écouter et à identifier ses propres besoins est son premier pas vers la reconquête de lui-même. C'est seulement par la suite qu'il apprendra à communiquer ses attentes et à les négocier dans ses relations interpersonnelles, pourvu que celles-ci tolèrent cette réciprocité.

Les efforts d'un ex-agressé pour se redéfinir peuvent par conséquent être autant l'occasion de rapprochements ou de réconciliations avec les autres que d'éloignements ou de ruptures. Se délivrer d'angoisses et de peurs irraisonnées ou encore de comportements destructeurs peut lui permettre d'être plus disponible à ses proches, voire de les découvrir autrement. Apprendre à partager sans crainte émotions et sentiments peut autoriser un homme auparavant distant, secret ou replié sur lui-même à communiquer davantage. Parfois, ce sera aussi pour régler certain comptes avec son passé et pour mettre de l'avant des changements drastiques, qui ne seront pas sans décontenancer ses proches. Tout changement implique une crise. On ne sait jamais ce qui va en ressortir.

Que l'on soit homme ou femme, être victime d'abus sexuel n'a rien d'une fatalité ou d'une malédiction. C'est un accident de parcours, tragique certes, mais un accident tout de même. Comme tout accident, il nécessite une certaine réadaptation. Les handicaps psychiques ou relationnels sont moins apparents que les handicaps physiques, mais souvent plus invalidants, surtout lorsque rien n'est fait pour les compenser. Ce livre ne fournit pas de solution miracle parce qu'il n'y en a pas. Il décrit une réalité, trace des profils, explique des dynamiques. Cette compréhension ne pourra servir d'outil de changement que dans la mesure où elle pourra s'incarner. Être un ex-agressé ou partager la vie de l'un d'eux, c'est un peu avoir à réapprendre la vie et ses usages. Bref, c'est oser nous instruire de nos propres souffrances et de celles des autres.

Notes

1. M. D. Everson et B. W. Boat, «False Allegations of Sexual Abuse by Children and Adolescents», dans *Journal of American Academy of Child and Adolescence Psychiatry*, n° 28, 1989, p. 230-235.
2. Cette juge fut d'ailleurs nommée juge en chef très peu de temps après, sans doute en récompense de son excellent jugement professionnel...
3. R. Pauzé et J. Mercier, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1994, p. 17.
4. J.-P. Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960, p. 127.
5. F. Pilote, J. Otis, É. Roy et J.-Y. Frappier, «Les jeunes victimes d'abus sexuels par le passé seraient-ils plus vulnérables à l'infection du VIH?», conférence donnée à l'ACFAS, Chicoutimi, 26 mai 1995.
6. Conscient de cette carence, je poursuis, au moment d'écrire ces lignes, une seconde enquête, portant spécifiquement sur «les comportements à risque pour le sida chez des jeunes hommes ayant été sexuellement abusés et ayant des relations sexuelles avec des hommes». Cette recherche est subventionnée par Santé et Bien-être Canada.

Épilogue

J'ai rédigé ce livre pour mieux comprendre un phénomène mal connu et pour partager mes découvertes à son sujet. Si certains éléments de réponses émergent de cette étude, beaucoup de questions restent en suspens. Par exemple: Jusqu'à quel point le corps et la mémoire se souviennent-ils? Quels rôles jouent précisément les traces cognitives laissées par une agression sexuelle? À défaut de pouvoir effacer le passé, comment disposer de ses séquelles? Existe-t-il des thérapies ou des cheminements faisant en sorte que le garçon qui fut sexuellement agressé puisse tourner la page à jamais? Nous n'en sommes encore, je le crains, qu'aux balbutiements en ce domaine.

La détresse des garçons victimes d'abus sexuels appelle toutefois des réponses imaginatives à leurs besoins. Chercheurs, intervenants et institutions ont beaucoup de pain sur la planche s'ils veulent améliorer l'efficacité de leurs actions préventives ou curatives. Plusieurs répondants ont exprimé l'espoir que leur témoignage aide maintenant d'autres victimes à mieux se comprendre et sensibilise davantage le grand public aux réalités reliées à l'abus sexuel des garçons. Souhaitons que ce souhait ne demeure pas vain.

Il est d'usage de terminer une étude comme celle-ci en rappelant ses limites. J'en perçois deux. La première a trait à la méthode de recherche qui a été retenue, soit le récit de vie. Jusqu'à quel point une personne interviewée scénarise-t-elle son histoire dans le but de lui procurer quelque rationalité? Impossible de le savoir. Il est certain que la réminiscence du

passé comporte des choix, des ellipses, des raccourcis et un travail de l'imagination faisant en sorte que le passé n'est jamais restitué comme un film dont on se souviendrait de tout, dans tous les détails. Le récit que chacun fait de sa vie est forcément subjectif, modulé, plus ou moins consciemment, selon l'évolution subséquente de l'individu. Personne n'échappe à ce processus: en nous rappelant le passé, nous sélectionnons et nous réinterprétons. Mais cette part de subjectivité n'a pas que des aspects négatifs, au contraire: en relatant le passé, nous accordons spontanément priorité aux événements que nous considérons comme les plus marquants, à l'essentiel donc. La trame du récit, les mots pour le dire, l'émotion contenue, tout cela renvoie à la personne que fut et qu'est devenue celui qui se raconte. Le passé est recomposé chaque fois qu'il est raconté: comment pourrait-il en être autrement? Plutôt que de nous demander ce que cela nous fait perdre en objectivité, questionnons-nous à savoir ce que cela nous apporte en qualité et en pertinence d'informations.

Une seconde réserve pourrait concerner la représentativité de l'échantillon de volontaires ayant collaboré à cette recherche. Comme je l'ai déjà souligné, il n'existe actuellement aucun moyen de sélectionner un échantillon représentatif de tous les garçons et de tous les hommes ayant été victimes d'abus sexuels. Cette réalité est trop clandestine, méconnue et probablement sous-estimée pour que l'on soit en mesure de déterminer à quoi pourrait ressembler un tel échantillon. Comme dans la majorité des enquêtes sérieuses traitant de questions concernant la sexualité et l'intimité, il a fallu s'en remettre au volontariat. Ce procédé est souvent critiqué du fait que des participants volontaires auraient plus tendance à être «*exhibitionnistes*», c'est-à-dire à vouloir absolument raconter à tout le monde leur histoire, et possiblement à en rajouter. Le moins que je puisse dire, c'est que je n'ai jamais eu cette impression avec les personnes que j'ai interrogées. Au contraire, dans bien des cas j'étais l'un des tout premiers à qui elles se confiaient, d'abord avec retenue, ensuite avec plus de détails à mesure que s'installait un climat de confiance.

Pas grand-chose à voir avec qui ne songerait qu'à donner à voir et à entendre son histoire! Par ailleurs, la spontanéité avec laquelle ces volontaires ont répondu à mes questions, malgré les mauvais souvenirs et la tristesse que cela éveillait, m'incite à croire en leur totale bonne foi. Ces résultats pourraient-ils pour autant être généralisés à une plus vaste population? Pour les raisons que je viens d'énumérer, il faut considérer cette étude comme exploratoire. Je crois néanmoins qu'elle permet de faire un pas non négligeable vers une meilleure compréhension des dynamiques comportementales et relationnelles des garçons victimes d'abus sexuels.

J'avais cru qu'il serait difficile de trouver des volontaires pour participer à cette recherche. Or, voilà qu'à la fin de presque chacune des entrevues réalisées, les répondants se sont dits satisfaits, voire heureux de notre entretien. Je me suis longtemps questionné sur cette réaction: après tout, nous venions de passer une heure et demie à parler d'événements parmi les plus douloureux de leur vie... J'ai vite compris qu'en retraçant avec eux leur histoire j'aidais indirectement ces hommes à reconstituer le puzzle de leur existence, à jeter des ponts entre ce qu'ils avaient vécu et ce qu'ils étaient devenus. S'il est vrai que nous sommes notre histoire, reconstituer et comprendre cette histoire jusque dans ses implications actuelles est primordial pour qui veut arriver à mieux l'orienter dans le futur. Cela, la plupart des hommes interrogés l'avaient intuitivement compris.

Tour à tour, leurs récits émeuvent ou choquent. S'ils montrent bien le drame des garçons victimes d'abus sexuels, ils illustrent aussi la grande diversité des séquelles qui en découlent et des façons de les affronter. Chaque histoire de vie est unique, comme le demeure chaque homme au travers de ses carences et de ses forces.

Il pourra sembler singulier que la poursuite d'une recherche sur un sujet aussi troublant se soit finalement avérée gratifiante et enrichissante. Tel est pourtant le cas. On ne peut ressortir d'une telle entreprise inchangé. Bien que n'ayant pas moi-même été victime d'abus sexuels, je

ressens une solidarité renouvelée à l'égard de ceux qui portent cette blessure. J'ose espérer que d'autres chercheurs s'intéresseront au sort des garçons sexuellement agressés. Parfaire les mesures prises pour contrer les agresseurs et pour venir en aide à leurs victimes demeure une urgence. Nous avons pour ce faire besoin d'affiner notre compréhension de l'abus sexuel au masculin et de ses multiples implications.

L'agression sexuelle est l'un des pires tourments que puisse subir un être humain, car elle attaque à la fois son intégrité physique et son intégrité psychique. Nous ne commençons qu'à en découvrir les significations et les répercussions, en particulier quand des garçons ou des hommes sont concernés. Pour ces rescapés à la recherche inquiète d'eux-mêmes, presque tout reste à faire.

ANNEXE 1

Profil des répondants

Lever le secret et le silence sur les abus sexuels au masculin ne fut pas sans poser des difficultés méthodologiques. En premier lieu, il fallait trouver des hommes prêts à parler avec une certaine spontanéité des abus sexuels qu'ils avaient subis. Afin de maximiser les chances de succès de l'entreprise, de diversifier la provenance des répondants et surtout de trouver des individus intéressés à consacrer le temps voulu à répondre à mes questions, des appels furent lancés aux endroits suivants:

— dans un réseau de centres d'accueil pour jeunes en difficulté (11 répondants, soit les plus jeunes, proviennent de ces établissements);

— dans des groupes de thérapie pour hommes (6 répondants viennent de là);

— dans des journaux communautaires et auprès de personnes intéressées par cette problématique (13 répondants furent rejoints de cette façon).

Personne ne niera que cet échantillon, constitué de personnes volontaires, n'est pas forcément représentatif de la population des hommes ayant été victimes d'abus sexuels (si une telle expression peut avoir quelque signification). Un certain biais peut aussi provenir du fait que plus de la moitié des répondants avaient déjà entrepris une démarche de questionnement dans le cadre de diverses relations d'aide.

Les seules caractéristiques requises *a priori* des répondants étaient d'avoir été victimes d'abus sexuels de la part

d'adolescents plus âgés ou d'hommes adultes au cours de l'enfance ou de l'adolescence — cela de leur propre point de vue¹ — et d'être maintenant âgés de 16 ans à 44 ans². La confidentialité et l'anonymat furent garantis. Les enregistrements et les transcriptions furent gardés sous clé et désignés au moyen d'un pseudonyme choisi par le répondant. La durée des entrevues s'est adaptée à la disponibilité et au rythme de chaque répondant, pour une moyenne d'une heure et demie environ.

Nombre total de répondants: 30.

Âge moyen au moment de l'entrevue: 24 1/2 ans.

Âge moyen au premier abus: 8 1/3 ans.

Lieu de résidence au moment des abus rapportés: la moitié des répondants habitaient alors en milieu urbain et l'autre moitié en milieu semi-urbain ou en milieu rural.

Types d'abus rapportés:

Abus de type intergénérationnel et intrafamilial: 15

Inceste père-fils: 8, soit Paul, Charles, Jimmy, François, André, Justin, Robert et Harrold.

Pseudo-inceste (père substitut): 4, soit Bruno, Maxime, Patrice et Éric.

Abus commis par un autre homme adulte de la famille: 3, soit Justin (oncle), Jean-Philippe (oncle) et Frédéric (grand-père).

Abus de type intergénérationnel et extrafamilial: 9

Abus commis par un tiers adulte: Denis (gardien de patinoire), Mathieu (père de son meilleur ami), Pascal (ami de la famille), Marcel (vieux voisin), Vladimir (étranger, dans la cour d'école), James (adulte qui le recueille lors de fugues), Jean-Paul (ami handicapé de son père), Éric (amis de père substitut, puis éducateurs) et Olivier (amant de la mère).

Abus de type intragénérationnel et intrafamilial: 7

Inceste entre frères: 5, soit Paul, Pierre, Joseph, Jean-Sylvain et Justin.

Abus commis par un cousin ou un jeune oncle: 2, soit Jean-Marc et Olivier.

Abus de type intragénérationnel et extrafamilial: 4

Abus commis par un tiers plus âgé mais non adulte: Martin (amis lors de fugues), Steve (voisins adolescents), Serge (adolescent ami) et Antoine (voisin de 16 ans).

Est ici présenté le profil des hommes ayant participé à cette étude. Les 12 noms apparaissant en caractères gras sont ceux dont de larges extraits du récit de vie figurent entre les chapitres du présent ouvrage. La numérotation correspond, grosso modo, à l'ordre dans lequel les entrevues ont été réalisées.

<i>Pseudonyme</i>	<i>Âge actuel</i>	<i>Âge à l'abus</i>	<i>Agresseur(s)</i>	<i>Type d'abus</i>
1. Denis	31	8	tiers (gardien de parc)	extrafamilial- intergénérationnel
2. Paul	28	5 à 24	père, frères, tiers	cas mixte
3. Charles	35	14	père	intrafamilial- intergénérationnel
4. Bruno	25	6 à 14	père adoptif	intrafamilial- intergénérationnel
5. Pascal	17	7 ou 8	ami de la famille	extrafamilial- intergénérationnel
6. Mathieu	18	14	tiers (père d'ami)	extrafamilial- intergénérationnel
7. Jimmy	16	7 à 13	père	intrafamilial- intergénérationnel
8. Jean-Marc	16	7	cousin	intrafamilial- intragénérationnel
9. Marcel	17	6 à 8	tiers (voisin)	extrafamilial- intergénérationnel
10. François	17	12 à 16	père	intrafamilial- intergénérationnel

<i>Pseudonyme</i>	<i>Âge actuel</i>	<i>Âge à l'abus</i>	<i>Agresseur(s)</i>	<i>Type d'abus</i>
11. Martin	16	12	amis plus âgés	extrafamilial- intragénérationnel
12. Pierre	44	6 à 14	frère	intrafamilial- intragénérationnel
13. Maxime	22	8 à 14	père substitut	intrafamilial- intergénérationnel
14. André	33	13 à 16	père	intrafamilial- intergénérationnel
15. Justin	34	4 à 8 et 13 à 16	père, oncle, frère	cas mixte
16. Jean-Philippe	28	9 à 16	oncle	intrafamilial- intergénérationnel
17. Steve	25	5	voisins plus âgés	extrafamilial- intragénérationnel
18. Frédéric	19	5 à 8	grand-père	intrafamilial- intergénérationnel
19. Joseph	30	8 à 11	frère	intrafamilial- intragénérationnel
20. Vladimir	26	7	tiers étranger	extrafamilial- intergénérationnel
21. Olivier	39	5 à 8, 12	jeune oncle, amant de la mère	cas mixte
22. James	16	13	tiers ami	extrafamilial- intergénérationnel
23. Serge	16	7	tiers adolescent	extrafamilial- intragénérationnel
24. Robert	24	13 à 14	père	intrafamilial- intergénérationnel
25. Harrold	36	10 à 13	père	intrafamilial- intergénérationnel
26. Jean-Paul	16	10 à 13	ami du père	extrafamilial- intergénérationnel
27. Antoine	18	7	jeune voisin	extrafamilial- intragénérationnel
28. Patrice	21	7 à 17	père substitut	intrafamilial- intergénérationnel
29. Éric	22	6 à 18	père substitut, tiers	cas mixte
30. Jean-Sylvain	30	9 à 14	frère	intrafamilial- intragénérationnel

Notes

1. Semblable perspective a déjà été utilisée dans une étude américaine où les jeunes volontaires devaient avoir comme caractéristique première d'avoir tout lieu de croire qu'ils avaient déjà été sexuellement agressés (J. R. Conte et J. R. Schuerman, «The effects of sexual abuse on children», dans G. E. Wyatt et G. J. Powell (dir.), *Lasting Effects of Child Sexual Abuse*, Newbury Park, Sage, 1988.
2. Tel était l'âge que je considérais arbitrairement être celui où l'on est (encore) «jeunes adultes».

ANNEXE 2

Méthode de recherche

La méthode de recherche employée pour réaliser cette étude qualitative s'inspire de l'approche sociologique de l'école de Chicago¹, de l'anthroposociologie de l'expérience² et, dans une certaine mesure, de la sociologie clinique³. Il s'agissait, à travers l'analyse d'un certain nombre de cas, de saisir l'expérience sensible des hommes interrogés. Le cadre conceptuel qui a servi à l'analyse des données recueillies est de type interactionniste symbolique⁴. Comme son nom l'indique, le paradigme interactionniste symbolique postule que la vie sociale est faite d'interactions auxquelles sont associées des significations; c'est ainsi que se construit le sens des conduites humaines et des réactions qu'elles suscitent. S'est greffée à cette perspective une certaine analyse stratégique⁵. Cette dernière focalise l'attention du chercheur sur les rapports coûts/bénéfices inhérents à toute décision et toute action humaines, en particulier les relations de pouvoir.

Les rencontres entre les répondants et le chercheur ont eu lieu en l'absence de tierces personnes, généralement dans un bureau réservé à cette fin, parfois au domicile de la personne interviewée. La majorité des entrevues ont été enregistrées et transcrites *verbatim*, c'est-à-dire mot à mot. Le décodage de ces entrevues s'est fait à partir de leur transcription et de leur écoute attentive et répétée. Selon les principes propres à la construction empirique de la théorie et à l'induction analytique⁶, le traitement des données a été réalisé au fur et à

mesure que ces dernières étaient recueillies, de façon à comparer constamment les nouvelles données aux anciennes et vice versa. L'analyse de ces données a permis de dégager des événements clés, des parcours et des schémas de conduite récurrents (ils constituent souvent les intertitres de cet ouvrage). Les conclusions dégagées en cours de route ont été comparées aux résultats d'autres études (la plupart du temps quantitatives) et, en dernier lieu, discutées avec des intervenants spécialisés dans le domaine et avec d'ex-victimes d'abus sexuels au masculin (autres que les répondants). Enfin, le texte des récits rapportés a été organisé de façon à faciliter sa compréhension chronologique et à respecter les règles les plus élémentaires du français écrit (laissant toutefois telles quelles les expressions courantes de la langue parlée). Cette enquête s'est déroulée de l'été 1993 à l'été 1995.

Notes

1. A. Coulon, *L'École de Chicago*, Paris, PUF, 1992; J. Peneff, *La méthode biographique*, Arman Colin, 1990.
2. F. Dubet, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1994.
3. E. Enriquez et autres, *L'analyse clinique dans les sciences humaines*, Montréal, éditions Saint-Martin, 1993; V. de Gaulejac et S. Roy, *Sociologies cliniques*, Paris, Hommes et perspectives, 1993.
4. A. Strauss, *La trame de la négociation: sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan, 1992; H. Becker, *Outsiders*, Paris, A. M. Métailié, 1985.
5. Voir notamment M. Crozier et E. Friedberg, *L'acteur et le système*, Paris, Seuil, 1977; M. Cusson, *Délinquants, pourquoi?*, Montréal, Hurtubise HMH, 1981.
6. Pour plus de renseignements à ce sujet, on consultera mon article intitulé «Diversité et créativité en recherche qualitative», paru dans *Service Social*, vol. XLII, n° 2, 1993, p. 7-27.

Table

Avant-propos	11
Chapitre I – Ne le dis à personne	13
<i>Récit de Pascal</i>	<i>22</i>
Chapitre II – Jamais les garçons?	28
Péril en la demeure	37
Quand le Petit Chaperon rouge est un garçon.....	43
Comme un frère, comme un amant	45
La raison du plus fort.....	48
<i>Récits de Jimmy et d'Éric</i>	<i>52</i>
Chapitre III – Une vulnérabilité piégée ou Le contexte facilitant l'abus sexuel.....	61
<i>Récits de Jean-Philippe et de Mathieu</i>	<i>70</i>
Chapitre IV – Le secret de la «maison-des-hommes» ou La perception de l'abus sexuel chez les victimes.....	81
Une sexualité sauvage	86
Une initiation à la sexualité	87
Un rapport de domination	90
Une vengeance planifiée.....	93
Un malentendu	95
<i>Récits d'Olivier et d'André.....</i>	<i>98</i>

Chapitre V – Composer avec l’abus ou

La confusion des sentiments 107

 Affection ou exploitation?..... 108

 Étranger dans son corps 110

 De l’attachement à la haine..... 112

 Souffrance et plaisir..... 114

 Solidarité ou trahison?..... 117

 Pas capable d’aimer, pas capable d’être aimé 120

 Oublier... quand le corps refuse de se taire..... 124

Récits de Denis et de François 127

Chapitre VI – «Pourquoi moi?» ou

La dissonance identitaire 141

 «Qui suis-je?»: la question de l’identité personnelle 142

 «Suis-je un vrai homme?»: la question de l’identité sexuelle..... 144

 «Homo ou hétéro?»: la question de l’orientation sexuelle 149

 Une peur irrationnelle: la question de l’homophobie..... 156

Récits de Bruno et de Paul 162

Chapitre VII – De cauchemars en fantasmes:

des stratégies adaptatives 173

 «C’est la fatalité»: la stratégie de la victime 176

 «Chacun son tour»: la stratégie du passeur 179

 «Quelqu’un doit payer»: la stratégie du vengeur 182

 Comme Batman et Robin: la stratégie du sauveur 185

 L’érotisation de composantes de l’abus:

 la stratégie du téméraire 188

 Les apparences normales: la stratégie du conformiste 190

Récit de Justin 195

Chapitre VIII – Tourner la page ou la réécrire?

Prévention et intervention	201
Peut-on prévenir les abus sexuels sur les garçons?	201
Lorsque des agressions sexuelles sont révélées	207
Aider les victimes à moyen et à long terme.....	212
Quand l'ex-victime, c'est un conjoint, un frère, un fils, un ami ou vous-même.....	218
Épilogue.....	224
Annexe 1 – Profil des répondants.....	228
Annexe 2 – Méthode de recherche.....	233

CET OUVRAGE
COMPOSÉ EN PALATINO CORPS 11 POINTS SUR 13
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE TREIZE FÉVRIER
MIL NEUF-CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPT
PAR LES TRAVAILLEURS ET TRAVAILLEUSES
DES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAGNÉ
À LOUISEVILLE
POUR LE COMPTE DE
VLB ÉDITEUR.

IMPRIMÉ AU QUÉBEC (CANADA)

Un homme sur six a été sexuellement agressé durant son enfance ou son adolescence. La plupart d'entre eux en ressentent des séquelles sur les plans émotif, sexuel et relationnel. Sans le savoir, nous côtoyons tous de ces hommes, qu'il s'agisse d'un proche, d'un partenaire ou d'un membre de notre famille. Mais le silence, le secret et le tabou ont fait leur œuvre.

Quelles conséquences produisent les abus sexuels sur les garçons qui en sont victimes? Comment ces derniers composent-ils avec leurs traumatismes? Existe-t-il des réactions spécifiques aux hommes qui furent violés par d'autres hommes?

Témoignages à l'appui, cet ouvrage retrace les questions existentielles et les phases critiques que traversent ces garçons. Il décrit aussi les stratégies qu'ils adoptent pour préserver leur intégrité et leur masculinité. Il propose, enfin, des moyens d'aide et de prévention.



Michel Dorais, Ph.D., a publié de nombreux ouvrages, dont *Tous les hommes le font* et *La mémoire du désir*. Il a œuvré comme travailleur social avant de se consacrer à la recherche et à l'enseignement.



120 F



Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert